



First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Transport and Communications

Transports et des communications

Chair:
The Honourable JOAN FRASER

Présidente :
L'honorable JOAN FRASER

Wednesday, December 1, 2004
Tuesday, December 7, 2004
Wednesday, December 8, 2004 (in camera)

Le mercredi 1^{er} décembre 2004
Le mardi 7 décembre 2004
Le mercredi 8 décembre 2004 (à huis clos)

Issue No. 3

Fascicule n° 3

Seventh, eighth and ninth meetings on:
The current state of Canadian media industries

Septième, huitième et neuvième réunions concernant :
L'état actuel des industries de médias canadiennes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON TRANSPORT AND COMMUNICATIONS

The Honourable Joan Fraser, *Chair*

The Honourable David Tkachuk, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

| | |
|---|--|
| * Austin, P.C. (or Rompkey, P.C.) Baker, P.C. Carney, P.C. Carstairs, P.C. Chaput Di Nino | Eyton * Kinsella (or Stratton) Merchant Munson Phalen Trenholme Counsell |
|---|--|

*Ex Officio Members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Angus substituted for that of the Honourable Senator Eyton (*December 1, 2004*).

The name of the Honourable Senator Milne substituted for that of the Honourable Senator Trenholme Counsell (*December 1, 2004*).

The name of the Honourable Senator Eyton substituted for that of the Honourable Senator Angus (*December 1, 2004*).

The name of the Honourable Senator Trenholme Counsell substituted for that of the Honourable Senator Milne (*December 2, 2004*).

The name of the Honourable Senator Carstairs, P.C., was added (*December 9, 2004*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES TRANSPORTS ET DES COMMUNICATIONS

Présidente : L'honorable Joan Fraser

Vice-président : L'honorable David Tkachuk

et

Les honorables sénateurs :

| | |
|---|--|
| * Austin, C.P. (ou Rompkey, C.P.) Baker, C.P. Carney, C.P. Carstairs, C.P. Chaput Di Nino | Eyton * Kinsella (ou Stratton) Merchant Munson Phalen Trenholme Counsell |
|---|--|

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Angus substitué à celui de l'honorable sénateur Eyton (*le 1^{er} décembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Milne substitué à celui de l'honorable sénateur Trenholme Counsell (*le 1^{er} décembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Eyton substitué à celui de l'honorable sénateur Angus (*le 1^{er} décembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Trenholme Counsell substitué à celui de l'honorable sénateur Milne (*le 2 décembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Carstairs, C.P. est ajouté (*le 9 décembre 2004*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, December 1, 2004
(8)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 6:20 p.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, P.C., Chaput, Fraser, and Milne (4).

In attendance: Terrence Thomas and Joseph Jackson, Research Analysts, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the Committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

WITNESS:

As an individual:

Allan Thompson, Professor, Carleton University.

Professor Thompson made a statement and answered questions.

At 7:34 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, December 7, 2004
(9)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 9:35 a.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, P.C., Eyton, Fraser, Munson, Phalen, Tkachuk, and Trenholme Counsell (7).

In attendance: Terrence Thomas, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the Committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 1^{er} décembre 2004
(8)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 18 h 20, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Carney, C.P., Chaput, Fraser et Milne (4).

Également présents : Terrence Thomas et Joseph Jackson, attachés de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du comité, daté du 7 octobre 2004.*)

TÉMOIN :

À titre personnel :

Allan Thompson, professeur, Université Carleton.

M. Thompson fait une déclaration et répond aux questions.

À 19 h 34, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 7 décembre 2004
(9)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 9 h 35, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Carney, C.P., Eyton, Fraser, Munson, Phalen, Tkachuk et Trenholme Counsell (7).

Également présent : Terrence Thomas, attaché de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du comité, daté du 7 octobre 2004.*)

*WITNESSES:**As individuals:*

John Miller, Professor, School of Journalism, Ryerson University;

Kim Kierans, Director, School of Journalism, University of King's College.

Professor Miller made a statement and answered questions.

At 10:36 a.m., the committee suspended.

At 10:40 a.m., the committee resumed.

Professor Kierans made a statement and answered questions.

At 11:35 a.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, December 8, 2004
(10)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, in camera, at 6:27 p.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Eyton, Fraser, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk, and Trenholme Counsell (8).

In attendance: Allison Padova, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the Committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee considered its agenda.

It was moved that the restrictions on holding meetings to receive and print evidence without quorum, as set out in the committee's decision of Thursday, October 7, 2004, be suspended when the committee holds meetings outside Ottawa for the purposes of its study of the Canadian news media.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 6:58 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

*ATTEST:**TÉMOINS :**À titre personnel :*

John Miller, professeur, École de journalisme, Université Ryerson;

Kim Kierans, directrice, École de journalisme, Université de King's College.

M. Miller fait une déclaration et répond aux questions.

À 10 h 36, le comité suspend la séance.

À 10 h 40, le comité reprend la séance.

Mme Kierans fait une déclaration et répond aux questions.

À 11 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 8 décembre 2004
(10)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 18 h 27, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Eyton, Fraser, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk et Trenholme Counsell (8).

Également présente : Allison Padova, attachée de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du comité daté du 7 octobre 2004.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine l'ordre du jour.

Il est proposé que les restrictions applicables à la tenue de réunions et à l'impression de témoignages en l'absence de quorum, adoptées par le comité le jeudi 7 octobre 2004, soient suspendues lorsque le comité se réunit à l'extérieur d'Ottawa dans le cadre de son étude.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 18 h 58, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Till Heyde

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, December 1, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 6:20 p.m. to examine the current role of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights, and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (*Chairman*) presiding.

[*Translation*]

The Chairman: The Standing Senate Committee on Transport and Communications is continuing this evening its examination of the appropriate role of public policy in helping to ensure that the Canadian news media remain healthy, independent and diverse in light of the tremendous changes that have occurred in recent years, notably, globalization, technological change, convergence and increased concentration of ownership.

[*English*]

I would like to thank Mr. Allan Thompson of Carleton University School of Journalism and Communications for venturing through the winter snows to join us this evening.

Senators have biographical notes on Mr. Thompson. I note that before he joined Carleton just over a year ago Mr. Thompson worked for 17 years at *The Toronto Star* and has also had experience with a number of other newspapers. He has worked in Toronto, has had long experience on Parliament Hill and also worked in foreign bureaus, which I would like to know more about.

Again, thank you for joining us. I think you understand our drill. We ask for an opening statement of about 10 minutes and then we go to a question period.

Mr. Allan Thompson, Professor, Carleton University, As an individual: Thank you very much for the invitation to appear before the committee, Madam Chairman. This is a new experience for me, in every respect. As a career journalist, I am more accustomed to sitting on the sidelines, taking notes — not sitting here reading from them.

I am still in the midst of the transformation from journalist to academic. For the first 17 years of my career, I worked with *The Toronto Star*, and spent a decade on Parliament Hill as a political reporter. In the summer of 2003, I took up a full-time teaching position at Carleton in the School of Journalism and Communication.

I continue to publish a weekly column in *The Toronto Star* on immigration. It appears in the Life section, if you are interested in that subject. I do other work as a freelance journalist as well.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 1^{er} décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 18 h 20 pour étudier l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergents au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Le Comité sénatorial des transports et des communications continue ce soir son étude du rôle que l'État devrait jouer pour aider nos médias d'actualité à demeurer vigoureux, indépendants et diversifiés dans le contexte des bouleversements qui ont touché ce domaine au cours des dernières années, notamment la mondialisation, les changements technologiques, la convergence et la concentration de la propriété.

[*Traduction*]

Je veux remercier Allan Thompson de l'École de journalisme et des communications de l'Université Carleton de s'être joint à nous en cette soirée hivernale.

Vous avez une note biographique sur M. Thompson. Je veux souligner qu'avant de se joindre à l'Université Carleton il y a un peu plus d'un an, M. Thompson a travaillé pendant 17 ans au *Toronto Star* et aussi pour d'autres journaux. Il a travaillé à Toronto; il possède une longue expérience de la colline parlementaire. Il a été à l'étranger, et j'aimerais en savoir davantage à ce sujet.

Merci encore d'être venu nous rencontrer. Je pense que vous connaissez notre fonctionnement. Nous vous demandons de faire un exposé d'une dizaine de minutes, puis nous vous poserons des questions.

M. Allan Thompson, professeur, Université Carleton, témoignage à titre personnel : Merci beaucoup de m'avoir invité à témoigner devant ce comité, madame la présidente. C'est pour moi une nouvelle expérience, à tous égards. En tant que journaliste, j'ai l'habitude d'être un observateur, de prendre des notes, plutôt que de prendre la parole en consultant mes propres notes.

Je suis encore en transition entre le journalisme et l'enseignement. Pendant les 17 premières années de ma carrière, j'ai travaillé au *Toronto Star*, et j'ai passé une dizaine d'années sur la colline parlementaire comme correspondant politique. À l'été 2003, j'ai accepté un poste de professeur à temps plein à l'École de journalisme et des communications de l'Université Carleton.

Je continue de publier une chronique hebdomadaire sur l'immigration dans le *Toronto Star*. Elle paraît dans la section « Life », si le sujet vous intéresse. Je travaille aussi comme pigiste.

So I come before you as a journalist-not-quite-turned-academic. At this stage in my metamorphosis, I do not have a new research paper to share with you, no sweeping study on the state of the Canadian media, or a critique on the impact of convergence. However, I do have some ideas to share and I believe that they reflect on your mandate.

As I understand it, this committee has set out to examine the appropriate role of public policy in helping to ensure that the Canadian news media remain healthy, independent and diverse.

I would like to use my time to pick up on a couple of the questions you have set out to address, namely: Do Canadian citizens have appropriate amounts of information about international, national and local issues? Are Canadians receiving enough international news from a Canadian perspective via Canadian journalists posted abroad?

The answer to both those questions is no.

My focus is on international news. During my time on staff with *The Toronto Star*, my primary assignment was to cover foreign affairs, defence and immigration policy. I also completed a number of short-term reporting assignments for the *Star* to Africa, for example, but was never based abroad.

I will echo other witnesses before this committee who have argued that Canadian media outlets generally do not devote enough attention to foreign affairs and particularly to the developing world.

Look at the case of Africa. *The Globe and Mail's* Africa correspondent Stephanie Nolen wrote in the *Ryerson Review of Journalism* earlier this year that she was one of only a handful of full-time Canadian correspondents on the continent. As she put it, a handful of people

...to cover 56 countries, a half-dozen wars, three incipient famines, the most corrupt mining industries in the world — and, oh yes, the fact that 36 million people have HIV/AIDS and will die within the decade, barring some dramatic international intervention.

The Toronto Star, my former employer, closed its Africa bureau in the early 1990s, just as South Africa was emerging from apartheid and Rwanda was descending into hell.

The Globe and Mail opened an Africa bureau only recently. Several years ago, CTV News opened an Africa bureau in Kampala, Uganda, staffed by Mr. Murray Oliver.

CBC Television has a correspondent based in Dakar, Mr. Jean-François Bélanger, while CBC Radio, I believe, has no Africa bureau but makes extensive use of stringers.

Vous avez donc devant vous un journaliste qui n'est pas encore tout à fait un professeur. À cette étape-ci de ma métamorphose, je n'ai pas de nouvelle recherche à vous communiquer, aucune étude fracassante sur l'état des médias canadiens, aucune critique sur les conséquences de la convergence. Toutefois, j'ai quelques idées à vous soumettre et j'estime qu'elles sont liées à votre mandat.

D'après ce que je comprends, ce comité a entrepris d'examiner le rôle que devrait jouer la politique publique pour aider à garantir que les médias d'information canadiens demeurent sains, indépendants et diversifiés.

J'aimerais consacrer le temps qui m'est imparti à répondre à deux questions que vous avez posées, c'est-à-dire « les Canadiens disposent-ils d'une quantité suffisante d'information sur les affaires internationales, nationales, régionales et locales? », et « Les Canadiens ont-ils accès à suffisamment de nouvelles internationales présentées dans une perspective canadienne par des journalistes canadiens en poste à l'étranger? »

La réponse à ces deux questions est non.

Je m'intéresse surtout aux nouvelles internationales. Quand j'étais au *Toronto Star*, ma principale tâche était de couvrir les affaires étrangères, la défense et la politique de l'immigration. J'ai aussi fait un certain nombre de reportages pour le *Toronto Star* en Afrique, par exemple, mais je n'ai jamais été correspondant permanent à l'étranger.

Je vais reprendre les propos d'autres témoins qui ont comparu devant ce comité et qui ont dit que les médias canadiens n'accordent en général pas assez d'attention aux affaires étrangères, plus particulièrement au monde en développement.

Pensons à l'Afrique. La correspondante du *Globe and Mail* en Afrique, Stephanie Nolen, a écrit plus tôt cette année dans le *Ryerson Review of Journalism* qu'elle faisait partie d'une poignée de correspondants canadiens à temps plein sur ce continent. Ce sont ses propres termes, une poignée de gens...

... pour couvrir 56 pays, une demi-douzaine de guerres, trois famines naissantes, l'industrie minière la plus corrompue au monde — et, bien sûr, le fait que 36 millions d'individus sont atteints du VIH/sida et qu'ils mourront dans moins de 10 ans, sans oublier certaine intervention internationale de grande envergure.

The Toronto Star, mon ancien employeur, a fermé son bureau en Afrique au début des années 1990, au moment où l'Afrique du Sud émergeait de l'apartheid et où le Rwanda avait amorcé sa descente aux enfers.

The Globe and Mail n'a ouvert son bureau en Afrique que récemment. Il y a quelques années, CTC News a ouvert un bureau africain à Kampala, en Ouganda, qu'il a confié à M. Murray Oliver.

La télévision de Radio-Canada/CBC a un correspondant à Dakar, M. Jean-François Bélanger, alors que la radio de la société d'État n'a pas, il me semble, de bureau en Afrique, mais fait largement appel à des reporters locaux.

CanWest/Global, one of Canada's most far-reaching media organizations, has little or no presence in Africa at all. Its predecessor, Southam News, closed its Africa bureau in the 1990s.

I may well have missed someone in this quick survey. However, I think you get the point. You could count on one hand the number of Canadian journalists assigned on a full-time basis to cover Africa.

As my former *Toronto Star* colleague, Mr. Jim Travers, told you last spring, the dearth of Canadian correspondents in Africa means that news organizations increasingly rely upon wire services, freelancers or so-called parachute reporters dispatched on short notice to cover complex and fast-breaking stories. What is lost is continuity, depth and context.

As Canadians, we lose when our media organizations are forced to rely upon news reports produced by others.

Earlier this year, we hosted a one-day symposium at Carleton called, "The Media and the Rwanda Genocide." By the way, a full nine-hour webcast of that event is still available on the symposium website, www.carleton.ca/mediagenocide. I have left more detailed information with the clerk.

Our symposium looked at an important media equation — on one side, the role played by domestic media in Rwanda fuelling the genocide through hate radio broadcasts; on the other side, we examined the role of the international media.

It is widely held that most international news organizations initially misunderstood the nature of the killing in Rwanda, portraying it as the result of tribal warfare rather than an organized genocide.

At the height of the killing in Rwanda, many television viewers in the West were transfixed by another event — live television coverage of actor O.J. Simpson driving away from the Brentwood home where his wife had been murdered.

There is some debate whether or not more informed and comprehensive coverage of the Rwanda genocide might have mitigated or even halted the killing by sparking an international outcry. Some have asked: Did the western media's failure to report adequately on the genocide in Rwanda possibly contribute to the international indifference and inaction and hence contribute to the crime itself?

For the purposes of today's discussion, I think it is fair to say that we missed the story in Rwanda, in large measure because we do not care and we were not there.

We could be making the same mistake right now in Ivory Coast and Darfur, or some other location that is well off the news radar.

CanWest/Global, l'un des médias canadiens les plus importants, n'est que faiblement représenté en Afrique, ou ne l'est pas du tout. Son prédécesseur, Southam News, a fermé son bureau d'Afrique dans les années 90.

J'ai peut-être oublié quelqu'un dans ce survol rapide. Toutefois, je pense que vous me comprenez. On pourrait compter sur les doigts d'une main les correspondants canadiens permanents en Afrique.

Comme mon ancien collègue du *Toronto Star*, M. Jim Travers, vous l'a dit au printemps dernier, la pénurie de correspondants canadiens en Afrique signifie que les services d'information comptent de plus en plus sur les agences de transmission, les pigistes et les correspondants de dernière minute pour couvrir des événements complexes et à rebondissements, au détriment de la continuité, du détail et du contexte.

En tant que Canadiens, nous y perdons quand nos médias d'information sont forcés de compter sur les reportages produits par d'autres.

Plus tôt cette année, nous avons tenu un symposium d'une journée à Carleton sur les médias et le génocide au Rwanda. Soit dit en passant, une émission de neuf heures sur cet événement est encore transmise dans le site Web du symposium, à www.carleton.ca/mediagenocide. J'ai donné plus d'information au greffier.

Pendant le symposium, nous nous sommes penchés sur une équation importante relativement aux médias : d'un côté, le rôle qu'ont joué les médias locaux au Rwanda en appelant au génocide par la diffusion de propagande haineuse à la radio et, de l'autre côté, le rôle des médias étrangers.

Il est généralement admis que la plupart des agences de presse étrangères ont d'abord mal compris la nature des assassinats au Rwanda, et qu'elles les ont présentés comme le résultat d'une guerre tribale plutôt que comme un génocide organisé.

Au plus fort du massacre, beaucoup de téléspectateurs occidentaux étaient obnubilés par un autre événement : la télédiffusion de la fuite en voiture de l'acteur O.J. Simpson de la maison de Brentwood, où sa femme avait été assassinée.

Il y a un débat à savoir si une couverture plus éclairée et complète du génocide au Rwanda aurait pu freiner ou même stopper le massacre, en alertant l'opinion internationale. Certains se sont demandé si le fait que les médias occidentaux n'avaient pas suffisamment parlé du génocide au Rwanda a pu contribuer à l'indifférence et à l'inaction internationales et, par conséquent, au crime lui-même?

Aux fins de la discussion d'aujourd'hui, j'estime juste de dire que nous avons raté l'événement au Rwanda, principalement parce que nous ne nous sentions pas concernés et que nous n'étions pas là.

Nous pourrions être en train de commettre la même erreur en Côte d'Ivoire et au Darfour, ou à un autre endroit qui échappe entièrement à l'attention des médias.

I echo here the longstanding lament that you will hear from those interested in foreign affairs, and particularly Africa and other parts of the developing world — these issues get short shrift in Canadian news media. There is an irony that the more capability we have, the less we seem to do with it.

On my first trip to Africa as a reporter in 1990, my only piece of gear was something that would make my students today laugh. It was called a typewriter, albeit an electronic one with some capacity to store text. I faxed my stories to Gemini News Service in London.

On my most recent trip to Africa this past April, when I accompanied Mr. Roméo Dallaire on his return voyage to Rwanda, I arranged ahead of time for someone to hand me a working mobile phone when I arrived at the airport. Literally, from the moment my feet hit the ground in Kigali, that mobile phone was pre-paid, ready to go and worked from every corner of the country. I filed my stories and digital pictures to the Star by e-mail, using the Internet connection in my hotel or any number of Internet cafes that have sprung up in Kigali and across the country.

In some respects, it has become relatively easy to report from virtually any corner of Africa. However, for some reason, we have less reporting from Africa, not more.

That said, the reality is that Parliament cannot tell Canada's newspapers, television or radio networks that they need more foreign bureaus, or that they should pay attention to the developing world or foreign affairs.

Trying to foster more comprehensive media coverage of foreign affairs and the developing world is a laudable goal, but you have very, very few public policy tools with which to try and accomplish that goal.

However, I think there is one tool that is very much underutilized, one that has in fact been left to atrophy in recent years after the budget cuts of the early 1990s.

My goal here today is to help you write a single, focused recommendation for your next report — so get your pens out.

Government should direct more resources to fellowships, awards and research grants directed at journalism students and particularly at working journalists who are in the early stages of their careers.

As I said, there are few public policy tools available to those who seek to influence directly the content of our newspapers and newscasts, and perhaps that is as it should be. However, I think there is reason to work from the grassroots and seek to cultivate a cadre of inquisitive, well-informed and well-travelled journalists. These journalists will make a direct contribution when they file media reports during their research fellowships. More important,

Je réitère ici le regret de longue date que ressentent ceux qui s'intéressent aux affaires étrangères, et surtout à l'Afrique et à d'autres parties du monde en développement — ces questions sont balayées du revers de la main par les médias d'information canadiens. Il est ironique de constater que plus notre capacité est grande, moins nous en faisons.

À l'occasion de mon premier voyage en Afrique en tant que journaliste, en 1990, la seule pièce d'équipement que j'avais ferait rire mes étudiants aujourd'hui. C'était une machine à écrire — même si elle était électronique et qu'elle pouvait enregistrer un peu de texte. Je télécopiais mes articles au Gemini News Service, à Londres.

À l'occasion de mon plus récent voyage en Afrique, en avril dernier, quand j'ai accompagné M. Roméo Dallaire à son retour au Rwanda, j'avais pris des dispositions pour que quelqu'un me remette un téléphone mobile dès mon arrivée à l'aéroport. Littéralement, à partir du moment où j'ai posé le pied à Kigali, ce téléphone mobile était prépayé, prêt à fonctionner et capable de le faire dans tous les coins du pays. J'envoyais mes articles et des photos numériques au *Toronto Star* par courriel, à l'aide d'une connexion Internet à mon hôtel ou dans les cafés Internet qui se sont multipliés à Kigali et partout au pays.

À certains égards, il est devenu relativement facile de transmettre des reportages depuis toutes les parties de l'Afrique. Toutefois, pour une raison quelconque, moins de reportages nous parviennent d'Afrique, et non davantage.

Cela dit, il est vrai que le Parlement ne peut pas dire aux journaux, ni aux réseaux de télévision et de radio du Canada qu'ils doivent avoir des bureaux à l'étranger, ou qu'ils devraient accorder de l'attention au monde en développement ou aux affaires étrangères.

Essayer de promouvoir une couverture médiatique plus poussée des affaires étrangères et du monde en développement est un objectif louable, mais il existe très très peu de moyens d'action qui permettraient d'atteindre cet objectif.

Toutefois, je crois qu'il existe un moyen très sous-utilisé, un moyen qu'on a laissé s'atrophier depuis quelques années, après les réductions budgétaires du début des années 90.

Mon objectif aujourd'hui est de vous aider à formuler une recommandation unique et ciblée à inclure dans votre prochain rapport — alors, à vos crayons.

L'État devrait consacrer davantage de ressources aux bourses de recherche, aux prix et aux subventions de recherche destinés aux étudiants en journalisme, et plus particulièrement aux journalistes qui sont en début de carrière.

Comme je l'ai dit, il y a peu de moyens d'action à la disposition de ceux qui cherchent à influencer directement le contenu de nos journaux et de nos nouvelles télévisées, et c'est peut-être mieux ainsi. Toutefois, j'estime qu'il y a des motifs d'agir à la base et de chercher à produire des journalistes curieux, bien informés et qui ont beaucoup voyagé. Ces journalistes feront une contribution directe en diffusant leurs reportages alors qu'ils bénéficient d'une

in my view, for years to come, they will work from within the media establishment to push their organizations to pay more attention to Africa and the developing world.

I am a product of this system. After graduating from journalism school, I did my master's degree in international relations because I received a \$10,000 scholarship from the Gordon Sinclair Foundation. That award changed my life. It also resulted in me meeting my future wife while at university in England, but that is another story, and a happy one might I add.

A few years later, at a time when I was anxious to get out in the world, I was fortunate to win the Gemini Fellowship, which was funded at the time by the International Development Research Centre, a Canadian Crown corporation. This \$25,000 award directed at young journalists allowed me to work for eight months with Gemini News Service in London, a news agency devoted to developing world issues. It also financed a five-month field trip to Africa, my first foray into that kind of reporting.

I will spare you my clippings and photo albums, but let me tell you this — that government-funded fellowship transformed me as a journalist. That trip to Africa became the first of many that I would make in the years that followed.

Because of my interest in Africa, fostered directly by a grant from a government agency, in the years to come I successfully pushed the Star to send me back to Africa nearly a dozen times, to such places as Somalia, Rwanda, Zaire and Sierra Leone.

Over the years, the Gemini Fellowship changed other peoples' lives as well. Other Gemini fellows included Kelly McParland, who went on to a long career as a foreign correspondent and is now foreign editor at the *National Post*; Tina Spencer, who did remarkable work on the Lord's Resistance Army in Uganda; Scott Simmie, who reported for CBC from Tiananmen Square; Jane Taber, now with *The Globe and Mail*; Sue Montgomery, veteran reporter and columnist from *The Gazette* in Montreal; and many more. By the end of 2001, more than 30 Canadian journalists had passed through the Gemini Fellowship.

Regrettably, the Gemini Fellowship was killed off a year or so ago for lack of funds. I think this was a grievous error. In effect, we lost one of the few mechanisms in place to foster more media attention to the developing world.

I think you should examine more closely the current state of government support for media training, development and fellowships of this nature. My argument is that they are an excellent tool to promote in the long term greater diversity in the Canadian media and more attention to international issues.

bourse de recherche. Surtout, pendant des années, ils travailleront de l'intérieur même des médias pour inciter leur employeur à accorder plus d'attention à l'Afrique et au monde en développement.

Je suis un produit de ce système. Après avoir terminé mes études à l'école de journalisme, j'ai fait une maîtrise en relations internationales grâce à une bourse de 10 000 \$ de la Gordon Sinclair Foundation. Cette bourse a changé ma vie. Elle m'a aussi permis de rencontrer ma future épouse pendant mes études en Angleterre, mais c'est une autre histoire, une histoire heureuse, je me permets de le préciser.

Quelques années plus tard, à une époque où j'étais impatient d'explorer le monde, j'ai eu la chance de remporter la bourse Gemini, qui était financée à l'époque par le Centre de recherches pour le développement international, une société d'État canadienne. Cette bourse de 25 000 \$ destinée à de jeunes journalistes m'a permis de travailler pendant huit mois au Gemini News Service, à Londres, une agence d'information qui se consacre aux pays en développement, et de passer cinq mois en Afrique, ma première expérience de ce type de journalisme.

Je vous épargne mes albums de coupures de journaux et de photos, mais permettez-moi de vous dire ceci : cette bourse financée par l'État a transformé ma carrière de journaliste. Ce voyage en Afrique est devenu le premier de multiples voyages que j'ai faits au cours des années subséquentes.

En raison de mon intérêt pour l'Afrique, stimulé par une bourse décernée par un organisme de l'État, pendant les années suivantes, j'ai réussi à convaincre le *Toronto Star* de m'envoyer en Afrique une douzaine de fois, dans des pays comme la Somalie, le Rwanda, le Zaïre et le Sierra Leone.

Au fil des ans, la bourse Gemini a aussi changé la vie d'autres personnes. D'autres boursiers Gemini, y compris Kelly McParland, qui a connu une longue carrière de correspondante étrangère et qui est maintenant rédactrice des affaires étrangères pour le *National Post*; Tina Spencer, qui a fait des reportages remarquables sur l'Armée de résistance du Seigneur en Ouganda; Scott Simmie, qui a fait des reportages pour la CBC sur la place Tiananmen; Jane Taber, qui travaille au *Globe and Mail*; Sue Montgomery, journaliste et chroniqueuse de longue date à *The Gazette*, à Montréal; et beaucoup d'autres encore. À la fin de 2001, plus de 30 journalistes canadiens avaient reçu une bourse Gemini.

Malheureusement, la bourse Gemini a été supprimée il y a environ un an, par manque de fonds. Je pense que c'était une erreur regrettable. En effet, nous avons perdu l'un des rares mécanismes qui servaient à stimuler l'attention des médias pour le monde en développement.

Je crois que vous devriez examiner de plus près l'état actuel du soutien gouvernemental pour la formation et le perfectionnement des journalistes, et les bourses de cette nature. Je maintiens que c'est un excellent outil de promotion d'une plus grande diversité à long terme dans les médias canadiens et d'une attention accrue pour les enjeux internationaux.

A number of branches of government are involved with Canada's foreign policy. They include the Department of Foreign Affairs and International Trade, the Department of National Defence, the Canadian International Development Agency, CIDA, the Department of Citizenship and Immigration, the Privy Council, and the Department of Finance. All these departments and agencies expend vast amounts of money on what is loosely described as "public affairs and media." However, almost all that money is spent on polishing the image of the respective departments and their ministers, crafting a message to the media to promote policies and programs. Fair enough. However, I would argue that each of these departments should develop a comprehensive program for open-ended media fellowships, awards and professional development, akin to the Gemini Fellowship that I spoke of earlier.

Imagine the impact if each year every one of these agencies funded even one or two of these fellowships, making it possible for young or mid-career journalists to expand their horizons, to tell Canadians more about the world around us and Canada's place in that world.

You do not have to reinvent the wheel. CIDA has by far the most comprehensive program of this type, the Development Information Program. CIDA devotes several million dollars a year to this initiative which funds journalists who want to make reporting or research trips to the developing world. I am not here to provide you a detailed briefing on CIDA's Development Information Program. However, you may want to invite someone from CIDA to do just that.

The International Development Research Centre, IDRC, often described as a sister agency to CIDA, also has a development media program, but for now it is targeted primarily at graduate students in journalism programs. The fellowship for working journalists that I took advantage of in 1990 no longer exists.

Foreign Affairs Canada does not have a dedicated media fellowship or awards program. It does provide briefing and training sessions annually for journalism students.

The Human Security Program within Foreign Affairs Canada has a range of research grant programs, but none, as far as I can tell, are open to journalists who wish to travel abroad.

Foreign Affairs Canada and International Trade Canada also run something called Young Professionals International, a co-funded internship program designed to help young people secure work terms abroad, a program that conceivably could be taken advantage of by journalists, but is not designed for their use.

The Department of National Defence runs an extensive media relations operation, and provides some training to journalists who intend to visit war zones or hostile environments. Again, the

De nombreux organismes gouvernementaux contribuent à la politique étrangère du Canada. C'est notamment le cas du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, du ministère de la Défense nationale, de l'Agence canadienne de développement international — l'ACDI — du ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration, du Conseil privé et du ministère des Finances. Tous ces ministères et services consacrent de fortes sommes à ce qu'on appelle vaguement « les affaires publiques et les médias ». Toutefois, la plus grande partie de cet argent est consacrée à polir l'image de ces ministères et de leurs ministres respectifs, à promouvoir des politiques et des programmes auprès des médias. C'est légitime. Néanmoins, j'affirme que chacun de ces ministères devrait créer un programme complet et non limitatif de bourses, de prix, et de perfectionnement professionnel à l'intention des journalistes, de la même nature que la bourse Gemini, dont j'ai parlé plus tôt.

Imaginez les retombées si, tous les ans, chacun de ces organismes subventionnait seulement une ou deux de ces bourses, permettant à des journalistes en début ou en milieu de carrière d'élargir leurs horizons, de renseigner davantage les Canadiens sur le monde qui les entoure et sur la place du Canada dans le monde.

Inutile de réinventer la roue. L'ACDI a, de loin, le programme le plus complet de ce genre, le Programme d'information sur le développement. Elle consacre quelques millions de dollars par année à ce programme qui finance des journalistes désireux de faire des reportages ou des voyages de recherche dans le monde en développement. Je n'ai pas l'intention de vous fournir une description détaillée du Programme d'information sur le développement de l'ACDI, mais vous voudrez peut-être inviter quelqu'un de l'ACDI pour le faire.

Le Centre de recherches pour le développement international, le CRDI, souvent décrit comme une agence sœur de l'ACDI, a aussi un programme de perfectionnement des journalistes, mais pour l'instant, il est surtout destiné aux étudiants de programmes d'études supérieures en journalisme. La bourse décernée aux journalistes sur le marché du travail, dont j'ai bénéficié en 1990, n'existe plus.

Affaires étrangères Canada n'a pas de programme de bourses ou de prix destiné aux journalistes. Ce ministère offre chaque année des séances de formation et d'information à des étudiants en journalisme.

Le Programme pour la sécurité humaine d'Affaires étrangères Canada propose un large éventail de bourses de recherche mais, pour autant que je sache, aucun qui soit destiné aux journalistes désireux d'aller à l'étranger.

Affaires étrangères Canada et Commerce international Canada dirigent aussi un programme appelé Jeunes professionnels à l'international, un programme de stage financé conjointement et conçu pour aider les jeunes à faire des stages de travail à l'étranger, un programme dont les journalistes pourraient bénéficier, mais qui n'est pas conçu pour eux.

Le ministère de la Défense nationale gère un vaste programme de relations avec les médias, et il offre une certaine formation aux journalistes qui ont l'intention de se rendre dans les zones

department, as far as I can tell, does not offer any kind of media fellowship or awards program. The same is true of Citizenship and Immigration Canada, Finance Canada, Privy Council, and all of these other branches of government that touch on Canadian foreign policy.

This is a quick survey. As a committee, I think you should ask each of the government departments involved in crafting and implementing Canada's foreign policy to report back to you on their programs for media fellowships and awards of this nature.

Look for a way to make that information more readily available to the public. My suggestion would be through a dedicated web portal. Then identify the gaps and urge the Canadian government to devote more resources to media training, fellowships and awards.

Senator Carney: Your idea is excellent. I do not know, chair, whether we have an inventory of those programs, or whether we could ask for an inventory of existing programs.

The Chairman: We do not have it; and, believe me, I plan to suggest to the steering committee that we ask for it forthwith.

Senator Carney: That is excellent.

Can you tell us more about the Gemini Fellowship scholarships? Who funded them? What were they? Were they adequately funded? How did it work? If it was \$10,000, it would not do much for you today.

Mr. Thompson: I can dig up information as to when it was created. I was about the fifteenth or twentieth person who had done it. Sometime in the early 1980s they funded this program, initially at \$25,000 per year, which even at that time was not quite enough money to live in London and to travel in the developing world.

Senator Carney: Who is "they"?

Mr. Thompson: The International Development Research Centre, which is a Crown corporation, a sister agency to CIDA, but primarily focused on development research and not development programming.

They funded this fellowship. It was in conjunction with a small news agency based in London called Gemini News Service, which was primarily a developing-world-issues news agency that produced a package of news features that were distributed to 200 or 300 newspapers around the world.

As to the way the program worked, in effect, IDRC was indirectly subsidizing this small news agency by providing them with a Canadian each year to work there as an editor. The Canadian was a young, mid-career journalist. You had to have about five years' experience to apply for the program. You got the award based on the pitch you made for a field trip. Eight months

d'hostilités ou de combat. Encore une fois, pour autant que je sache, ce ministère n'offre pas de programme de bourses ou de prix aux journalistes. La situation est la même à Citoyenneté et Immigration Canada, à Finances Canada, au Conseil privé et dans tous les autres organismes de l'État qui ont un rôle à jouer en politique étrangère canadienne.

C'est un survol rapide. Je crois qu'en tant que comité, vous devriez demander à chacun de ces ministères qui participent à la formulation et à l'application de la politique étrangère du Canada de vous faire rapport sur leurs programmes de bourses et de prix de cette nature qui sont destinés aux journalistes.

Cherchez un moyen de rendre cette information plus accessible au public. Je propose d'y consacrer un portail dans le Web. Vous pourriez ensuite repérer les lacunes et presser le gouvernement canadien de consacrer davantage de ressources à la formation des journalistes, aux bourses et aux prix.

Le sénateur Carney : Votre idée est excellente. Madame la présidente, je ne sais pas si nous avons une liste de ces programmes, ou si nous pourrions demander une liste des programmes existants.

La présidente : Nous n'en avons pas, mais croyez-moi, j'ai l'intention de proposer au comité directeur que nous en demandions une immédiatement.

Le sénateur Carney : Excellent.

Pouvez-vous nous en dire plus sur la Bourse Gemini? Qui est-ce qui la finançait? De quoi s'agissait-il? Était-elle suffisamment financée? Quel en était le fonctionnement? Si c'était 10 000 \$, ce ne serait pas beaucoup aujourd'hui.

M. Thompson : Je peux trouver de l'information sur la date de création. J'étais la quinzième ou vingtième personne à la recevoir. Au début des années 80, ils ont financé ce programme; au début, c'était 25 000 \$ par année, ce qui, même à l'époque, n'était pas assez d'argent pour vivre à Londres et voyager au tiers monde.

Le sénateur Carney : Quand vous dites « ils », de qui parlez-vous?

M. Thompson : Du Centre de recherches pour le développement international, qui est une société d'État, une agence sœur de l'ACDI, mais qui gère principalement de la recherche sur le développement plutôt que des programmes de développement.

Le CRDI a pourvu cette bourse, en collaboration avec une petite agence de presse de Londres, appelée Gemini News Service, qui s'intéressait avant tout au monde en développement et qui produisait des reportages distribués à 200 ou 300 journaux du monde entier.

Quant au fonctionnement du programme, en fait, le CRDI finançait indirectement cette petite agence de presse en lui fournissant chaque année un Canadien qui y travaillait comme rédacteur. Ce Canadien était un journaliste en début ou en milieu de carrière. Il fallait compter environ cinq ans d'expérience pour poser sa candidature. La bourse était décernée en fonction de la

were spent in London. For four to five months you could go wherever you wanted with these resources and do research and reporting on an issue that touched on the developing world.

My pitch was to go to North Africa where I did a study on what was then the Arab Maghreb Union, which was sort of North Africa's answer to the European Union.

Senator Carney: It was tightly focused on development. What you are suggesting is that more government agencies producing more fellowships would allow a broader scope than just development reporting, which is a good idea.

Can you tell me why it was terminated, when it had 30-odd journalists go through the program? Obviously, it was wanted.

Mr. Thompson: I think it was a funding decision. My understanding is that they wanted to re-direct the attention away from supplying labour to a British-based news agency and to direct the funds directly to Canadian students. In this case, they replaced the Gemini Fellowship with a program that offers research funds to graduate students, masters' students in journalism programs, who want to go to the developing world and do research for a media project, and Carleton students have done this. It is a good and admirable program. I think they should not have killed off the other one in order to finance the MA research program.

Senator Carney: Is there not a need for mature journalists, like some of us have been, who need a sabbatical to get away from the weekly column, the editorial or something and reenergize themselves with new information and increase what Ms. Kim Campbell calls the intellectual capital? If you look around at your colleagues, would there be any interest in that?

Mr. Thompson: I think there definitely would be. It would depend. If you had to set your priorities, where would you go first? Where would you target? The most leverage is with early mid-career journalists, people who may not have had any opportunity for exposure to the developing world and these issues, and who get this opportunity because of funding from an agency. By the same token, however, had I stayed at the Star longer, I would have become one of these people. Increasingly, there are people who have worked their way through the system, who have been to a foreign bureau and come out the other end of that system, and who are at a later stage in their career and would like to do some research and change direction. Certainly, by suggesting that you target something toward early career journalists, I am not excluding doing it with other people.

Senator Carney: I would like to switch to the reason the newspapers and television stations close bureaus. I know cost is a factor. Mr. Joe Schlesinger, CBC foreign correspondent, has, on or off the record, given the cost of supporting someone in the field. It is very high. Is it the cost? Is it safety factors? Is it lack of

présentation d'un projet de voyage sur le terrain. Le boursier passait huit mois à Londres. Pendant quatre ou cinq mois, il pouvait aller où il voulait avec les ressources qui lui étaient octroyées, et faire de la recherche et des reportages sur une question liée au monde en développement.

Mon exposé a porté sur l'Afrique du Nord, où j'ai fait une étude sur ce qui s'appelait alors l'Union du Maghreb arabe, qui était une sorte de pendant nord-africain à l'Union européenne.

Le sénateur Carney : C'était vraiment axé sur le développement. Ce que vous affirmez, c'est que s'il y avait plus d'organismes d'État qui offraient davantage de bourses, la portée serait plus vaste que simplement le perfectionnement des journalismes, ce qui est une bonne idée.

Pouvez-vous me dire pourquoi la bourse a été supprimée, alors qu'une trentaine de journalistes en avaient bénéficié? De toute évidence, elle suscitait de l'intérêt.

M. Thompson : Je pense que c'était une question de financement. D'après ce que je comprends, on voulait cesser de fournir de la main-d'œuvre à une agence de presse britannique et offrir directement les fonds à des étudiants canadiens. La bourse Gemini a été remplacée par un programme qui propose des fonds de recherche à des étudiants diplômés, des étudiants à la maîtrise en journalisme qui veulent aller dans le tiers monde et faire de la recherche sur un projet d'information. Des étudiants de Carleton en ont bénéficié. C'est un programme utile et admirable. J'estime que l'autre n'aurait pas dû être supprimé pour financer le programme de recherche à la maîtrise.

Le sénateur Carney : Y a-t-il une demande pour des journalistes mûrs, comme certains d'entre nous l'ont été, qui ont besoin de prendre congé des chroniques hebdomadaires, des éditoriaux ou de tout le reste, et de refaire le plein d'énergie en puisant à de nouvelles sources et en rehaussant ce que Mme Kim Campbell appelle le capital intellectuel? Croyez-vous qu'il y aurait un intérêt chez vos collègues pour cela?

M. Thompson : Il y en aurait certainement. Cela dépendrait. Si vous deviez énoncer des priorités, quelles seraient-elles? Qui cibleriez-vous? Vous obtiendriez un meilleur rendement avec des journalistes en début ou en milieu de carrière, des gens qui n'ont peut-être pas encore eu de contact avec le monde en développement et ses enjeux, et qui ont cette occasion grâce au financement offert par un organisme. Dans la même veine, si j'étais resté plus longtemps au *Toronto Star*, je serais devenu l'une de ces personnes. De plus en plus, il y a des gens qui ont fait leur chemin dans le système, qui ont travaillé comme correspondants à l'étranger et qui parviennent à l'autre bout du système, qui sont à un stade avancé de leur carrière et qui aimeraient faire de la recherche et se réorienter. Bien sûr, en vous proposant de cibler les jeunes journalistes, je n'exclus pas de cibler aussi d'autres individus.

Le sénateur Carney : J'aimerais discuter du motif pour lequel les journaux et les réseaux de télévision ferment leurs bureaux à l'étranger. Je sais que les coûts sont un facteur. M. Joe Schlesinger, un correspondant étranger de la CBC, a indiqué, officiellement et officieusement, le coût de garder

interest among the readership? What reasons do they give for closing a bureau at a time when most of the news is happening in Asia and Africa and places we do not even know about?

Mr. Thompson: What I can tell you is anecdotal. I have never worked at the management level where these decisions are made.

In the case of *The Toronto Star*, I understand that they shifted their priorities and decided that they would like to shift the money they were spending on a bureau in Africa or in Latin America toward coverage of local issues in Toronto. They beefed up their GTA Toronto section in the newspaper. I do not know if it was directly a transfer of the resources, but my understanding was that that was the rationale.

Senator Carney: That would reflect the local competition, I imagine. With the entry of the *National Post*, *The Globe and Mail* and the *Toronto Sun*, *The Toronto Star* had an economic need to increase its domestic coverage in order to keep its position in the market. That is what I think would have happened. That is helpful.

Senator Milne: Mr. Thompson, you spoke of being back in Rwanda with General Dallaire and how you went from your early electronic typewriter to using a telephone. Hopefully you could take pictures of yourself as you spoke into it, because you can certainly do that nowadays.

The way Canadians are getting their news is changing so rapidly, and it is a generational change. There is a difference between the younger people and people my age. Since these new methods are so available, I know the committee has heard arguments that the Internet is providing competition now to the traditional news media. What do you think about this kind of an emerging news stream?

Mr. Thompson: What a lot of people miss in any kind of discussion about technological advancement in the media, competing media outlets, is that I have not yet found a computer that can conduct interviews, do research and write stories. No matter what vehicle you are using to transmit to or reach your audience, fortunately, so far, you still need a human being who is that voice at the other end who is literally making these decisions. Of the billion things that occurred yesterday, which one will get my attention? Which one will I research, document, write about and transmit back to an audience in Canada? We can get lost sometimes in the arguments about technological advancement, and lose sight of the fact that it is still a question of who is telling our stories for us. Who is in these corners of the world making decisions on the ground about what deserves our attention? If we lose that, I think we lose something. We lose a Canadian voice and interpretation of events and a Canadian sense of what matters in the world. Technologically, you can make an argument as a news organization about the ease with which you can obtain news and information from a variety of sources. We are swimming in information. Yet, I still think it

quelqu'un sur le terrain. C'est très élevé. Est-ce une question de coût? Une question de sécurité? Y a-t-il un manque d'intérêt chez les lecteurs? Quelles sont les raisons invoquées pour fermer un bureau à un moment où la plupart des événements se produisent en Asie et en Afrique, et à des endroits que nous ne connaissons même pas?

M. Thompson : Je ne peux vous donner que des renseignements ponctuels. Je n'ai jamais travaillé au palier administratif où ces décisions sont prises.

Dans le cas du *Toronto Star*, je crois comprendre que la direction a reformulé ses priorités et décidé de consacrer l'argent qu'elle avait dépensait jusqu'alors dans un bureau en Afrique ou en Amérique latine à la couverture des nouvelles locales torontoises. Elle a enrichi son cahier sur l'actualité torontoise. Je ne sais pas si c'était un transfert direct de ressources, mais il me semble que c'était la raison invoquée.

Le sénateur Carney : Cela refléterait la concurrence à l'échelle locale, j'imagine. Avec l'arrivée du *National Post*, du *Globe and Mail* et du *Toronto Sun*, le *Star* avait besoin d'accroître sa couverture nationale afin de conserver sa place dans le marché. Je pense que c'est ce qui s'est produit. C'est bénéfique.

Le sénateur Milne : Monsieur Thompson, vous avez parlé de votre retour au Rwanda avec le général Dallaire et de la manière dont vous êtes passés de la machine à écrire électronique au téléphone. J'espère que vous pouviez prendre des photos de vous, car l'on peut faire cela de nos jours.

La manière dont les Canadiens obtiennent leur information change très rapidement, et c'est un changement de génération. Il y a une différence entre les jeunes et les personnes de mon âge. Depuis que les nouvelles méthodes sont disponibles, je sais que le comité a entendu des arguments à l'effet qu'Internet compétitionne maintenant les médias d'information traditionnels. Que pensez-vous de ces nouvelles tendances?

M. Thompson : Ce que bien des gens ne voient pas dans les discussions au sujet des développements technologiques dans les médias, des médias qui sont en concurrence, c'est que je n'ai pas trouvé encore d'ordinateur qui peut faire des entrevues, faire de la recherche et rédiger des histoires. Peu importe le véhicule que nous utilisons pour transmettre quelque chose, pour atteindre notre audience, heureusement, nous avons encore besoin d'un être humain qui prend des décisions en bout de ligne. Parmi les milliards de choses qui se sont passées hier, laquelle a retenu mon attention? Qu'est-ce qui me poussera à faire de la recherche, à me documenter, à rédiger quelque chose à ce sujet et à le transmettre à un auditoire canadien? Nous pouvons nous perdre parfois dans des discussions au sujet des développements technologiques et oublier le fait que cela dépend encore de la personne qui communique cette information. Qui dans le monde décide des histoires qui retiendront notre attention? Si nous perdons cela de vue, je crois que nous perdons quelque chose. Nous perdons une voix canadienne, l'interprétation des événements et le sens de ce qui compte dans le monde pour les Canadiens. Au plan technologique, il est très facile pour un organisme d'information

comes back to the voice and the reporter that is on the ground, who that person is, who they are, their grasp of Canadian society and what they feed back.

Senator Milne: You are absolutely right that you need somebody there doing it, and you need somebody with some interest and experience doing it. Since the Star that you worked for closed down their Africa bureau, and since the other media biggies have done the same, where are our newspapers getting their coverage of Africa from now?

Mr. Thompson: In the case of the Star, they make extensive use of freelancers and wire copy. They have arrangements in place with big news organizations such as *The New York Times* to obtain copy.

Senator Milne: Is it mainly through American media that we are getting it? Are we getting any through European media at all, to at least get a different perspective?

Mr. Thompson: It is largely American, I think, but that warrants some study. That is almost a content analysis kind of question.

To *The Toronto Star's* credit, at present it has a foreign editor who used to be an Africa correspondent. When he can, he finds ways to finance direct reporting assignments. He sent me to Africa twice this year alone as a freelancer. I went in January to report on Mr. Roméo Dallaire's testimony at the Rwanda tribunal and returned in April with Mr. Dallaire when he went back to Rwanda for the tenth anniversary of the genocide. On both occasions, the Star paid to have a freelancer report for the newspaper from Africa.

Senator Milne: You were probably not going to get that story from the Americans.

Mr. Thompson: That is actually a very good case in point. There was very little media attention to either of those stories. Had the Star been relying upon wire services, there is no way they could have gotten the material that I sent them, just because I literally was their eyes, ears, notebook and pen. I knew what my audience was. I knew the importance of Mr. Dallaire, I think, as a Canadian, as a public figure, what he represents, what he stands for, all kinds of things. An American or British reporter could write a good story about his testimony, but they would not write the same kind of story a Canadian would write. In fact, I sat there with a British reporter, who was sort of dishevelled — I do not remember his name so I do not have to worry about saying it — sat beside me. He had been flown in at the last minute and did not have a clue who this guy was or what the story was. He was asking to share my notes, and if I could bring him up to speed on what had happened the day before. He may well have been supplying some of my Canadian competitors who did not have a reporter on the ground.

Senator Milne: You made an interesting suggestion that government departments should take a chunk of their media budget, which is usually used for advertising purposes for that

d'obtenir des nouvelles et de l'information de diverses sources. Nous nageons dans l'information. Cependant, je crois encore que tout cela est une question de voix et que cela dépend du reporter qui est sur le terrain, des reporters qui représentent la société canadienne et qui leur fournissent de l'information.

Le sénateur Milne : Vous avez absolument raison lorsque vous dites que nous avons besoin de quelqu'un pour le faire, et cette personne doit avoir un intérêt et de l'expérience. Depuis que Star, pour qui vous avez travaillé, a fermé son bureau en Afrique, et depuis que d'autres gros médias ont fait la même chose, où sont les médias qui couvrent l'Afrique?

M. Thompson : Dans le cas de Star, l'entreprise utilise beaucoup des pigistes et des dépêches. Elle a des ententes avec de grandes firmes comme le *New York Times* pour obtenir des dépêches.

Le sénateur Milne : Obtenons-nous cette information principalement auprès de médias américains? Utilisons-nous assez de médias européens, au moins, pour obtenir une perspective différente?

M. Thompson : L'information provient largement de médias américains, je crois, mais il faudrait le vérifier. C'est presque une question d'analyse du contenu.

Au sujet du *Toronto Star*, cette société possède actuellement un éditeur étranger qui était auparavant un correspondant d'Afrique. Lorsqu'il le peut, il s'arrange pour financer directement des reportages sur le terrain. Il m'a envoyé deux fois en Afrique cette année à titre de pigiste. J'y suis allé en janvier pour faire un reportage sur M. Roméo Dallaire et sur son témoignage au tribunal du Rwanda et j'y suis retourné en avril, avec M. Dallaire, pour le 20^e anniversaire du génocide. À ces deux occasions, Star a payé pour obtenir un reportage sur le terrain.

Le sénateur Milne : Vous n'auriez probablement pas pu obtenir cette histoire auprès des médias américains.

M. Thompson : C'est un très bon point. Il y a eu très peu d'attention d'autres médias pour ces histoires. Si Star s'était fiée à des agences de transmission, elle n'aurait pas pu obtenir le matériel que je leur ai envoyé, car j'étais littéralement leurs yeux, leurs oreilles, et je notais tout. Je savais qui était mon auditoire. Je pense que je savais l'importance que les Canadiens accordent à M. Dallaire, ce qu'il représente, les valeurs qu'il défend, tous cela. Un reporter américain ou anglais aurait pu écrire une bonne histoire à ce sujet, mais il n'aurait pu l'écrire pour les Canadiens. En fait, j'étais là-bas avec un reporter anglais qui semblait perdu — je ne me souviens plus de son nom, alors je n'ai pas à m'inquiéter de raconter cela. Il avait été envoyé à la dernière minute et n'avait aucune idée de l'identité de M. Dallaire ni de son histoire. Il m'a demandé si je voulais partager mes notes avec lui et si je pouvais l'informer sur ce qui c'était passé la veille. Il aurait bien pu fournir cela à certains de mes concurrents canadiens qui n'avaient pas envoyé de reporters sur le terrain.

Le sénateur Milne : Vous avez fait une suggestion intéressante, que les ministères du gouvernement prennent une partie de leur budget alloué aux médias, qui est habituellement utilisé pour faire

department or puff pieces for ministers and such like — I did not say that — and use it to fund research fellowships. That is a very interesting idea. It would be difficult to persuade them to do it, but I thank you for suggesting it.

Mr. Thompson: There is something in it for them. CIDA, for example, has made it possible for dozens of journalists to do serious work in the developing world. Some of it is not of a dog-and-pony show nature, but they want to draw attention to CIDA programs and priorities. Fair enough.

Much of that funding is completely open-ended. People can make a proposal: I want to go to Mali to report on this issue that I think is of great importance. That kind of initiative will be funded.

Their website on this is quite good. They give breakdowns on all of the projects that have been funded in recent years. You can get a quick snapshot of the kind of media initiatives that they are funding.

[Translation]

Senator Chaput: Media owners are looking to make a profit. Canadians are either entitled to, want to receive or need to have some news or information. Is this quest for profit incompatible with our right as Canadians to get the news?

[English]

Mr. Thompson: It is a very difficult conundrum. We do have quite good media sources in this country. We are pretty well served by the news media. Part of the reason that we have such good media outlets is because this is a profitable business. Money can be made in the newspaper, television and radio business. If it could not be made, they would not be there.

There are few truly altruistic media outlets. In another era, a previous owner of *The Toronto Star* tried to take his newspaper in that direction and the provincial government prevented the newspaper from being a truly altruistic corporation as opposed to a business. The reality now is that all of these big media organizations are businesses with an absolute priority to turn a profit.

The case is in the profit margin. What is the trade-off between a 20 per cent profit margin and very little foreign coverage and a 10 per cent profit margin and more significant foreign coverage, when looking at foreign coverage as a desirable goal?

How can newspapers and media organizations be held to any kind of standard? There are few tools for doing that. We do not really do it of other industries.

We have safety standards on heavy industry. There is a core requirement; you must do this. Whether it is profitable, you must meet these kinds of standards. We do not have an equivalent

de la publicité pour le ministère ou pour les ministres, et cetera — je n'ai pas dit cela — et qu'ils l'utilise pour offrir des bourses de recherche. C'est une idée très intéressante. Il serait difficile de les persuader de faire cela, mais je vous remercie d'avoir fait la suggestion.

M. Thompson : Il y a quelque chose pour eux. L'ACDI, par exemple, permet à des douzaines de journalistes de faire un travail sérieux dans des pays en voie de développement. Ce n'est pas tellement pour faire de la publicité, ils veulent plutôt attirer l'attention sur les programmes et les priorités de l'ACDI. C'est assez équitable.

Une bonne partie de ce financement est tout à fait illimité. Les personnes intéressées peuvent faire une proposition : je désire aller au Mali pour faire un reportage sur telle question, qui est très importante selon moi. Ce type d'initiative sera financé.

Leur site Web est assez bon. Il donne des données sur tous les projets qui ont été financés depuis quelques années. Vous pouvez obtenir rapidement des informations sur le type d'initiatives qui ont été financées.

[Français]

Le sénateur Chaput : Les propriétaires de médias sont à la recherche de profits. Il y a les nouvelles et les informations que les Canadiens ont le droit ou devraient recevoir ou ont besoin de connaître. Y a-t-il une incompatibilité entre la recherche de profits versus ce que nous avons le droit de recevoir en tant que Canadiens?

[Traduction]

M. Thompson : C'est une énigme très difficile à résoudre. Nous avons d'assez bonnes sources de médias dans ce pays. Nous sommes assez bien servis par les médias d'information. Une partie de la raison pour laquelle nous avons de si bons médias, c'est parce que c'est rentable. Il peut être rentable de diriger un journal, une télévision, une radio. Si ce n'était pas le cas, ils ne seraient pas ici.

Il y a très peu de médias altruistes. Par le passé, un propriétaire du *Toronto Star* avait essayé de tourner ce journal dans une direction et le gouvernement provincial a empêché le journal d'être une corporation complètement altruiste, au lieu d'une entreprise. La réalité maintenant, c'est que tous ces grands organismes de médias sont des entreprises qui ont comme priorité première de faire des profits.

La question réside dans la marge de profit. Que faut-il choisir entre une marge de profit de 20 p. 100 avec très peu de couverture à l'étranger et une marge de profit à 10 p. 100 et plus de couverture à l'étranger, lorsque la couverture à l'étranger est un objectif désirable?

De quelle manière les organismes de journaux et de médias peuvent respecter des standards? Il y a peu d'outils pour y arriver. Nous ne le faisons pas vraiment pour d'autres industries.

Nous avons des normes de sécurité pour les industries lourdes. Il y a des exigences générales; vous devez faire ceci, cela. Vous devez respecter tel standard. Dans l'industrie des médias, il n'y a

concept in the news media, because it runs up against all of the principles of freedom of expression. Anything that amounted to dictating to an organization the content of the publication or newscast starts to cross that line.

Hopefully, media organizations, which often act in ways that are not purely profit driven, have some kind of sense of responsibility. I can say this and it does not look like I am trying to curry favour because I do not work there anymore. I think that *The Toronto Star* is an example, in some respects, of a type of media organization that historically devoted a disproportionate amount of money to its foreign coverage, even when some of the bean counters may have suggested that it was eating into the profit margin.

I have no idea what is going on in the current sort of corporate hierarchy of *The Toronto Star*, and whether that type of philosophy could shift in the interest of greater profits. It is a very real conundrum. It is one to which there is not any satisfactory answer because it brushes up against the principles of freedom of expression.

[Translation]

We hear people talk about freedom of expression. In your opinion, who in fact can we say enjoys freedom of the press? Is it the media owners, editors, reporters or readers?

[English]

Mr. Thompson: I do not know where that freedom resides, because publishers certainly approach the news media as both an editorial product and a business enterprise. Journalists, hopefully, approach this purely from the point of view of an editorial product.

I always tried, to the degree that I could working in the Ottawa bureau, to use the tools that I had to make a point of covering stories that I thought deserved attention and to make the most of the liberty that I enjoyed working in this country as a journalist.

You make choices every day about what story will get your attention. Other witnesses have spoken about the unfortunate role of economic pressures and downsizing in many media operations in putting journalists in a difficult situation where they often cannot do the kind of stories that they would like to do and make the kind of contribution they would like to make. There is simply so much pressure to produce output, to crank out material.

The Chairman: I want to ask a couple of devil's advocate type questions, if I may.

What difference does it make for Canadians to have foreign bureaus of Canadian media? I understand when you were sent as a freelancer to cover the two Dallaire events that those were of interest to Canadians. However, you were sent as a freelancer. Canadians were not deprived of that news. On a broader level, what difference does it make? In what way is Canada's interest served by having Canadian bureaus abroad covering things that *The New York Times* covers wall-to-wall anyway, such as the

pas de concept équivalent, car cela va à l'encontre les principes de la liberté d'expression. Tout ce qui s'apparente à dicter à une organisation le contenu d'une publication ou d'une nouvelle diffusée franchit une frontière.

Heureusement, les médias, qui n'ont pas comme unique but de faire des profits, possèdent un certain sens des responsabilités. Je peux l'affirmer sans avoir l'air de demander des faveurs, car je ne travaille plus pour cette organisation. Je crois que le *Toronto Star* est un exemple, à certains niveaux, d'un type de média qui s'est toujours dévoué pour allouer beaucoup d'argent aux reportages à l'étranger, même si certains ont suggéré que cela grugeait la marge de profit.

Je ne sais pas comment se déroule la hiérarchie corporative au *Toronto Star* et je ne sais pas si sa philosophie pourrait changer et devenir uniquement orientée vers l'accroissement des profits. C'est une énigme. Il n'y a pas de réponse satisfaisante à cela, car cela va à l'encontre des principes de la liberté d'expression.

[Français]

On parle de liberté d'expression. D'après vous, qui possède vraiment cette liberté de presse? Est-ce les propriétaires, les rédacteurs, les journalistes ou les lecteurs?

[Traduction]

M. Thompson : Je ne sais pas où réside cette liberté, car les éditeurs voient les médias d'information comme un produit éditorial et une entreprise. Pour les journalistes, espérons-le, c'est un produit purement éditorial.

J'ai toujours essayé, dans la mesure où je pouvais travailler au bureau d'Ottawa, d'utiliser les outils que j'avais pour couvrir les histoires qui selon moi méritaient d'être couvertes et d'utiliser pleinement la liberté que j'avais dans ce pays à titre de journaliste.

Vous faites des choix tous les jours pour déterminer quelle histoire sera à la une. D'autres témoins ont parlé du malheureux rôle des pressions économiques et des coupures dans les médias, ce qui met les journalistes en situation difficile, car bien souvent, ils ne peuvent couvrir les histoires qu'ils aimeraient couvrir et ne peuvent contribuer comme ils le souhaiteraient. Il y a tout simplement trop de pression pour produire un produit, pour produire du matériel.

Le président : J'aimerais faire l'avocat du diable et poser deux questions, si je peux me permettre.

Quelle différence cela fait-il pour un Canadien lorsqu'il y a des bureaux à l'étranger de médias canadiens? Je comprends que lorsque vous envoyez un pigiste pour couvrir les deux événements de M. Dallaire, cela intéresse les Canadiens. Cependant, vous avez été envoyé à titre de pigiste. Les Canadiens ont bénéficié de cette nouvelle. Mais en générale, quelle différence cela fait-il? De quelle manière l'intérêt du Canada est mieux servi lorsqu'il y a des bureaux canadiens à l'étranger qui couvrent des nouvelles qui

AIDS crisis or Sierra Leone. Why is it so important to have Canadians?

Mr. Thompson: Much of it is nuance and a comprehension of what does or should matter to Canadians. Obviously, we have difficulty defining it but we know that we see the world differently from the Americans, British or French. Those are some of the countries that we often turn to for our media voices and for information when we cannot produce it ourselves.

American journalists would have looked at Somalia very differently than Canadians did. Americans and the French, for different reasons, looked at Rwanda very differently than Canadian journalists would have.

Certainly, the same is true now of the Ivory Coast. The French media will have a very different sense of that story; why it matters; what information is crucial; and what really needs to be delivered to a media audience.

The Chairman: Are there different national interests at stake here? I am not talking about what is interesting to readers or watchers but actual national interests that cannot be served by other media.

Mr. Thompson: I do not know if journalists think of themselves as serving a national interest or seeking to serve a national interest.

The Chairman: Public interest.

Mr. Thompson: A public interest. They can often be different because national interest can sometimes be determined by the government of the day whereas public interest is obviously supposed to be a constant.

We should not lose sight of the degree to which journalists truly shape the way people see the world outside their daily lives. Apart from the direct experience of our daily lives, you pretty much must rely upon others to inform you about what is going on in the world. Those others are almost always the news media.

In that case, it is important that the world view is informed as much as possible by people who understand your interests and needs. Indirectly, it is another equation that we do not fully understand. Indirectly, that media product becomes part of our world view. It ricochets back and becomes part of the place that we take in the world because we have set the agenda for what is deemed to be important to our foreign policy. All those factors feed into that equation.

The Chairman: You can tell that we are all tantalized by your proposal for fellowships. Then there is the old concern that he who pays the piper calls the tune. It seems to me that a concerted program of government financing of journalistic endeavours would likely raise serious suspicions about the quality of the resulting journalistic endeavours. When I was a young journalist

sont aussi couvertes par d'autres journaux comme le *New York Times*, comme la crise du sida ou le Sierra Leone. Pourquoi est-ce si important qu'il y ait des Canadiens sur place?

M. Thompson : Tout cela est une question de nuance et il faut savoir ce qui compte, ou ce qui devrait compter, pour les Canadiens. Il est clair que nous avons de la difficulté à définir cela, mais nous savons que notre point de vue est différent de celui des Américains, des Anglais ou des Français. Nous avons souvent recours à ces pays pour obtenir de l'information lorsque nous ne pouvons la produire nous-mêmes.

Les journalistes américains auraient eu une approche très différente de la Somalie. Les Américains et les Français, pour des raisons différentes, ont eu des idées très différentes sur le Rwanda.

Bien sûr, cela est vrai aussi pour la Côte d'Ivoire. Les médias français ont une vision très différente de cette histoire; de son importance; du type d'information qui est crucial; et de ce qui doit vraiment paraître dans les médias.

Le président : Y a-t-il des intérêts nationaux en jeu? Je ne parle pas de ce qui intéresse les lecteurs ou les personnes qui regardent la télévision, mais plutôt d'intérêts nationaux qui ne pourraient être servis par d'autres médias.

M. Thompson : Je ne sais pas si les journalistes pensent qu'ils servent l'intérêt national ou s'ils cherchent à servir l'intérêt national.

Le président : L'intérêt public.

M. Thompson : L'intérêt public. Ces deux types d'intérêts peuvent souvent être différents, car l'intérêt national est parfois être déterminé par le gouvernement du jour, alors que l'intérêt du public est plus constant.

Nous ne devrions pas perdre de vue le fait que les journalistes contribuent réellement à former la manière dont la population voit le monde au-delà de leur vie quotidienne. Sauf dans le cadre de l'expérience directe que nous avons dans notre vie quotidienne, nous dépendons dans une large mesure des autres pour nous informer sur ce qui se passe dans le monde. Ces autres, ce sont presque toujours les médias d'information.

Dans ce cas, il est important que l'opinion soit informée dans la mesure du possible par des personnes qui comprennent quels sont nos intérêts et nos besoins. Indirectement, c'est un constat que nous ne comprenons pas complètement. Le produit des médias devient en partie ce que nous pensons du monde. Il devient une partie de l'opinion que nous avons du monde, car les médias mettent en lumière ce qui est jugé important pour notre politique étrangère. Tous ces facteurs entrent en ligne de compte.

Le président : On peut voir que nous sommes tous intéressés par votre proposition de bourse de recherche. Cependant, il ne faut pas oublier que ceux qui financent sont ceux qui décident en bout de ligne. Il me semble qu'un programme de financement gouvernemental à l'intention des journalistes soulèverait des doutes sérieux sur la qualité des réalisations journalistiques.

yearning to cover distant stories, I would never have taken any kind of grant that came from a government body. How do you deal with that?

Mr. Thompson: This does rub up against ethical questions about journalists accepting everything from food and plane rides from government agencies about which they will write. When this is fashioned, it will not be just window-dressing. It will be truly in the realm of research, professional development, training, and, particularly, open-ended competitions. This will not be just a junket where the lucky winner will go to Afghanistan to spend time with Canadian soldiers in Kabul, although that happens as well. You have to find a way to disengage this from a notion of a junket or such where the outcome is known or devised by the funders.

The Chairman: How do you do it? Do you have independent juries or independent foundations?

Mr. Thompson: The criteria would have to be clear and thus transparent. This is based on the proposals made by the particular journalists. It is strange that journalists cannot accept money from someone but they can accept an award, a research grant or a fellowship. In some cases, depending on their particular media organization, they may have to take a leave of absence to do that work. In some measure it comes back to the integrity of the recipients as well. They know why they are undertaking this research and this is not to win the favour of the Department of National Defence.

Some agencies do not think of themselves as being in the same ilk as CIDA, for example, which is mandated to conceive of the importance of funding this kind of research because they want more media attention to the developing world and more questions of development. Other agencies involved in Canadian foreign policy would be well-served also by having better trained, better educated and more well-informed journalists who are writing about those issues. I was lucky that I had many opportunities to go to Africa. I enjoyed it and I pursued it with my employer. I travelled with former Prime Minister Chrétien three times to Africa. On some of those trips, most of the other journalists from political bureaux sent to cover the Prime Minister had not been to Africa before. Many of them were senior, veteran, experienced journalists who were just blown away by what they saw when they arrived in such a place. You cannot underestimate the value and the transformative power of that.

In that case, it was because they went on the Prime Minister's plane and no one seemed to mind being subsidized, even though they pay their way. They are subsidized when they travel with a prime minister on a foreign trip. There is no question about it. Media organizations do not feel that they are somehow ethically crossing a grey zone because they agree to fly on the prime minister's plane to go on a foreign trip.

The Chairman: I will come back to this but we are into the second round.

Lorsque j'étais un jeune journaliste qui voulait aller couvrir des histoires à l'étranger, je n'aurais jamais accepté de bourse de la part du gouvernement. Que pensez-vous de cela?

M. Thompson : Cela fait intervenir des questions éthiques sur des journalistes qui acceptent beaucoup de choses, que ce soit de la nourriture ou des billets d'avion d'organismes gouvernementaux au sujet desquels ils écrivent des histoires. Lorsque ces bourses seront mises sur pied, il ne s'agira pas de donner des cadeaux. Il s'agira vraiment d'effectuer de la recherche, du développement professionnel, de la formation et des examens. Il ne s'agira pas simplement d'un concours où l'heureux gagnant ira en Afghanistan passer du temps avec les soldats canadiens à Kaboul, bien que cela se produit aussi. Il faut trouver une manière de séparer cela de la notion de junket, où le résultat est connu ou décidé par les personnes qui donnent le financement.

Le président : Comment le savez-vous? Y a-t-il des jurys indépendants ou des fondations indépendantes?

M. Thompson : Les critères devront être clairs et transparents. C'est basé sur des propositions de journalistes. Il est étrange que des journalistes ne peuvent accepter de l'argent de personne, mais qu'ils peuvent accepter un prix, une bourse de recherche ou une bourse d'études. Dans certains cas, selon le média pour qui ils travaillent, ils pourraient prendre un congé sans solde pour faire ce travail. Cela dépend aussi dans une certaine mesure de l'intégrité des bénéficiaires. Ils savent pourquoi ils entreprennent cette recherche et ce n'est pas pour gagner la faveur du ministère de la Défense nationale.

Certains organismes gouvernementaux ne se voient pas comme étant similaires à l'ACDI, par exemple, qui accorde de l'importance au financement de ce type de recherche, car elle veut attirer l'attention des médias sur les pays en voie de développement et sur les questions du développement. D'autres organismes gouvernementaux qui participent à la politique étrangère du Canada auraient avantage à ce que les journalistes soient mieux formés, mieux informés, à leur sujet. J'ai été chanceux de pouvoir aller à plusieurs reprises en Afrique. J'ai aimé cela. J'ai voyagé avec le premier ministre sortant, Jean Chrétien, trois fois en Afrique. Lors de ces voyages, la plupart des journalistes provenant de bureaux politiques qui étaient envoyés pour couvrir le premier ministre n'étaient jamais allés en Afrique auparavant. Une bonne partie d'eux étaient des journalistes de niveau senior, des vétérans, avec de l'expérience, mais qui ont été époustoufflés par ce qu'ils ont vu lorsqu'ils sont arrivés sur place. Vous ne pouvez sous-estimer la valeur et le pouvoir de transformation de telles expériences.

Dans ce cas, ils ont voyagé à bord de l'avion du premier ministre et personne n'a semblé être dérangé par cela, même s'il payait leur voyage. Ils sont financés lorsqu'ils voyagent avec un premier ministre pour un voyage à l'étranger. Les médias ne pensent pas qu'ils dépassent la borne lorsqu'ils acceptent de voyager à bord de l'avion du premier ministre pour aller à l'étranger.

La présidente : Je reviendrai là-dessus, mais nous sommes au deuxième tour.

Senator Carney: I have two comments and then a couple of questions on areas that we have not covered. First, we have had those kinds of programs in Canada before. At the Department of Foreign Affairs and International Trade, DFAIT, we had, and perhaps still have, an Australian program whereby there is an exchange or an award and the Canadian goes to Australia and spends some time. We have had site-specific programs in the Department of Foreign Affairs that never seemed to raise any issues. We might want to look into that.

Second, the knock against the CIDA programs is that they tend to be hard to access. I am told that is if you do not have a Gatineau-Ottawa postal code, you do not have those programs. It is parcelled out tightly in central Canada, and the regions do not have access to it. We should take note of that and suggest recommendations.

My question is about the use of freelancers. One of the worrisome-to-me trends is to replace bureaus and paid-staff-with-benefits by Canadian communications outlets, including *Macleans*'s. The trend is to cut the domestic or foreign bureau, save the money and then hire freelancers, who typically do not have benefits. They work for much less money and, in my mind, there is a question of quality control. If you are a freelancer and you have to service many agencies to pay the high cost of being there, then the quality of your product may deteriorate and may not be as reliable. No one back in the news desk may know, if you are not familiar with the atmosphere or do not know the scene, that the person filing the story may be getting the story out of the bar next to someone else because they cannot afford to get out into the field. Does that concern you?

Mr. Thompson: There is a hierarchy of concerns. The ideal would be for media organizations to have bureaus in the regions that they want to cover. Basically, you go down a notch from there in terms of quality control and the material that you get from the journalists that you hire. There is a problem. I did good work but much of it was probably good luck, good fortune and happenstance. When I referred earlier to parachute reporting, I was referring to people who literally dropped into a situation with virtually no context and no time to prepare. They literally land on the ground and write their first story that night.

I did that several times and it is quite prevalent now. Much of the coverage we see will be done by staff journalists who are dropped into a situation. As is the case with freelancers, you can lose the continuity, the context and the depth of knowledge.

Senator Carney: I have a related question about the motivation of the parachutist. We all know cases of reporters who have been sent out by major agencies and dropped into that situation. I know one very close to home who took a look around at where he was and questioned what he was doing, because he had a wife and

Le sénateur Carney : J'ai deux commentaires à faire et deux ou trois questions à poser sur des sujets dont nous n'avons pas parlé. Premièrement, nous avons ce genre de programme au Canada. Au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, MAECI, nous avons, et peut-être avons encore, un programme australien qui offre un échange ou une récompense et le Canadien va passer quelque temps en Australie. Au ministère des Affaires étrangères, nous avons des programmes liés à des sites bien particuliers qui semblaient ne jamais soulevé aucun problème. Nous devrions peut-être nous y référer.

Deuxièmement, le handicap des programmes de l'ACDI tenait au fait qu'ils étaient difficilement accessibles. J'ai entendu dire que si votre code postal n'était pas de Gatineau-Ottawa, vous n'aurez pas ces programmes. Ils sont limités au centre du Canada et les régions n'y ont pas accès. Nous devons en prendre note et suggérer des recommandations.

Ma question concerne l'usage des pigistes. L'un de ces nouveaux problèmes vise à remplacer des bureaux et des salariés qui ont des avantages par des médias canadiens, y compris *Macleans*'s. La tendance est de fermer les bureaux dans le pays ou à l'étranger, économiser de l'argent puis embaucher des pigistes qui, habituellement, ne reçoivent pas d'avantages sociaux. Ils sont moins payés et il y a, à mon avis, un problème de contrôle de la qualité. Si vous êtes pigiste et que vous devez travailler pour un grand nombre d'agences parce à cause des bas prix que vous offrez pour arracher les contrats, alors la qualité de votre travail peut en souffrir et ne pas être aussi bonne. Personne dans la salle de presse ne peut savoir, si vous connaissez ou non le milieu ou la situation, si vous avez obtenu vos informations dans un bar, car le pigiste n'a pas les moyens de se rendre sur place. Est-ce que cela vous inquiète?

M. Thompson : Il y a un ordre de priorité des problèmes. L'idéal serait que les médias installent des bureaux dans les régions où elles veulent faire des reportages. En fait, vous diminuez le contrôle de la qualité et les articles que vous obtenez des journalistes que vous recrutez. Il y a un problème. Je faisais du bon travail, mais en grande partie c'était dû à la chance, à des heureux coups du sort et à des circonstances fortuites. Quand je parlais tout à l'heure de parachutage, je faisais allusion aux journalistes qui attaquent un sujet d'actualité sans en connaître le contexte et sans avoir eu le temps de se préparer. Ils atterrissent littéralement sur le sol et écrivent leur premier article la nuit même.

J'ai fait cela plusieurs fois; aujourd'hui, c'est pratiquement la norme. La plus grande partie des reportages que nous voyons sont faits par des journalistes à l'effectif que l'on envoie dans une situation. Comme pour les pigistes, on peut perdre la continuité, le contexte et l'ampleur des connaissances.

Le sénateur Carney : Ma question se rapporte à la motivation du parachutiste. Nous connaissons tous des cas de journalistes envoyés par de grandes agences de presse et lâchés dans ce genre de situation. J'en connais un qui habite très près de chez moi. Il regardait autour de lui et se demandait ce qu'il faisait, il avait une

three kids, in the war zone unprepared, untrained and with no survival skills. He had the guts to say that he was not prepared and went home.

Part of the proposal that we are discussing is that these people have to be adequately trained, and they have to be motivated. They cannot be shipped off and parachuted in without adequate training or resources.

What about the safety issues? I have a relative, a young woman, who is the technical producer for the Arab radio network, working out of Egypt. You do worry about whether there is a safety concern if you are sending your newsmen and women out to some of these places. What can you do about it, and do people stay home because their responsibilities are such that they do not feel comfortable in covering Iraq, Iran or Afghanistan?

Mr. Thompson: There is a very real safety concern. It probably runs counter to what I am advocating, in the sense of the need to have more people get out there and see for themselves what is happening. Because we have so much capability now to go anywhere, and to land in a place and to report back — in the case of broadcast — live from virtually anywhere on the planet, there is a competitive drive to do that and to be there.

Safety does become an issue, but it is an occupational hazard, I think. Hopefully, people can make their own informed choices about what they want to do and what they will not do. Although I have to admit there is a bias — they would never be allowed to say it because it would result in a grievance — but I think there is a bias, on the part of many of these news organizations when they do have a foreign bureau, against people who are not willing to go into hostile environments or to do those kind of assignments.

Senator Carney: Do Canadian readers want to know about Rwanda?

Mr. Thompson: That is a really important point; again, I have not been in a managerial position. I have not read the kind of focus group information that big newspapers and media outlets use to drive their economic decisions about their coverage.

My experience has been from the other end. However, whenever I write about, for example, Roméo Dallaire, I get a flood of e-mail. Typically, in daily journalism, if you get two or three e-mail messages or phone calls from readers, that is not a flood, but that is actually a fair amount of interest, believe it or not, because people have to look you up; they have to find you. *The Toronto Star* does not include your e-mail address at the bottom of your dispatch. In cases where I write about Romeo Dallaire, I get dozens of e-mail messages, all positive, saying I am so glad this is being written. His is a sort of particular case, I think. There is quite an interest in what he does.

femme et trois enfants, dans la zone de guerre où il se trouvait non préparé, non formé et sans aucune capacité de survie. Il a eu le courage de dire qu'il n'était pas prêt pour cela et il est retourné chez lui.

Une partie de la proposition que nous débattons tient au fait que ces gens doivent être formés de manière appropriée et qu'ils doivent être motivés. Ils ne peuvent pas être envoyés et parachutés dans une région sans formation ou ressources appropriées.

Qu'en est-il des questions de sécurité? J'ai une parente, une jeune femme, qui travaille en Égypte en tant que réalisatrice technique pour un réseau de radio arabe. On s'inquiète de la sécurité des journalistes et des femmes que l'on envoie dans ce genre d'endroit. Que peut-on faire, est-ce que les gens doivent rester chez eux parce que leurs responsabilités sont telles qu'ils ne sont pas à l'aise pour relater l'actualité en Irak, en Iran ou en Afghanistan?

M. Thompson : La sécurité est un vrai problème. Ce que je dis est un peu contradictoire car je parle du besoin d'avoir plus de gens sur le terrain afin qu'ils voient par eux-mêmes la situation. Car, nous avons aujourd'hui les moyens d'aller partout, d'atterrir n'importe où et de relater l'actualité — dans le cas de la radiodiffusion — en direct de pratiquement n'importe où au monde, il y a une sorte de compétitivité qui pousse à faire cela.

La sécurité devient un problème, mais c'est un risque professionnel, à mon avis, Espérons que les gens décident de manière judicieuse ce qu'ils veulent ou faire et ce qu'ils ne veulent pas faire. J'admets cependant qu'il y a un parti pris — ils ne seront jamais autorisés à le dire car cela constituerait un grief — mais je crois qu'il y a un parti pris de la part d'un grand nombre de ces organismes de presse qui ont un bureau à l'étranger à l'égard des journalistes qui ne veulent pas travailler dans des milieux hostiles ou faire ce genre de reportages.

Le sénateur Carney : Est-ce que les lecteurs canadiens veulent savoir ce qui se passe au Rwanda?

M. Thompson : C'est un point très important? Encore une fois, je n'ai pas occupé un poste de gestionnaire. Je n'ai pas lu le genre d'informations sur les groupes de discussion utilisées par les grands journaux et les grandes agences de presse pour prendre des décisions économiques dans le cadre de leurs reportages.

J'ai acquis mon expérience à l'autre bout de la ligne. Cependant, chaque fois que j'écris au sujet de, par exemple, Roméo Dallaire, je reçois un tas de courriels. Habituellement, si un journaliste reçoit deux ou trois courriels ou appels téléphoniques par jour de la part de lecteurs, ce n'est pas beaucoup, mais ça représente quand même un certain intérêt, croyez-le ou non, les gens doivent vous rechercher pour vous envoyer quelque chose. *The Toronto Star* n'inclut pas d'adresse électronique au bas des articles. Lorsque j'écris au sujet de Roméo Dallaire, je reçois des douzaines de courriels, tous positifs indiquant que les auteurs de ces courriels sont heureux que ces articles sont écrits. Il est en quelque sorte un cas particulier, je crois. Il suscite beaucoup d'intérêt.

I have never been convinced by news organizations that claim that Canadians do not want foreign news. I think they are asking the question in the wrong way, or they are asking questions because they do not want to spend the dollars on this type of coverage. I do not know. I am speaking as someone who has always been a reporter, and has never been privy to those kinds of deliberations. However, the feedback I get from relatives, friends and strangers is that they really want to read more about places like Rwanda.

The Chairman: For what it is worth — I do not know whether it is proper for me to say it or not — I was, for some years for my sins, in a position where I had to look at an awful lot of that research. In the market where I was, which was English Montreal, study after study showed that our audience was indeed intensely interested in foreign affairs. American expert after American expert would come in and say, oh, I do not believe that, we will have to do another study to check your old data, and they would find the same thing.

I wonder if this has to do with the fact that Canadian cities have become so diverse, in terms of population and the huge proportion of our metropolitan populations that consist of people who were not born in Canada or whose parents were not born in Canada; I am not sure about that. I also wonder whether we are not being a little too facile in leaning on research from elsewhere in other areas as well.

That was not my question. That was just my self-indulgent intervention. We have questions from senators Chaput and Milne, and then I will have a question.

[*Translation*]

Senator Chaput: Throughout your career as a journalist, you learned a great deal. Based on your experience, if you had one recommendation to make to the Canadian media, what would it be?

Mr. Thompson: Based on my experience as a journalist?

Senator Chaput: Yes.

[*English*]

Mr. Thompson: Media organizations all claim they want to give journalists more time to do the kinds of stories that they want to do — they want the thoughtful, in-depth, contextual reporting — and yet very few of them seem to give their journalists the time and resources to do that. There are so many competing interests and not enough people to feed the goat and produce the news stream. You often end up with these competing demands to file, in a political bureau, for example, one or two news stories per day, but also work on that thoughtful, insightful, weekend feature, which can end up being written on the Thursday night.

You become quite good at that kind of multi-tasking and can often produce fairly good material in those conditions. However, in an ideal world — and I do not know if there really ever was this

Je n'ai jamais été convaincu par ce que les agences de presse disent au sujet des Canadiens qui ne s'intéressent pas aux nouvelles de l'étranger. Je crois qu'elles posent la question de la mauvaise façon ou parce qu'elles ne veulent pas dépenser de l'argent pour ce type de reportage. Je ne sais pas. Je parle du point de vue de quelqu'un qui a toujours été journaliste sans jamais avoir accès à ce genre de délibérations. Cependant, les membres de ma famille, mes amis et des étrangers me disent qu'ils veulent vraiment en savoir plus sur des pays comme le Rwanda.

La présidente : Pour ce que cela vaut — je ne sais pas s'il est opportun pour moi de le dire — j'occupais, en expiation de mes péchés, un poste où je devais consulter beaucoup de recherche de ce genre. Dans le marché où je me trouvais, c'est-à-dire la partie anglophone de Montréal, les études montraient, l'une après l'autre, que notre public s'intéressait à ce qui se passait à l'étranger. Tour à tour les experts américains ne croyaient pas qu'ils devaient faire une autre étude pour vérifier les anciennes données et qu'ils arriveraient au même résultat.

Je me demande si cela tient au fait que les villes canadiennes sont devenues si diverses, au plan de la population et de l'énorme proportion dans notre population urbaine de personnes qui ne sont pas nées au Canada et dont les parents ne sont pas nés au Canada; je n'en suis pas très sûre. Je me demande si nous ne faisons pas preuve de complaisance en nous fiant à de la recherche faite ailleurs et dans d'autres domaines.

Cela n'était pas ma question. C'était simplement une petite intervention que je ne voulais pas me refuser. Nous avons des questions des sénateurs Chaput et Milne, puis je poserai une question.

[*Français*]

Le sénateur Chaput : Durant toutes les années où vous avez fait des reportages, vous avez appris des choses et vous en avez sûrement tiré des leçons. Si vous aviez une chose à recommander aux médias canadiens, ce serait quoi?

M. Thompson : En tant que journaliste?

Le sénateur Chaput : Oui.

[*Traduction*]

M. Thompson : Toutes les médias déclarent vouloir donner plus de temps à leurs journalistes pour faire le genre d'articles qu'ils veulent faire — ils veulent des articles sérieux, approfondis et contextuels — et pourtant très peu semblent le faire. Il y a tellement d'intérêts contradictoires et pas suffisamment de personnes pour alimenter un flot continu de nouvelles. On finit souvent par recevoir toutes ces demandes contradictoires dans un bureau politique par exemple, pour faire un ou deux sujets d'actualité chaque jour, mais on prépare aussi cette chronique sérieuse, pénétrante de fin de semaine qui peut finir par être écrite le jeudi soir.

On arrive à devenir très bon à ce genre de polyvalence et on peut souvent écrire d'assez bons articles dans ces conditions. Toutefois, l'idéal — je ne sais pas s'il y a eu un âge d'or — serait

golden age or not — it would be nice if professional journalists had more time to pursue more of the kinds of reporting that they truly want to do.

[*Translation*]

Senator Chaput: In so far as journalism studies are concerned, are there any changes that should be made to these study programs to better prepare young people for a career in this field?

[*English*]

Mr. Thompson: This is not an advertisement. The only one I know is Carleton University, because I studied there as an undergrad. I did the four-year bachelors' program in the 1980s and now I am teaching there, this year primarily in the masters program.

I think those disciplines have evolved, the way journalism is being taught. Nothing is adequate, but I think it is fine.

I do not know if there is really anything necessarily that we are missing. All I worry about is what is happening to the people that we produce from these schools of journalism, because it is a very different climate from the time when I graduated in the mid-1980s. I was able to secure full-time employment with a major media organization the day I walked out of school, the day I was ready to work, and spent the next 17 years there. It is not that kind of climate at all now.

Senator Milne: Senator Carney spoke about parachuting untrained people into dangerous situations, which is where I am tonight. I am brand new to the committee. I do not know, Madam Chair, if you will allow me to change the subject a little bit?

The Chairman: You are an autonomous senator and you have the floor.

Senator Milne: In your experience, is there more editorial content creeping into news stories in our newspapers these days?

Mr. Thompson: It is a good question and there is a real debate. I do not know if it is editorial comment so much. There is much discussion, again, about a golden age of dispassionate, objective news coverage with very little analysis injected into it. The argument from some quarters is that there is too much opinion, analysis and editorial comment injected into news coverage.

I am not sure I buy that argument. Generally what I always tried, or try, to do is to inject enough analysis and commentary to help readers understand what is at issue. I think a real problem is the impact of the 24-hour news cycle, the sort of threshold of news worthiness or the thresholds of, when am I ready to hit send on this story? Do I do this story today or wait to do more interviews and do it tomorrow? Do I repeat the allegations that I have just heard on CBC or some other broadcast outlet, or simply take them as given and seek out the reaction and do that story, or do I go back to the source and confirm all of that material by doing original reporting?

que ces journalistes professionnels disposent de plus de temps pour faire écrire le genre d'articles qu'ils veulent vraiment.

[*Français*]

Le sénateur Chaput : En ce qui concerne les programmes d'études qui existent pour les journalistes, y aurait-il des changements qui devraient être apportés à ces programmes d'études ou des ajouts pour que les jeunes soient mieux préparés?

[*Traduction*]

M. Thompson : Ce n'est pas de la publicité. L'Université Carleton est la seule que je connaisse car j'y ai fait mes études de premier cycle, les quatre ans du programme de baccalauréat dans les années 80. Aujourd'hui, j'y enseigne et cette année principalement dans le programme de maîtrise.

Je crois que ces disciplines ont évolué, l'enseignement du journalisme. Rien n'est adéquat, mais je crois que ça va.

Je ne sais pas si quelque chose nous manque. Je m'inquiète de l'avenir des diplômés de ces écoles de journalisme car la situation est très différente de celle que j'ai connue quand j'ai obtenu mon diplôme au milieu des années 80. J'ai pu trouver un emploi à plein temps chez un grand organisme le jour même ou j'ai quitté l'université, le jour où j'étais prêt à travailler. J'y suis resté 17 ans. La situation n'est plus du tout la même aujourd'hui.

Le sénateur Mine : Le sénateur Carney a parlé du parachutage de personnes non formées dans des situations dangereuses, c'est dans ce genre de situation que je me trouve ce soir. Je suis tout nouveau au comité. Je ne sais pas, madame la présidente, si vous me permettez de changer un peu de sujet?

La présidente : Vous êtes un sénateur indépendant et vous avez la parole.

Le sénateur Milne : Selon vous, y a-t-il aujourd'hui plus de contenu rédactionnel dans les articles de nos journaux?

M. Thompson : C'est une bonne question et il y a un vrai débat à ce sujet. Je ne sais pas s'il s'agit de contenu rédactionnel en tant que tel. Il y a beaucoup de discussion, encore une fois, au sujet d'un âge d'or de reportages impartiaux et objectifs avec très peu d'analyses. Certains déclarent qu'il y a trop d'opinions, d'analyses et d'éditorial dans les reportages.

Je ne crois pas que cela soit vrai. Généralement, j'ai toujours essayé, ou essaie, d'inclure suffisamment d'analyses et de commentaires pour aider le lecteur à comprendre le problème. Je crois que l'effet de nouvelles présentées 24 heures sur 24, le seuil de la validité des nouvelles ou le fait de savoir quand l'article peut être envoyé constituent un vrai problème? Dois-je relater ce sujet d'actualité aujourd'hui ou faire d'abord d'autres entrevues? Dois-je répéter ce que je viens d'entendre à la SRC ou sur une autre station de télédiffusion ou simplement le prendre tel quel, voir la réaction puis faire le reportage ou bien dois-je revenir à la source et confirmer toute cette documentation en faisant un reportage original?

Much of what is being lost because of the competitive pressure, because of the 24-hour news cycle, is that threshold of when you were ready to file a story and when your story was really complete, accurate and fair. There is a lot of pressure to jump on the scandal du jour. Do your story quickly. Generate your own scandal story because that is where it is at, to some degree.

I am not so much worried about the inputs of editorial commentary or content because I think there has been a shift in style in the way news stories are written. We do give more context and comment than in another era. That does not concern me. What worries me is a lowering of standards in a real sense; the use of unnamed sources because of the pressure to produce stories, the manipulation that can take place in that environment, and sometimes scandal-driven journalism. It is not that there are not scandals that warrant attention because the watchdog role is very definitely a part of our function. I am not deriding a story about so-called stripper-gate and all of the media attention being devoted to whether or not a minister appropriately or inappropriately intervened in a case to give someone a resident's permit. That is a valid story and part of the watchdog role. Where I fault that story is the lack of attention to immigration policy, to what is going on behind the scenes. The story in my view is not about 600 Romanian exotic dancers who get permits, but about thousands of people married to Canadians, who are forced to leave the country and cannot pursue their immigration application from within Canada. That was a policy change made a couple years ago. It is quite complicated. It is hard to explain to readers. That issue that is interwoven with this whole stripper decision, in my understanding, affects thousands of people and garners very little media attention because it is easy on deadline to do the stripper story-of-the-day.

Senator Milne: That leads into my next question. I am concerned about converging ownership of some of the media in Canada. If I am sitting in Ottawa and I go down to my hotel lobby in the morning and pick up a free copy of the *National Post* and then I buy a copy of the *Ottawa Citizen*, how much variety in the news stories am I going to see?

Mr. Thompson: Probably not very much. You will likely have to go to the corner store and pick up a *Toronto Star* and *The Globe and Mail*.

Senator Milne: *The Toronto Star* is my standby.

Mr. Thompson: We have a fairly significant degree of diversity in media voices despite convergence.

I am not sure we are as well served as we could be, but if newspapers have a point of view and if that point of view is infused into some of the news copy, I am not as concerned about that as long as there are still alternative voices in the marketplace.

The Chairman: Newspapers have always had a point of view, if only in terms of institutional tradition about judging what is important and what is not. Paper A would put the brawl at the soccer game on page 1, and paper B would put the argument over the Constitution on page 1. That is the way it works.

Cela est en grande partie perdu à cause de la pression de la concurrence, à cause des nouvelles 24 heures sur 24, la question est de savoir quand êtes-vous prêt à boucler le reportage et quand il est vraiment complet, précis et objectif. Il y a une pression énorme pour relater le scandale du jour. Écrivez votre article rapidement. Créer votre propre scandale car voilà ce que l'on veut, plus ou moins.

L'inclusion d'un éditorial ou d'un contenu rédactionnel ne me préoccupe pas trop; je crois que le style d'écriture des reportages a changé. Il y a plus de contexte et de commentaires aujourd'hui. Cela ne m'inquiète pas. Ce qui m'inquiète c'est la baisse des normes; l'utilisation de sources non nommées à cause de la pression exercée pour produire des reportages, la manipulation qu'il peut y avoir dans ce milieu et quelquefois le journalisme à scandales. Je ne veux pas dire que certains scandales ne méritent pas notre attention; le rôle de chien de garde fait partie de notre métier. Je ne tourne pas en ridicule un reportage sur un prétendu scandale de danseuses exotiques et toute l'attention que lui portent les médias pour savoir si un ministre est intervenu ou non de manière appropriée ou non pour donner un permis de résidence à quelqu'un. Ce reportage est valide; cela fait partie du rôle de chien de garde. Je reproche à ce reportage le manque d'attention à la politique de l'immigration, à ce qui se passe dans les coulisses. À mon avis le reportage ne concerne pas 600 danseuses exotiques roumaines qui obtiennent des permis, mais des milliers de gens mariés à des Canadiens qui sont obligés de quitter le pays et qui ne peuvent pas continuer à faire leur demande d'immigration en restant au Canada. C'était un changement de politique fait il y a deux ou trois ans. C'est assez compliqué. Il est difficile de l'expliquer aux lecteurs. Cette question est liée avec cette décision concernant les danseuses exotiques, d'après ce que j'ai compris, touche des milliers de personnes et attirent très peu d'attention de la part des médias vu qu'il est facile de respecter les délais en consacrant l'histoire du jour aux danseuses exotiques.

Le sénateur Milne : Cela m'amène à ma prochaine question. La convergence de la propriété de certains médias au Canada me préoccupe. Si je suis à Ottawa, que je prends un exemplaire gratuit du *National Post* dans le hall de mon hôtel le matin et que j'achète l'*Ottawa Citizen*, y aura-t-il une diversité au niveau des articles présentés?

M. Thompson : Probablement pas beaucoup. Il faudrait que vous alliez au magasin du coin pour acheter le *Toronto Star* et *The Globe and Mail*.

Le sénateur Milne : Je lis le *Toronto Star*.

M. Thompson : En dépit de la convergence, il y a suffisamment de diversité dans les médias.

Je ne suis pas sûr que nous soyons servis aussi bien que nous pourrions l'être, mais si les journaux ont un point de vue qui apparaît dans leurs pages, cela ne m'inquiète pas trop tant qu'il y a encore d'autres voix.

La présidente : Les journaux ont toujours eu un point de vue, ne serait-ce que pour juger ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Un journal mettra en page de couverture une bagarre à une partie de soccer et un autre un différent au sujet de la Constitution. C'est ainsi que les choses fonctionnent.

I am not discounting your concerns, Senator Milne. Some are not as new as all that.

Senator Milne: But I am.

The Chairman: The questions are valid and have come up at many of our hearings. The situation is what I was talking about there. My question goes back to the foreign bureau discussion. Your remarks focused essentially on Africa, because you know it best and that is where your heart is. Does the same hold true for Canadian foreign bureaus in more developed parts of the world? Have they been closing and if they have, does it matter?

Mr. Thompson: Some newspapers cover all of Europe from one bureau, which is a vast expanse culturally, geographically and politically, to be covered by one person sitting in London. That is, arguably, as grievous a mistake or as significant a factor to be worried about as coverage of the developing world.

I focused on the developing world because the shift is shorter if there is such an expression, than the developing world.

I do not think we understand the United States as well as we should. Most news outlets, if they have anyone at all based in the United States reporting back to Canadian readers, probably have one correspondent, most likely based in Washington. I do not know if there is any news organization that has this, perhaps Washington and New York. However, if anyone covers the U.S. with a bureau in Los Angeles, Miami or in the West, it is treated as one big amorphous story.

The Chairman: What price do we pay for that?

Mr. Thompson: It is hard to determine because there are other sources of information. The way people inform themselves, the way they seek out news, is changing. I do not know if there ever was a golden age of more informed comprehensive coverage, and more attention to foreign news. I have a sense that there was. Arguably, the rest of the world matters more to us than it used to in terms of globalization, trades and career prospects. The likelihood that you will either work in another country, buy products or somehow rely economically on what is going on in another country is much more so than a generation ago.

That means it is important to have a world view about what is going on outside our borders.

The Chairman: It has been an interesting session. We are grateful to you.

We will get ourselves an inventory and take it from there.

The committee adjourned.

Je n'écarte pas vos préoccupations, sénateur Milne : certaines ne sont pas aussi nouvelles que cela.

Le sénateur Milne : Mais, pour moi, c'est du nouveau.

La présidente : Les questions sont valables et ont été posées dans de nombreuses audiences que nous avons tenues. La situation est telle que je le disais tout à l'heure. Ma question se rapporte à la discussion sur les bureaux à l'étranger. Vos remarques ont essentiellement porté sur l'Afrique, car vous connaissez bien ce continent et vous l'aimez. Cela est-il aussi vrai pour les bureaux canadiens à l'étranger dans des régions plus développées du monde? Sont-ils fermés et dans ce cas, est-ce important?

M. Thompson : Certains journaux assurent le reportage de toute l'Europe à partir d'un seul bureau. L'Europe est une région très étendue et très diverse au point de vue culturel et politique pour n'avoir qu'une seule personne basée à Londres. C'est sans aucun doute tout aussi sujet inquiétant que ce qui se passe pour le monde en développement.

J'ai mis l'accent sur le monde en développement parce que y expédier quelqu'un sans ménagement se fait plus rapidement que dans le monde en développement.

Je ne crois pas que nous comprenons les Etats-Unis aussi bien que nous le devrions. Quand les agences de presse ont un correspondant aux États-Unis, celui-ci est probablement à Washington. Je ne sais pas si des agences de presse ont un à Washington et à New York. Toutefois, si le correspondant est basé à Los Angeles, à Miami ou dans l'Ouest, le reportage sera traité comme une grosse histoire informelle.

La présidente : Quel prix payons-nous pour cela?

M. Thompson : C'est difficile à dire car il y a d'autres sources d'information. La façon dont les gens s'informent, la façon dont ils recherchent les nouvelles change. Je ne sais pas s'il y a jamais eu un âge d'or du reportage exhaustif plus informé avec plus de nouvelles de l'étranger. J'ai l'impression qu'il y en a eu un. Le reste du monde nous intéresse certainement plus aujourd'hui en termes de mondialisation, de commerce et de perspectives de carrière. Les nouvelles générations ont plus de chance aujourd'hui de travailler dans un autre pays, d'acheter des produits ou de dépendre économiquement d'une façon ou d'une autre de ce qui se passe dans un autre pays.

Cela signifie qu'il est important de savoir ce qui se passe dans le monde, à l'extérieur de nos frontières.

La présidente : Cette séance a été très intéressante. Nous vous en remercions.

Nous allons dresser un inventaire et nous verrons où cela nous mènera.

La séance est levée.

OTTAWA, December 7, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 9:35 a.m. to examine the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (*Chairman*) in the Chair.

[*Translation*]

The Chairman: I would like to welcome honourable senators, witnesses and the public to this sitting of the Standing Senate Committee on Transport and Communications which is continuing its study of the Canadian news media.

The committee is studying the appropriate role of the government in helping to ensure that the Canadian news media remain healthy, independent and diverse in light of the tremendous changes that have occurred in recent years, notably, globalization, technological change, convergence and increased concentration of ownership.

[*English*]

Our first witness this morning is the eminent professor John Miller from the School of Journalism at Ryerson University, who knows a lot about many different areas of journalism but who is, in particular, specialized in examining the matter of diversity within newsrooms and newspapers, which should be extremely interesting to explore.

Welcome to the committee, Professor Miller. We would ask you to make a presentation of maybe 10 minutes and then we will ask you questions.

Mr. John Miller, professor, School of Journalism, Ryerson University: I am particularly happy to have this opportunity to share some research that I did into Canadian daily newspapers because it points to two possible policy areas being explored by the committee. First, are our visible minorities and Aboriginals fairly represented in the newsrooms of daily newspapers?

As you know, broadcast stations are regulated by the federal government but newspapers are not, nor do they fall under the Employment Equity Act. I was interested to see how the staffing of newspapers had kept pace with the tremendous growth of visible minorities and Aboriginals in our population.

Second, what support does journalism need most to bring diversity of voices and new ownership into the market? I know you have heard evidence that there may be a case for CBC in print, although it would be tremendously costly. I will direct your attention to local, small media as a more critical area in need of support.

OTTAWA, le 7 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 9 h 35 pour étudier l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergents au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : J'aimerais souhaiter aux sénateurs, aux témoins et aux membres du public la bienvenue à cette réunion où le Comité sénatorial permanent des transports et des communications poursuit ses audiences au sujet des médias canadiens d'actualité.

Le comité étudie le rôle que l'État devrait jouer pour aider nos médias d'actualité à demeurer rigoureux, indépendants et diversifiés dans le contexte des bouleversements qui ont touché ce domaine au cours des dernières années, notamment la mondialisation, les changements technologiques, la convergence et concentration de la propriété.

[*Traduction*]

Notre premier témoin ce matin est l'éminent professeur John Miller, de l'École du journalisme, à l'Université Ryerson, qui connaît fort bien de nombreux aspects du journalisme, mais qui se spécialise plus particulièrement dans l'étude de la diversité dans les salles de presse et les journaux, ce qui devrait être un sujet extrêmement intéressant.

Bienvenue au comité, monsieur Miller. Nous vous invitons à présenter un exposé, d'une dizaine de minutes peut-être, après quoi nous vous poserons des questions.

M. John Miller, professeur, École de journalisme, Université Ryerson : Je suis particulièrement heureux d'avoir l'occasion de vous informer de certaines recherches que j'ai faites sur les quotidiens canadiens, car elles se rapportent à deux éléments de la politique que le comité étudie. Tout d'abord, les minorités visibles et les Autochtones sont-ils équitablement représentés dans les salles de presse des quotidiens?

Comme vous le savez, les stations de radio sont réglementées par le gouvernement fédéral, mais les journaux ne le sont pas, et ils ne sont pas soumis non plus à la Loi sur l'équité en matière d'emploi. J'ai trouvé intéressant de constater à quel point l'évolution de la composition du personnel des journaux avait été fidèle à la forte hausse de la proportion des minorités visibles et des Autochtones dans notre population.

Deuxièmement, de quel soutien le journalisme a-t-il le plus besoin pour assurer la diversité des voix et une nouvelle adhésion sur le marché? Je sais que vous avez entendu des témoignages selon lesquels on pourrait justifier une SRC de l'imprimé, mais ce serait extrêmement coûteux. Je vais attirer votre attention sur les petits médias locaux, qui sont un secteur particulièrement crucial qui a besoin de soutien.

In this research project, I set out to do a number of things to find out whether the racial and gender diversity of Canada's daily newsrooms matches that of the communities they serve. As important, is there diversity through the ranks of not just reporters but of people who make the decisions of what newspapers cover?

I also wanted to measure the commitment of editors to higher diversity. It is fine to look at the current situation, but one must also look at what will change. Do recent hiring trends support any movement and progress?

Are newspapers under pressure from their communities to change? If so, how many are doing something about it?

That sounds like a great deal to accomplish. I did it by sending out questionnaires to managing editors of daily newspapers across the country. I made the same measurement in 1994 for the then Canadian Daily Newspaper Association. They have not done another survey since. I thought it would be nice to take a 10-year measurement and see what has changed in that period.

We found that the number of minorities — and by that I mean people who self-identify as visible minorities or Aboriginals — employed by daily newspapers in 1994 was 67. Now it is up to 72. However, more newsroom employees were surveyed in 1994. The percentage has increased slightly from 2.5 per cent to 3.4 per cent of newsroom employees.

That is not an impressive figure when you consider that visible minorities and Aboriginals in the population now measure 16.7 per cent. The newsrooms have fallen behind from where they were 10 years ago in terms of minority representation. Even though the percentage has increased, it has not risen nearly as much as the percentage increase in visible minorities and Aboriginals in the general population.

In the 1991 census, that figure is 11.7 per cent; in the 2001 census it is 16.7 per cent. We can see that minorities are more than six times under-represented in the average daily newsroom.

How do these figures compare to the population of the communities that those newspapers serve? I broke this down to three large circulation groupings. Obviously there are different conditions in big cities than in smaller cities in terms of diversity in the population. The first grouping was for centres with a circulation of over 100,000, which are the biggest cities; the second category was a circulation of 25,000 to 100,000, which is medium-sized cities; and the third was for a circulation of less than 25,000, which is the smaller centres.

Dans mon projet de recherche, j'ai entrepris de faire un certain nombre de choses pour trouver si la diversité raciale et sexuelle dans les salles de presse des quotidiens canadiens correspondait à celle des collectivités qu'ils desservent. Autre question importante, cette diversité se retrouve-t-elle à tous les échelons, non seulement chez les reporters, mais aussi chez ceux qui décident des sujets traités?

Je voulais aussi mesurer l'engagement des rédacteurs à assurer une plus grande diversité. Il est fort bien d'examiner la situation actuelle, mais il faut aussi se soucier de ce qui changera. Les tendances récentes dans l'embauche favorisent-elles une évolution et un progrès?

Les journaux sont-ils poussés à changer par leur milieu? Si oui, combien d'entre eux prennent des mesures?

La tâche semble considérable. Je m'y suis attaqué en envoyant un questionnaire aux directeurs-rédacteurs en chef des quotidiens de tout le Canada. J'ai fait la même chose en 1994 pour ce qui était alors l'Association canadienne des journaux. Elle n'a pas fait d'autre enquête depuis. Il m'a semblé intéressant de faire une nouvelle enquête dix ans après et de voir ce qui avait changé en dix ans.

Nous avons constaté que le nombre de représentants des minorités — et j'entends par là les personnes qui se désignent elles-mêmes comme des membres d'une minorité visible ou comme des Autochtones — au service des quotidiens était de 67 en 1994. On en est aujourd'hui à 72. Toutefois, un plus grand nombre d'employés des salles de presse ont été visés par l'enquête de 1994. Le pourcentage a augmenté légèrement, passant de 2,5 à 3,4 p. 100.

Les chiffres ne sont pas impressionnants, si on considère que les minorités visibles et les Autochtones représentent aujourd'hui 16,7 p. 100 de la population. Les salles de presse ont pris du retard par rapport à il y a dix ans, pour ce qui est de la représentation des minorités. Même si le pourcentage est à la hausse, il est loin d'avoir augmenté autant que la proportion des minorités visibles et des Autochtones dans l'ensemble de la population.

Selon le recensement de 1991, le pourcentage était de 11,7 p. 100; au recensement de 2001, il était de 16,7 p. 100. Nous pouvons constater que les minorités sont plus de six fois moins représentées dans les salles de presse des quotidiens que dans la population.

Comment ces chiffres se comparent-ils à la population des collectivités desservies par ces journaux? J'ai distingué trois grandes catégories de tirage. De toute évidence, les conditions sont différentes dans les grandes villes et dans les plus petites, sur le plan de la diversité démographique. La première catégorie est celle des tirages de plus de 100 000 exemplaires, correspondant aux plus grandes villes; la deuxième est celle des tirages de 25 000 à 100 000, pour les villes de taille moyenne; et la troisième est celle des tirages de moins de 25 000 exemplaires, pour les plus petits centres urbains.

There is an obvious case for diversity in the bigger centres, but I wanted to see whether it also applies in the other centres. As we know, diversity is spreading across Canada. It is not limited to the traditional settling points of Toronto, Vancouver and Montreal.

Here is what each of the groups looks like. The tall line represents the percentage of visible minorities and Aboriginals in the communities of the papers that responded to the survey. We can see that representation is 24.7 per cent in the biggest cities, but the percentage of minorities in the newsroom of those papers is only 4.1 per cent.

It is quite interesting to me that there are similar gaps in the other two circulation groupings. Many of the editors who responded to this survey said, "Diversity is just not a factor in our community," but you can see from these figures that it is.

These gaps have widened in 10 years owing to the tremendous growth in minorities. The gap was about 4.5 times under-represented in 1994 and now it is now up to more than six times under-represented. Since it is falling behind, you would think that there would be a stronger commitment to hire diverse staff. That is clearly not so. I was somewhat surprised by that finding.

Of the bigger papers, only 33 per cent say that they have a very strong commitment to hire diversity, which is down from 45 per cent in 1994 when I asked the same question. The biggest falloff is in the medium-sized papers, which is down to a 12.5 per cent very strong commitment. That commitment level was 40 per cent in 1994.

As the commitment level was higher 10 years ago, I expected to see more progress. However, for some reason, the commitment has fallen off and there has been no progress.

I also asked a question that some people might interpret to be directed at whether there is systemic discrimination or merely an unawareness of some of the factors that might explain these numbers. I asked the editors, "Do you think your newsrooms' traditions and culture are impeding the hiring and progress of minorities?" The almost unanimous answer was "No." There is no feeling that the lack of commitment has anything to do with the culture and traditions of the paper.

Approximately 59 per cent of the papers that responded to the survey have entirely white staffs. That number includes one in the largest cities of our country.

To get a response to this survey, I promised the newspapers anonymity because I was just interested in the overall results. Therefore, I am not at liberty to divulge the situation at a given paper. As it is, the response was less than I had hoped. As I said, 37 newspapers out of the 96 that we approached returned surveys and even answered our phone calls afterwards.

Il est évident que la question de la diversité se pose dans les grandes agglomérations, mais je voulais voir si elle se posait aussi dans d'autres centres. Comme nous le savons, la diversité est un phénomène qui gagne l'ensemble du Canada au lieu de se limiter aux points d'établissement qu'ont toujours été Toronto, Vancouver et Montréal.

Voici comment se présente chaque catégorie. La colonne la plus haute correspond au pourcentage des minorités visibles et des Autochtones dans les villes dont les quotidiens ont répondu au sondage. On peut voir que leur représentation est de 24,7 p. 100 dans les plus grandes villes, mais qu'elle n'est que de 4,1 p. 100 dans les salles de presse de ces journaux.

Ce qui me paraît très intéressant, c'est qu'il existe un écart semblable dans les deux autres catégories de tirage. Beaucoup de rédacteurs qui ont répondu à l'enquête ont dit : « La diversité n'est pas un facteur qui compte dans notre ville », mais les chiffres vous montrent que c'est le contraire.

En dix ans, les écarts se sont creusés à cause de la croissance très marquée des minorités. En 1994, la représentation des minorités était de 4,5 fois inférieure à la représentation dans la population. Aujourd'hui, nous en sommes à plus de 6 fois. Étant donné que la représentation dans les salles perd du terrain, on aurait pu croire qu'il y aurait une détermination plus ferme à engager des représentants des minorités. Il est clair que ce n'est pas le cas. Cette constatation m'a quelque peu étonné.

Parmi les grands journaux, seulement 33 p. 100 se disent très déterminés à engager des représentants des minorités, alors que, pour la même question, en 1994, la proportion était de 45 p. 100. Le plus grand recul s'observe dans les quotidiens à tirage moyen, où le taux de ceux qui sont très déterminés est de 12,5 p. 100, alors qu'il était de 40 p. 100 en 1994.

Comme le niveau de détermination était plus élevé il y a dix ans, je m'attendais à des progrès plus marqués. Toutefois, pour quelque raison, cette détermination a fléchi, et il n'y a pas eu de progrès.

J'ai aussi posé une question que certains interpréteront comme une façon d'essayer de savoir s'il y a une discrimination systémique ou si, simplement, on n'est pas conscient de certains facteurs qui peuvent expliquer ces chiffres. J'ai demandé aux rédacteurs : « À votre avis, la culture et les traditions de votre salle de presse gênent-elles le recrutement et les progrès des minorités? » La réponse presque unanime a été négative. On n'a pas l'impression que le manque de détermination ait quoi que ce soit à voir avec la culture et les traditions du journal.

Environ 59 p. 100 des journaux qui ont répondu au sondage, dont un journal d'une des plus grandes villes du Canada, ont un personnel entièrement composé de personnes de race blanche.

Pour obtenir une réponse au sondage, j'ai promis aux journaux de respecter l'anonymat, car tout ce qui m'intéressait, c'était les résultats globaux. Je n'estime donc pas avoir la liberté de divulguer la situation particulière d'un journal donné. Le taux de réponse a été inférieur à ce que j'espérais. Comme je l'ai dit, 37 journaux sur les 96 que nous avons abordés ont renvoyé le questionnaire ou répondu aux appels que nous avons faits ensuite.

One large group, CanWest — I can say their name because they did not participate — refused to allow some of their papers to respond to the survey. CanWest said that was due to privacy concerns. When I quoted the Privacy Act as specifically exempting studies of this kind, they said, “We disagree with your advice.” I got nowhere.

The representation of different minority groups was also interesting. I am comparing this information to that of 1994 to determine what has changed.

There has been an increase in Chinese journalists, but the group that is most under represented is the Aboriginal journalists. Of the 2,000 employees, only one was an Aboriginal. That is most worrisome and an obvious area for some effort. I compared the percentages in the newsroom, which is the darker line, with the percentages of these groups in our population, and you can see the Aboriginal minority group is the most under-represented, scarcely visible in daily newsrooms at all.

Are things changing? You will see this when we look at the gender figures, but it takes a long time to change large newsrooms. I asked the editors what their hiring pattern had been for the last year. I wanted to see if there was more hiring of minorities just in the last year when more visible minorities are going to journalism schools, there is more pressure from the community to better represent them and more businesses are seeing the business case for diversity and of reaching out to the fastest growing part of the populations.

Recent hiring trends show that there is some progress. The numbers and percentages are higher, mostly in the part-time area more than in the full-time area. Some newspapers are using their internship part-time summer hiring programs to get more diversity, but diversity is not a priority for full-time hiring at the biggest newspapers. There is little sign of diverse hiring in small and medium papers, which means that minorities are not getting the chance to go through the same training ground that White journalists go through in order to give them more practice and make them more qualified to work for the biggest papers. Minorities are coming into the biggest papers without that training with smaller papers, which might make it harder for them to stay at those bigger papers.

What is the pressure for action? I asked, “Has your paper been approached by any racial minority group in the past year to discuss coverage?” I also asked, “Has your paper taken any initiatives to improve the hiring and the coverage of minorities?” We can see on the second group of slides that that there is a strong

Un groupe important, CanWest — je peux en donner le nom, puisqu’il n’a pas participé — a refusé que certains de ses journaux répondent au sondage. CanWest a parlé de la nécessité de respecter les renseignements personnels. Lorsque j’ai répondu que la Loi sur la protection des renseignements personnels exemptait expressément des études de cette nature, on m’a dit : « Nous ne sommes pas d’accord sur votre interprétation. » Je ne suis parvenu à rien.

La représentation des différents groupes minoritaires a également été un point intéressant. Je compare cette information avec les données de 1994 pour voir ce qui a changé.

Le nombre de journalistes chinois a augmenté, mais le groupe le plus sous-représenté est celui des journalistes autochtones. Sur les 2 000 employés, un seul était autochtone. C’est très préoccupant, et il est évident qu’il faut faire des efforts de ce côté. J’ai comparé les pourcentages de ces groupes dans les salles de presse, illustrés par la ligne foncée, et dans la population. Comme vous pouvez le constater, la minorité autochtone est la plus sous-représentée. Elle est à peine visible dans les salles de presse des quotidiens.

Les choses évoluent-elles? Vous le verrez lorsque nous examinerons les chiffres sur les deux sexes, mais il faut beaucoup de temps pour changer les grandes salles de presse. J’ai demandé aux rédacteurs quelle avait été la composition de l’embauche au cours de la dernière année. Je voulais voir si on avait engagé plus de représentants des minorités visibles, puisqu’ils sont plus nombreux à fréquenter les écoles de journalisme, qu’il y a plus de pressions de la collectivité en faveur d’une meilleure représentativité et qu’un plus grand nombre d’entreprises s’aperçoivent qu’il peut être rentable de veiller sur la diversité et de tendre la main à la partie de la population qui croît le plus rapidement.

Les tendances récentes dans l’embauche font ressortir quelque progrès. Les chiffres et les pourcentages sont plus élevés, mais surtout du côté des emplois à temps partiel plutôt que des emplois à temps plein. Dans certains journaux, on profite des programmes de stages à temps partiel pendant l’été pour assurer une plus grande diversité, mais, dans les journaux les plus importants, la diversité n’est pas une priorité pour les emplois à temps plein. Quant aux petits et moyens journaux, on n’y distingue guère de signes de diversification dans l’embauche. Les membres des minorités visibles n’ont donc pas la même chance que les journalistes blancs de suivre ce parcours de formation afin d’acquérir du métier et des compétences afin de travailler ensuite pour les journaux les plus importants. Les membres des minorités se présentent dans les grands journaux sans avoir pris de formation dans des journaux plus petits, de sorte qu’ils ont plus de mal à garder leur emploi dans les grands journaux.

Des pressions se font-elles sentir pour qu’on agisse? J’ai demandé : « Au cours de l’année qui s’est écoulée, un groupe d’une minorité raciale a-t-il demandé à votre journal de discuter de la couverture médiatique? » J’ai demandé également : « Votre journal a-t-il cherché à recruter davantage de membres des

correlation between the newspapers that have been approached by community groups and those that can name at least one action they have taken. It is roughly similar.

The most-mentioned reason that they are being approached by minority groups in the community was problems with coverage, and the second most-mentioned reason was lack of diversity of staff. Lack of diversity of staff is on the agenda of community groups in many of these communities.

Gertrude Robinson and Armande Saint-Jean have done studies on the gender gap in newsrooms. Their last study was in 1994, and I thought it would be interesting to see where it has gone since. There has been a steady progression of women in newsrooms, up to 34 per cent. There is still a gap in comparison to the percentage of women in the workforce, but there has been steady increase since 1974. Since I have been at Ryerson, which is now 18 years, our classes have been roughly two-thirds women during that time. Even with this preponderance of women in journalism schools, the progress of women in newsrooms has been quite slow, which perhaps indicates that minorities face an even longer time for their numbers to grow to critical mass in newsrooms.

The policy considerations that I want to throw out to you are that newspapers are not regulated, and the very idea of regulation sends them into apoplexy. However, they have a good record of self-regulation when pressed. They certainly were pressed by both the Davey commission and the Kent commission to set up press councils. Canada, thanks to that pressure and the newspaper industry's reaction, has probably the world's largest representation at press councils. Every province except Saskatchewan has a press council to which practically all the newspapers belong. I was on the Ontario Press Council when the Kent commission and various policy options were discussed. There was a veritable rush of newspapers to join the press council ahead of any federal legislation, which, of course, never happened. They have remained with those press councils.

That is an indication that they will take some action when they are pressed. What they need is a good call for action and attention to address diversity hiring in their newsrooms because Canadians use the media, and particularly the print media, as their window on the outside world. If that window does not show the diversity of our population and does not cover it professionally and inclusively, that will make social cohesion more of a problem in our country.

A good model is the Kerner commission in the United States in 1968, which fingered the media for particular attention for not reporting on some of the conditions that lead to the urban unrest

minorités et à couvrir les minorités? » On peut voir dans le deuxième groupe de transparents qu'il existe une solide corrélation entre les journaux auprès desquels des groupes minoritaires ont fait des démarches et ceux qui peuvent citer au moins une mesure prise en faveur des minorités. Les pourcentages sont à peu près semblables.

La raison la plus souvent citée pour les démarches des groupes minoritaires était la couverture, et la deuxième le manque de diversité du personnel. Dans un grand nombre de collectivités, le manque de diversité du personnel est un problème que les groupes communautaires ont inscrit à leur programme.

Gertrude Robinson et Armande Saint-Jean ont fait des études sur les écarts entre les deux sexes dans les salles de presse. La dernière remonte à 1994. Il m'a semblé intéressant de voir ce qui s'était passé depuis. La représentation féminine a progressé régulièrement dans les salles de presse pour atteindre 34 p. 100. Il existe toujours un écart par rapport au pourcentage de femmes dans la population active, mais la progression est constante depuis 1974. Depuis que je suis à Ryerson, soit 18 ans, les femmes constituent en gros les deux tiers de nos classes. Même avec la prépondérance des femmes dans les écoles de journalisme, leurs progrès dans les salles de presse ont été très lents, ce qui donne peut-être à penser qu'il faudra encore plus de temps aux minorités pour arriver à la masse critique dans les salles de presse.

Je voudrais vous soumettre quelques considérations de politique : les journaux ne sont pas réglementés et la seule idée d'une réglementation y provoque des crises d'apoplexie. Néanmoins, les milieux journalistiques ont des bons résultats en matière d'autoréglementation, lorsqu'on les pousse à agir. Assurément, les commissions Davey et Kent ont insisté pour qu'ils mettent sur pied des conseils de presse. Le Canada, grâce à ces pressions et à la réaction des milieux journalistiques, a probablement la plus importante représentation au monde dans les conseils de presse. Toutes les provinces sauf la Saskatchewan ont un conseil de presse auquel participent à peu près tous les journaux. Je faisais partie du Conseil de presse de l'Ontario lorsqu'on y a discuté de la commission Kent et de diverses politiques envisageables. Il y a eu une véritable ruée des journaux pour adhérer au conseil de presse avant que les autorités fédérales ne légifèrent, ce que, bien entendu, elles n'ont jamais fait. Et ils sont restés membres des conseils de presse.

Voilà qui montre qu'ils agissent lorsqu'on les y pousse. Ce dont ils ont besoin, c'est d'un bon rappel pour qu'ils prêtent attention et agissent dans le dossier de la diversité dans l'embauche pour les salles de presse. Pour Canadiens, les médias, notamment de l'imprimé, sont une fenêtre sur le monde extérieur. Si cette fenêtre ne leur montre pas la diversité de notre population et n'offre pas une couverture professionnelle qui n'exclut personne, il sera plus difficile d'assurer la cohésion sociale dans notre pays.

La commission Kerner de 1968, aux États-Unis, est un bon modèle. Elle a interpellé les médias parce qu'ils n'avaient pas rendu compte de certaines des conditions qui avaient abouti aux

in U.S. cities, particularly for the media's unwillingness to hire Black reporters who could bring their communities' concerns into the newsroom.

Some of the most proactive diversity efforts in the world are now being carried out by the newspaper industry in the United States. They do a census every year, and they measure and they pledge to try to reflect their communities in the newsroom.

The federal government also has a bit of clout to use because the most obvious option for pressuring newspapers to do something is to point out that they could be subject to the federal contractors program, which would bring them under the Employment Equity Act. It would be just a slight stretch of the way those provisions are carried, but the federal government is the fifth leading advertiser of daily newspapers in this country, and an advertising agreement is a contract. I mention that because there is evidence that the Employment Equity Act works to increase diversity in newsrooms.

The broadcasting outlets I am showing on the slide and Canadian press all have higher percentages of minorities in newsrooms than any of the newspapers that responded to the survey. I believe that is because of the fact that every year they have to account for who is in their newsroom and what their hiring plans are. It is just not on the agenda of daily newspapers.

The Chairman: I am not sure we have that slide in our printed material. Could you be sure the clerk gets it?

Mr. Miller: Yes. I am sorry. I added it at a later date. These are taken from Human Resources Development Canada, the most recent filings for the year 2002.

Senator Carney: I cannot read them.

The Chairman: You will have to explain it to us because we do not have it.

Mr. Miller: I have gone through various news agencies, including CFTO in Toronto. The number of visible minorities and Aboriginals in their newsroom is 13 per cent. For Rogers Communication, their percentage of visible minorities is 11 per cent; CHUM, 10 per cent; Craig Broadcasting in Alberta, 8.4 per cent; CBC, 6.2 per cent. These are all higher percentages than in any of the daily newspaper groupings that I measured in this survey. As a matter of fact, they are many times the number.

However, these are all employees. The numbers are not directly comparable, including newsroom employees, but it is an indication that there is considerable diversity among the companies that have to report their equity hiring plans to the federal government every year.

troubles qui ont eu lieu dans des villes américaines et plus particulièrement parce qu'ils répugnaient à engager des journalistes noirs, qui auraient pu faire valoir les préoccupations des noirs dans les salles de presse.

Le secteur journalistique américain déploie maintenant des efforts de diversification qui comptent parmi les plus proactifs du monde. Il y a un recensement tous les ans, on mesure les résultats et on s'engage à faire en sorte que la salle de presse soit à l'image de la collectivité.

Le gouvernement fédéral a également un certain poids. Le moyen le plus évident qu'il peut employer pour pousser les journaux à faire quelque chose est de leur faire savoir qu'ils pourraient être soumis au Programme de contrats fédéraux, de sorte qu'ils soient assujettis à la Loi sur l'équité en matière d'emploi. Il suffirait de solliciter un peu les modalités d'application de ces dispositions, mais le gouvernement fédéral est au cinquième rang des plus importants annonceurs dans les quotidiens canadiens, et un accord de publicité est un contrat. Je signale cette possibilité, car il a été montré que la Loi sur l'équité en matière d'emploi était efficace pour accroître la diversité dans les salles de presse.

Les médias qui figurent sur le transparent et la Presse canadienne ont tous des pourcentages plus élevés de minorités dans les salles de presse que tous les journaux qui ont répondu à l'enquête. Je crois que c'est parce que, chaque année, ils doivent rendre compte de la composition de leur salle de presse et de leurs plans d'embauche. La question n'est même pas au programme des quotidiens.

La présidente : Je ne suis pas sûre que nous avons ce transparent dans la documentation écrite. Êtes-vous sûr que le greffier l'a reçu?

M. Miller : Oui. Je suis désolé. Je l'ai ajouté plus tard. Ces données viennent de Développement des ressources humaines Canada. Les déclarations les plus récentes sont de 2002.

Le sénateur Carney : Je ne peux pas lire.

La présidente : Vous allez devoir nous expliquer. Nous ne l'avons pas.

M. Miller : J'ai passé en revue diverses agences de nouvelles, dont CFTO, à Toronto. Dans sa salle de presse, les minorités visibles et les Autochtones représentent 13 p. 100. Chez Rogers Communication, le pourcentage de minorités visibles est de 11 p. 100; CHUM, 10 p. 100; Craig Broadcasting, en Alberta, 8,4 p. 100; CBC, 6,2 p. 100. Tous ces pourcentages sont considérablement plus élevés que ceux de toutes les catégories de quotidiens que j'ai mesurés dans ce sondage.

Toutefois, ces chiffres tiennent compte de l'ensemble des employés. Les chiffres ne sont pas directement comparables, notamment pour les employés de la salle de presse, mais ils révèlent une diversité considérable dans les entreprises qui doivent chaque année présenter au gouvernement fédéral leurs plans d'embauche visant à assurer l'équité.

That is the first area, and I will cover the second area briefly.

Where does journalism need the most support? I will argue that support is most required at the local level. As a by-product of my research, I was able to compare newsroom to newsroom over a 10-year period in regards to what has happened to their staffing. To my knowledge, those figures do not exist anywhere else. These tables represent changes in staffing over 10 years, which are in the second chart in the package of handouts.

In the biggest circulation group, over 100,000, if you compare the 2004 totals with 1994 totals, you will see the change at the far right of the table. In the largest newsrooms of Canada, the overall staff in that 10-year period is up roughly 10 per cent. The large increase in the number of supervisors and copy editors has largely driven that rise. That is at the largest newspapers, which are growing and have more staff than they did 10 years ago.

It is a far different story in the medium papers, in the 25,000 to 100,000 circulation grouping. The reporting staffs have been cut by a third. There are 31 per cent fewer reporters in those newsrooms and fewer copy editors. Overall staffing levels have been cut by nearly one third. These newspapers are in medium-sized cities. Therefore, this is a directly opposite trend when compared to the biggest papers. At the smallest papers, it is a similar story. There are 35 per cent fewer supervising editors and overall staff is down 15 per cent. There are many explanations for that trend, but I cannot point to one thing.

I will just sum up my policy considerations.

On diversity, there is clearly no commitment to change by daily newspapers or even talk about it. However, there is a record in the daily newspaper industry of responding to federal government pressure, which is hopeful. I would urge you to most seriously consider doing something in that area to prod them into self-regulation or some kind of action.

On the second policy option, local voices of ownership, there are too few owners in these small and medium markets. There is a rise of regional monopolies. We see it in Kingston. We see it in Hamilton, where one owner owns the daily and the surrounding community papers, creating a stranglehold on local opinion. We can see what has happened. Perhaps that is part of the explanation for fewer reporters and supervisors, because they have pooled their talent at the local level. This has meant fewer reporters covering the news in those communities. In some of those communities, there is no other media. There is no local television and the local radio is not into news in a big way. These communities have fewer resources to cover their affairs.

Voilà pour le premier point. Je vais voir le deuxième brièvement.

Où le journalisme a-t-il le plus besoin de soutien? Selon moi, c'est au niveau local. Résultat secondaire de mes recherches, j'ai pu comparer chacune des salles de presse à dix ans d'intervalle et voir ce qu'il était advenu de la dotation. À ma connaissance, ces chiffres n'existent nulle part ailleurs. Ces tableaux illustrent les changements dans la dotation sur dix ans. C'est le deuxième tableau dans la documentation distribuée.

Dans la catégorie des plus gros tirages, celle de plus de 100 000 exemplaires, si vous comparez les totaux de 2004 à ceux de 1994, vous remarquerez le changement à l'extrême droite du tableau. Dans les plus grandes salles de presse du Canada, l'effectif global a augmenté d'environ 10 p. 100 en dix ans. C'est la hausse du nombre de superviseurs et de réviseurs qui explique en grande partie cette augmentation. Cela s'observe dans les plus grands journaux, qui prennent de l'expansion et ont plus de personnel qu'il y a dix ans.

La situation est bien différente dans les journaux moyens, ceux de la catégorie des tirages de 25 000 à 100 000 exemplaires. Le nombre de reporters a diminué du tiers. Il y a 31 p. 100 de reporters de moins dans les salles de presse et moins de réviseurs. Globalement, le niveau des effectifs a diminué de près du tiers. Ces journaux paraissent dans des villes de taille moyenne. La tendance est directement l'inverse de celle des plus grands journaux. Dans les plus petits journaux, la situation est analogue. Il y a 35 p. 100 de superviseurs de moins et l'ensemble du personnel est en baisse de 15 p. 100. Les explications sont nombreuses, mais je ne peux pas mettre le doigt sur un seul élément.

Je vais maintenant résumer mes considérations sur la politique.

Pour ce qui est de la diversité, il est clair que, dans les quotidiens, il n'y a aucune détermination à changer ni même à parler de diversité. Toutefois, par le passé, le secteur des quotidiens a montré qu'il pouvait réagir aux pressions du gouvernement fédéral, ce qui donne de l'espoir. Je vous exhorte à envisager sérieusement de faire quelque chose de cet ordre pour inciter les journaux à s'autoréglementer ou à prendre des mesures quelconques.

Deuxième question de politique, celle de la propriété locale. Les propriétaires sont trop peu nombreux sur ces marchés petits et moyens. On assiste à la montée de monopoles régionaux. Nous le voyons à Kingston. Également à Hamilton, où un seul propriétaire possède le quotidien et les journaux des localités environnantes, ce qui étouffe l'opinion locale. Il est possible de voir ce qui s'est passé. C'est peut-être un élément qui contribue à expliquer la baisse du nombre de reporters et de surveillants : les talents ont été regroupés au niveau local. Il y a donc moins de reporters qui couvrent les actualités dans ces localités. Dans certaines d'entre elles, il n'y a pas d'autres médias. Il n'y a pas de télévision locale, et la radio locale ne s'occupe pas beaucoup d'information. Ces collectivités ont donc moins de ressources pour couvrir les affaires locales.

If you recommend support for bringing new owners into journalism, I would argue that you support the start-up of local independent media. Get new people into the marketplace at low cost, because it is not as expensive to start local media as it is to start national media, obviously. The goal of both these policies would be to establish a diversity of voices in the market.

The Chairman: In comparing your study 10 years ago with your study today, you did not strip out from the results 10 years ago papers that responded then but did not respond now. You just took the whole universe of responses from 10 years ago and the whole universe of responses today. Is that right?

Mr. Miller: Except in the direct comparisons I did. Those were just the newspapers that responded to both.

The Chairman: I will ask you to spend five minutes with our research staff to be very sure we are all in complete understanding of what your data shows because it is very interesting.

Senator Tkachuk: We have heard a lot of discussion about diversity of voices. I am still not quite sure what that means. When I am reading a columnist, I have no idea of their ethnic background or colour background. It is a newspaper article. When people come before us, they talk about this. What do you mean by diversity of voices?

Mr. Miller: By that I mean, who is bringing their ideas to the table? In academic literature there is no direct line that says fair and accurate coverage of all people is dependent on the newsrooms reflecting society. However, there is an assumption, which I think is true, that when you have more diverse voices around the table, you will get more diverse ideas and more diverse coverage.

Newsrooms operate in many different ways, but the ideas that get into the paper each day depend on the people making decisions on whether a story is one that readers want to know about. Are these communities they have contact in? If they are excluded from the newsroom, unfortunately, they tend to be either ignored or stereotyped, which does not serve the greater good of society.

Our cities have changed quite visibly in the past 10 years. There are new communities. There is more immigration. If those issues are not covered in a very inclusive way, then we are headed for trouble because certain groups are stereotyped as troublemakers or as not part of "us." They become marginalized. There has been enough content analysis and enough case studies have been done to convince me that a more inclusive newsroom is a better newsroom.

Senator Tkachuk: If a newsman hires a Black writer, should that Black writer be in a Black neighbourhood necessarily, or should he be on a business beat? Are you saying that newsrooms

Si vous recommandez un soutien pour favoriser l'arrivée de nouveaux propriétaires dans le monde du journalisme, je suis d'avis que vous devriez appuyer le démarrage de médias locaux indépendants. Il faut apporter du sang neuf sur le marché, et à faible coût, car il ne coûte pas aussi cher de lancer des médias locaux que des médias nationaux, de toute évidence. L'objectif de ces deux politiques serait de favoriser la diversité des voix sur le marché.

La présidente : Pour comparer votre étude d'il y a dix ans et celle d'aujourd'hui, vous n'avez pas retiré des résultats d'il y a dix ans les journaux qui n'ont pas répondu cette fois-ci. Vous avez simplement mis en regard l'univers des réponses d'il y a dix ans, et celui des réponses d'aujourd'hui. Ai-je raison?

M. Miller : Effectivement, sauf dans les comparaisons directes. Dans ce cas, je n'ai pris que les journaux qui ont répondu aux deux enquêtes.

La présidente : Je vais vous demander de consacrer cinq minutes à nos agents de recherche pour être sûre que nous comprenons tout ce que vos données font ressortir, car c'est très intéressant.

Le sénateur Tkachuk : Nous avons beaucoup entendu parler de la diversité des voix. Je ne suis pas tout à fait sûr de ce que cela veut dire. Lorsque je lis un chroniqueur, je n'ai aucune idée de son origine ethnique ou de sa couleur. C'est un simple article de journal. Des témoins nous parlent de cette notion. Qu'entendez-vous par « diversité des voix »?

M. Miller : Je veux dire, qui met les idées sur la table? Dans la littérature universitaire, il n'existe aucune thèse directe qui dit qu'une couverture juste et fidèle pour tous dépend d'une composition des salles de presse qui soit à l'image de la société. Il existe cependant une hypothèse qui me semble fondée : lorsqu'il y a plus de voix diverses autour de la table, on obtient des idées plus diverses et une couverture également plus diversifiée.

Les salles de presse fonctionnent de bien des manières différentes, mais les idées que se retrouvent dans les journaux tous les jours dépendent de ceux qui décident si un article est susceptible d'intéresser les lecteurs. Les décideurs ont-ils des contacts avec les collectivités? Si des groupes ne sont pas représentés dans la salle de presse, il arrive malheureusement qu'on les néglige ou qu'ils soient enfermés dans des stéréotypes, ce qui ne sert pas l'intérêt supérieur de la société.

Au cours des dix dernières années, nos villes ont beaucoup changé. Il y a de nouvelles communautés. L'immigration est plus forte. Si la couverture n'englobe pas tout le monde, nous courons au devant des difficultés, car certains groupes sont classés comme des fauteurs de trouble ou comme des gens qui « ne sont pas comme nous ». Ils sont marginalisés. Il y a eu assez d'analyses de contenu et d'études de cas pour me convaincre qu'une salle de presse plus représentative de tous les groupes est préférable.

Le sénateur Tkachuk : Si un journaliste engage un rédacteur noir, ce rédacteur doit-il nécessairement habiter dans un quartier noir ou couvrir le monde des affaires? Dites-vous que les salles de

then should not only hire by colour to reflect the community, but also assign by colour?

Mr. Miller: No, I am not saying that.

Senator Tkachuk: Then how would that help? If a Black writer is going to write about business in Toronto, the stock exchange, what has that got to do with anything except that he is writing about the stock exchange?

Mr. Miller: Perhaps he will discover different stories on the stock market because of his background. Perhaps he will contribute to stories outside his beat in the newsroom. Perhaps he will progress to be a supervising editor and, therefore, be able to assign other reporters and have contacts or perspectives that the newsroom never had before.

Senator Tkachuk: We talk about visible minorities, such as Asian, Black and Filipino. I was part of a minority, not a visible one. Many of us were in agriculture, engineering, medicine and education. We are probably overrepresented due to cultural matters. We were told to do that in church, by family or whatever.

Outside of maybe the Aboriginal grouping, these people do not necessarily come from democratic institutions, so that perhaps their cultural attitudes may not lead them into journalism. It may take a generation or two for that to happen. Is that part of the reason, or is it just because news people are not hiring visible minorities?

Mr. Miller: Can journalism schools do more? Yes, we can do more, but diversity is in journalism schools. We have reached that second and third generation, and even the first generation.

Many of these ethnic groups come from countries where the level of newspaper readership is much higher than in Canada. Hong Kong and India are vibrant newspaper markets. The tradition is not the explanation any longer. It is a very interesting question, and I am glad that you asked it.

The number one reason that these editors gave for not hiring diversity was that nobody applies. I do not know whether that is an excuse or whether it is reality, but it needs to be addressed. If your community is very diverse and your newsroom is not, then you should do something about that. You should be very proactive. That would be a challenge to me, if I were that editor.

I do not see that. It certainly was not reflected in the survey. Nobody is doing anything proactive. One paper mentioned a special effort, but I think it needs to be addressed.

Senator Carney: For clarification purposes, I question the usefulness of data that applies to diversity for all employees of a communications organization versus only those of the newsroom. To say that the broadcasting entities have X percentage of their

presse devraient non seulement engager le personnel en tenant compte de leur couleur, mais aussi leur donner des affectations en fonction de leur couleur?

M. Miller : Non, ce n'est pas ce que je dis.

Le sénateur Tkachuk : Alors, comment cela peut-il être utile? Si un journaliste noir écrit sur le monde des affaires à Toronto et sur la bourse, quel rapport, sinon qu'il écrit sur la bourse?

M. Miller : Peut-être va-t-il découvrir des choses différentes sur le marché boursier à cause de ses propres antécédents. Peut-être va-t-il contribuer à des articles qui sont en dehors de son domaine dans la salle de presse. Peut-être va-t-il progresser et devenir un superviseur, et peut-être pourra-t-il de la sorte donner des affectations à d'autres reporters et avoir des contacts ou des points de vue que la salle de presse n'avait jamais eus jusque-là.

Le sénateur Tkachuk : Nous parlons de minorités visibles, comme des Asiatiques, des noirs, des Philippins. Je faisais partie d'une minorité, mais une minorité non visible. Beaucoup d'entre nous ont travaillé en agriculture, en génie, en médecine et dans l'enseignement. Nous sommes probablement surreprésentés pour des raisons d'ordre culturel. Dans notre église, dans la famille ou ailleurs, on nous encourage dans cette voie.

Peut-être à l'exception des Autochtones, ces gens n'ont pas nécessairement connu des institutions démocratiques dans leur pays d'origine. Peut-être leur culture ne les porte-t-elle pas vers le journalisme. Il faudra peut-être une génération ou deux pour que cela se produise. Est-ce que c'est une explication ou le problème est-il dû simplement au fait que les journaux n'engagent pas de membres des minorités visibles?

M. Miller : Les écoles de journalisme peuvent-elles faire plus? Oui, mais la diversité y existe déjà. Nous rejoignons cette deuxième et cette troisième génération. Et même la première.

Un grand nombre de ces groupes ethniques viennent de pays où on lit beaucoup plus les journaux qu'au Canada. Hong Kong et l'Inde sont des marchés très dynamiques pour les journaux. La tradition est une explication qui ne tient plus. La question est très intéressante, et je suis heureux que vous l'ayez posée.

La grande raison qui explique que les rédacteurs n'engagent pas de membres de divers groupes, c'est que personne ne pose sa candidature. J'ignore s'il s'agit d'une excuse ou si c'est un simple fait, mais il faut s'intéresser au phénomène. Si une ville a une grande diversité culturelle et ethnique et si la salle de presse n'est pas à son image, il faut faire quelque chose. Il faut prendre les devants. Si j'étais rédacteur, c'est un défi que je me donnerais.

Ce n'est pas ce que j'observe. En tout cas, l'enquête ne le montre pas. Personne ne prend de mesures proactives. Dans un journal, on a parlé d'un effort spécial, mais je pense qu'il faut s'attaquer au problème.

Le sénateur Carney : Une précision. Je m'interroge sur l'utilité de données sur la diversité qui portent sur tous les employés d'une entreprise de radiodiffusion plutôt que sur la seule salle de presse. Il ne sert à rien de savoir que telle entreprise compte un certain

employment representing diverse groups is not useful to us unless you can separate the employees of the newsroom. That is really apples and oranges.

Second, can you give more information on the 37 papers that did respond? Perhaps not now, but could you supply that information to the clerk? You said that the statistics exclude CanWest, which includes the major newspapers in the major centres. If you exclude CanWest, I would like to know where these 37 papers are located. You do not have to identify them by name, but you could identify them by market and by region so that we have a better idea of the validity of the response and how reflective it is of diversity.

Those points are subject to the chair's direction, excluding CanWest, we do not know where those 37 newspapers are and cannot identify the geographical or the census population of diverse groups.

The Chairman: With all due respect to your undertaking for confidentiality, Mr. Miller, it would be helpful to us if you and our researchers could explore and dig into this issue as greatly as you can.

I would like you to clarify one of your responses. When you referred to CanWest's position, it was not clear to me whether you were saying that as a result of CanWest's views, no CanWest paper participated, or that most did not participate.

Mr. Miller: Some CanWest papers did respond. However, the problem came when other publishers and editors kicked it up to head office, which said to provide no more responses.

Senator Carney: When you suggest using the federal clout of the Employment Equity Act to include diversity, what evidence do you have that the federal legislation actually is effective in contracts? I do not mean to suggest that you use a federal hammer on an issue of diversity in newsrooms. You would need to show that that hammer is effective in other groups. Otherwise, we might be suggesting policy or legislation that is not effective. Perhaps you could reflect on that comment.

Second, we know that some groups, like Aboriginals, are not reflected professionally because they simply do not achieve the education levels. Like Senator Tkachuk's point about culture, we have trouble getting Aboriginal students past grade 7.

What role do you think that newspapers can effectively play? Given the ethnic diversity of your Ryerson classes, what barriers to entry do you note in terms of having a diverse student body? Journalism schools are the entry point to many jobs in the media. In your 17 years of experience, what are the entry barriers to people from diverse groups who wish to enter journalism schools?

pourcentage de son effectif provenant des minorités si nous ne pouvons isoler les employés de la salle de presse. C'est comparer des pommes et des oranges.

Deuxièmement, pourriez-vous nous en dire un peu plus long sur les 37 journaux qui ont répondu à l'enquête? Pas forcément maintenant, mais pourriez-vous communiquer ces renseignements au greffier? Vous avez dit que les statistiques ne tenaient pas compte de CanWest, qui regroupe les principaux journaux dans les grands centres. Abstraction faite de CanWest, je voudrais savoir où ces 37 journaux paraissent. Vous n'avez pas à en donner le nom. Pourriez-vous les identifier par marché et par région pour que nous ayons une meilleure idée de la validité de la réponse et de la mesure dans laquelle il est tenu compte de la diversité?

Là-dessus, nous sommes soumis aux indications de la présidence. Exception faite de CanWest, nous ne savons pas où ces 37 journaux sont publiés et nous ne pouvons pas préciser la répartition géographique ni la population des groupes minoritaires selon le recensement.

La présidente : Sans que vous manquiez à votre engagement à la discrétion, monsieur Miller, il nous serait utile que vous et nos agents de recherche étudiiez cette question et creusiez cette question autant que possible.

Je voudrais que vous précisiez une de vos réponses. Quand vous avez parlé de la position de CanWest, je n'ai pas très bien compris : avez-vous dit que, à cause de la position de CanWest, aucun journal du groupe n'avait participé ou que la plupart ne l'avaient pas fait?

M. Miller : Certains journaux de CanWest ont répondu. Le problème a surgi lorsque d'autres éditeurs et rédacteurs en ont parlé à l'administration centrale, où on a dit qu'il ne fallait plus participer.

Le sénateur Carney : Lorsque vous parlez de faire jouer la Loi sur l'équité en matière d'emploi pour faire progresser la diversité, quelle preuve avez-vous que la loi fédérale est efficace auprès des entrepreneurs? Je ne veux pas dire qu'il faut employer des moyens fédéraux énergiques pour une question comme la diversité dans les salles de presse. Il faudrait savoir dans quelle mesure ces moyens sont efficaces dans d'autres groupes. Autrement, nous pourrions proposer une politique ou une mesure législative sans efficacité. Qu'en pensez-vous?

Deuxièmement, nous savons que certains groupes, comme les Autochtones, ne sont pas représentés dans la profession pour la bonne raison qu'ils ne font pas les études nécessaires. Le sénateur Tkachuk a parlé de la culture. Eh bien, nous avons du mal à amener les Autochtones à poursuivre leurs études au-delà de la septième année.

Selon vous, quel rôle les journaux peuvent-ils effectivement jouer? Étant donné la diversité ethnique dans vos classes, à Ryerson, quels obstacles à l'entrée remarquez-vous, puisque la population étudiante ne manque pas de diversité? Les écoles de journalisme sont la façon d'accéder à de nombreux postes dans les médias. Au cours de vos 17 ans d'expérience, quels obstacles avez-vous remarqués, à l'entrée dans les écoles de journalisme, pour les groupes minoritaires?

Mr. Miller: To answer your first question on what evidence we have that the Employment Equity Act works, of the other agencies that I looked at, one was Canadian Press, and their report said that 90 per cent of their employees were news people. That figure of 317 employees, 25 visible minorities, two Aboriginals, adding up to 8.6 per cent, is pretty fair. That is 90 per cent newsroom.

The evidence that employment equity works is that many of the newspapers I polled did not have these figures. They had to get them. They are not even aware of who is working for them, or at least they do not keep track. As we know, if you measure it, it will get done. If you do not measure it, it probably will not.

Senator Carney: I am not suggesting employment equity does not work. It does. However, the route you suggest is the use of advertising contracts from the federal government. You would have to show me that this particular hammer is effective before you lower it on newspapers. That is a request of mine.

I am asking you about the barriers to entry into journalism by some of those groups. You are in a position to help us in that regard.

Mr. Miller: We went through this about 10 years ago at Ryerson because one of the responses to the 1994 survey was that journalism schools are not producing diversity, so how can they hire it? This was true back then.

Ryerson did a number of things to examine what systemic barriers might exist. We got permission to do a survey of our applicants to self-identify, and we found out that our applicant pool was fairly reflective of diversity in the population; but we were selecting out, if you like, or not valuing diversity.

Last year, we got 2,000 applications for our journalism program, and we only let in 150. That is a huge choice to make. Ten years ago, we re-examined our entry criteria and asked what we were valuing. Clearly, we want to let in the best. What are we valuing? We were not valuing such things as second and third languages. We were not valuing experience travelling or working for community organizations. We felt that we should, so we did and the diversity of our student body increased. We do not just take into consideration marks because our experience is that other factors go into someone being a good journalist.

As for barriers at journalism schools, one is recruiting. We have never had to recruit, so we do not do outreach. Most journalism programs in Canada have quite a few applicants, so

M. Miller : Dans votre première question, vous demandez quelles preuves nous avons de l'efficacité de la Loi sur l'équité en matière d'emploi. Parmi les agences que nous avons étudiées, la Presse canadienne dit que 90 p. 100 de ses employés sont des journalistes. Parmi ses 317 employés, 25 appartiennent à des minorités visibles, deux sont des Autochtones, et cela donne un total de 8,6 p. 100, ce qui est assez acceptable. La proportion que représente la salle de presse est de 90 p. 100.

La preuve que l'équité en matière d'emploi donne des résultats, c'est que beaucoup de journaux que j'ai rejoints pour l'enquête ne tiennent pas ces chiffres. Il leur a fallu faire des recherches. Ils ne savent même pas qui travaille pour eux ou au moins ils ne suivent pas l'évolution. Comme nous le savons, si nous recueillons des données, le travail va se faire. S'il n'y a pas de mesures, il ne se fera probablement pas.

Le sénateur Carney : Je ne veux pas dire que les dispositions sur l'équité en matière d'emploi ne donnent rien. Au contraire. Toutefois, vous préconisez le recours aux contrats de publicité du gouvernement fédéral. Il faudrait que vous puissiez me montrer que ce moyen est efficace avant qu'on ne l'impose aux journaux. Voilà ce que je demande.

Je vous demande quels sont les obstacles qui entravent l'accès au journalisme pour certains de ces groupes. Vous êtes en mesure de nous éclairer.

M. Miller : Le problème s'est posé il y a une dizaine d'années à Ryerson. L'une des réponses à l'enquête de 1994, c'était que les écoles de journalisme ne produisaient pas des diplômés d'origines diverses. Dans ce cas, comment pouvait-on engager des représentants des minorités? C'était vrai, à l'époque.

Ryerson a pris un certain nombre de moyens pour voir s'il existait des barrières systémiques. Nous avons obtenu la permission de faire une enquête auprès des candidats, par auto-identification, et nous avons constaté que notre réservoir de candidats était assez représentatif de la diversité de la population, mais nous faisons une sélection, si on veut, ou nous n'attachions pas une grande valeur à la diversité.

L'an dernier, nous avons reçu 2 000 demandes pour notre programme de journalisme, et nous n'avons accepté que 150 étudiants. Il faut écarter énormément de candidats. Il y a dix ans, nous avons revu nos critères d'admission et nous nous sommes demandé à quels facteurs nous attachions de la valeur. Bien sûr, nous voulons retenir les meilleurs éléments. À quoi attachons-nous de la valeur? Pas à des choses comme la deuxième ou la troisième langues. Ni à l'expérience du voyage ou du travail dans les organisations locales. Nous avons cru qu'il fallait le faire, nous l'avons fait, et notre population d'étudiants est devenue plus diversifiée. Nous ne tenons pas compte que des notes, car notre expérience nous a montré que d'autres facteurs contribuaient à la qualité du journaliste.

Quant aux barrières à l'entrée dans les écoles de journalisme, le recrutement est l'une d'elles. Comme nous n'avons jamais eu à recruter, nous ne faisons pas d'efforts pour rejoindre des groupes

they do not have to recruit, and I think sometimes we should, just the same as employers should be proactive.

Many other programs screen their applicants solely on marks, while ours does not. I do not know what effect that has on visible minorities and Aboriginals. It should not really have an effect, but maybe it does.

Senator Carney: The journalism school I am associated with has found that it is necessary to have a good, solid basis of English, which is a problem with some groups.

What is your correlation between employment in the ethnic press and in the mainstream press? For instance, in Vancouver, the Chinese media is huge in that market. I am not suggesting that Canadians of Chinese background only find work in the ethnic press, but I am wondering whether they are included in these 37 papers.

Mr. Miller: No.

Senator Trenholme Counsell: It is wonderful to hear all of this research from Ryerson. I am very positive minded, looking at the sheet on hiring trends. If one thinks of the glass as half empty or half full, when I looked at the percentage of minorities being hired, I thought it was closer to half full.

I was impressed that of part-time positions in the last year, 21.6 per cent went to minorities, which seems to me to be excellent, and 10.2 per cent of full-time positions. Those figures are for the larger communities. When you get down to smaller communities of 25,000 to 100,000, which would be typical of New Brunswick, and we do not even have many that large, the percentage is smaller. I speak for the province I know best, but I think it is rather typical. The percentage of minorities in those small communities of 25,000 to 50,000 is very low. I would worry about the fact that there are zero in the small communities.

How do you react to the comment that maybe it is not so bad if, for instance, of the part-time positions, 21.6 per cent went to minorities in the last year and the population is only 16.7 per cent?

Mr. Miller: I certainly find that to be an encouraging sign. At least they are getting in the door. However, they are part-time positions, and I am more interested in full-time hiring, because the full-time hiring will translate into diversity through the ranks over time. It will be very interesting to watch this figure and see whether it goes up, but it is obviously encouraging at the larger papers.

I should just clarify that these are circulation numbers, not sizes of community, so some of the papers with a circulation of 25,000 are in communities with a population of over 100,000.

Senator Trenholme Counsell: You still have a much smaller percentage of visible minorities. Looking at the employment market, the trend is to part-time positions, especially

particuliers. Pour la plupart des programmes de journalisme au Canada, il ne manque pas de candidats. Il est donc inutile de recruter, mais je crois parfois qu'il faudrait le faire, tout comme les employeurs doivent être proactifs.

Pour bien d'autres programmes, les candidats ne sont choisis que d'après les notes. Ce n'est pas le cas pour le nôtre, car nous savons quels sont les effets sur les minorités visibles et les Autochtones. Il ne devrait pas y avoir d'effets, mais peut-être y en a-t-il.

Le sénateur Carney : L'école à laquelle je suis associée a jugé qu'il était nécessaire d'avoir de bonnes bases solides en anglais, ce qui constitue un problème pour certains groupes.

Quelle est la corrélation entre l'emploi dans la presse ethnique et la presse de société majoritaire? À Vancouver, par exemple, les médias chinois sont énormément importants sur ce marché. Je ne veux pas dire que les Canadiens d'origine chinoise ne trouvent du travail que dans la presse ethnique, mais je me demande si cette presse est représentée dans ces 37 journaux.

M. Miller : Non.

Le sénateur Trenholme Counsell : Toutes ces recherches de Ryerson sont une excellente nouvelle. Le tableau sur les tendances dans l'embauche suscite chez moi une réaction très positive. On peut dire que le verre est à moitié vide ou à moitié plein, mais, lorsque je vois quel pourcentage des groupes minoritaires est engagé, j'ai tendance à dire que le verre est plutôt à moitié plein.

J'ai été impressionné par le fait que les minorités ont eu l'an dernier 21,6 p. 100 des postes à temps partiel, ce qui me semble excellent, et 10,2 p. 100 des postes à temps plein. Ce sont les chiffres des plus grandes villes. Quand on en arrive aux petites villes de 25 000 à 100 000, ce qui correspond plus au Nouveau-Brunswick — où il n'y en a pas beaucoup d'aussi importantes, le pourcentage est plus faible. Je parle de la province que je connais le mieux, mais je crois que son cas est plutôt typique. Le pourcentage des minorités dans les petites localités de 25 000 à 50 000 est très faible. Je m'inquiète du fait qu'il soit nul, dans les petites localités.

Quelle est votre réaction, si on dit que ce n'est peut-être pas si mal si, par exemple, 21,6 p. 100 des postes à temps partiel sont allés aux minorités, alors que leur proportion dans la population n'est que de 16,7 p. 100?

M. Miller : C'est certainement un signe encourageant. Au moins, ils arrivent à entrer. Toutefois, ce sont des postes à temps partiel, et les postes à temps plein m'intéressent plus parce que c'est grâce à eux que, avec le temps, il y aura plus de diversité. Il sera très intéressant de voir évoluer ce chiffre, de voir s'il augmente, mais il est sûr que la situation est encourageante dans les journaux les plus importants.

Je dois préciser qu'il s'agit ici des tirages et non des chiffres sur la population. Des journaux qui ont un tirage de 25 000 exemplaires sont publiés dans des villes qui comptent plus de 100 000 habitants.

Le sénateur Trenholme Counsell : Tout de même, le pourcentage des minorités visibles est beaucoup plus faible. Si on tient compte du marché de l'emploi, la tendance privilégie les

with the media and newspapers. One would hope that some of those people, a good percentage of them who get hired part time 10 years from now might be full time.

Senator Carney asked you about journalism schools. I do not think I heard you say what percentage of visible minorities you actually have at Ryerson. You did say that the applicant pool was a reflection of diversity.

Mr. Miller: Ten years ago.

Senator Trenholme Counsell: What percentage did you actually take in as students?

Mr. Miller: We do not count either. That is a sore point in my faculty because I think we should. I do not think we are where we want to be yet. However, anecdotally, I keep track of our graduates, and roughly 20 to 30 per cent are visible minorities in any given year.

Senator Trenholme Counsell: Do you have any information on other journalism schools across the country?

Mr. Miller: No, I do not.

Senator Trenholme Counsell: Whether it is journalism or any other profession, I believe it is the schools that should be the trailblazers in terms of creating paths.

You say that your applicant pool is reflective of diversity, but what effort is your school and are other schools making to encourage and promote journalism among visible minorities?

Mr. Miller: Roughly 50 per cent of our students come from the Toronto area, so the high schools have a diverse population. Some of the best academic students represent diversity. We are drawing from that pool. There is a desire to enter journalism among many of these groups.

We need to do much more with the Aboriginal students. We get a few Aboriginal students, but not as many as we should. I would want to concentrate in that area.

Senator Trenholme Counsell: We had a speaker representing the ethnic press. At the end of that session, one was left with the feeling that the ethnic press — that is, the visible minorities — is focused on their publications, that this is a high priority. Do you see this competition, if you will, as a deterrent to visible minorities working for general newspapers? For instance, in Toronto, Montreal or Vancouver, is there great competition for writers from the ethnic press?

Mr. Miller: No. If you talk with many of the people who write for the ethnic press, their career goal is to work for *The Toronto Star* or *The Globe and Mail*.

postes à temps partiel, surtout dans les médias et les journaux. On peut espérer que certains d'entre eux, qu'un bon pourcentage d'entre ceux qui ont été engagés à temps partiel auront un poste à temps plein dans dix ans.

Le sénateur Carney vous a posé des questions sur les écoles de journalisme. Je ne crois pas vous avoir entendu dire quel pourcentage d'étudiants des minorités visibles vous avez à Ryerson. Vous avez dit par contre que le bassin de candidats était à l'image de la diversité de la population.

M. Miller : Il y a dix ans.

Le sénateur Trenholme Counsell : Quel pourcentage d'entre eux avez-vous acceptés comme étudiants?

M. Miller : Nous ne faisons pas le compte non plus. C'est le problème, dans ma faculté. Je crois que nous devrions le faire. Je ne crois pas que nous en soyons encore là où nous souhaitons parvenir. Toutefois, de façon empirique, j'observe nos diplômés et, chaque année, entre 20 et 30 p. 100 d'entre eux appartiennent à des minorités visibles.

Le sénateur Trenholme Counsell : Avez-vous de l'information sur d'autres écoles de journalisme au Canada?

M. Miller : Non, je regrette.

Le sénateur Trenholme Counsell : Qu'il s'agisse de journalisme ou d'une autre profession, je crois que ce sont les établissements de formation qui doivent déblayer de nouvelles avenues.

Vous dites que votre bassin de candidats est à l'image de la diversité de la population, mais quels efforts votre école et d'autres font-elles pour encourager et promouvoir le journalisme dans les minorités visibles?

M. Miller : Environ 50 p. 100 de nos étudiants viennent de l'agglomération torontoise. La population des écoles secondaires est très diverse. Certains des meilleurs étudiants incarnent la diversité. Nous puisons dans ce bassin. Dans un grand nombre de ces groupes, il y a une volonté de faire du journalisme.

Il nous faut faire des efforts beaucoup plus importants auprès des étudiants autochtones. Nous en accueillons quelques-uns, mais pas autant que nous le devrions. Je voudrais que nous nous concentrions là-dessus.

Le sénateur Trenholme Counsell : Nous avons eu un témoin qui représentait la presse ethnique. À la fin de la session, on avait l'impression que la presse ethnique — c'est-à-dire celle des minorités visibles — s'intéressait surtout à ses publications, que c'était la grande priorité. Estimez-vous que cette concurrence, si on veut, détourne les journalistes des minorités visibles du travail dans les journaux destinés à toute la population? À Toronto, Montréal ou Vancouver, par exemple, la presse ethnique est-elle un grand concurrent lorsqu'il s'agit d'attirer des journalistes?

M. Miller : Non. Quand on parle avec un grand nombre de ceux qui écrivent pour la presse ethnique, on constate que leur objectif de carrière est de travailler pour le *Toronto Star* ou le *Globe and Mail*.

Senator Munson: You talked about the thought of regulations as sending newspaper owners off the deep end. You also called for a need for action. Should there be a legislative requirement for owners to hire a certain number of minorities?

Mr. Miller: No, I am not arguing for that. If I can go back to a point that Senator Carney made, I am not calling for use of the contractors program. I am saying that that might be an encouragement to get newspapers to do something themselves. That program exists and might be an option, but I do not think that it should be invoked. The newspaper industry has shown that it can respond to legitimate concerns.

Senator Munson: You also talked about federal clout and the federal government being the fifth leading advertiser. Are you suggesting that if papers do not meet a certain requirement of self-regulation in hiring minority groups that the federal government withdraw some of its advertising to some of these newspapers?

Mr. Miller: That would be an extreme move that I do not think is justified yet, but it is certainly a possibility down the road.

Senator Munson: You talked about the rise of regional monopolies. Is that dangerous? How can you turn back the clock of denying an entrepreneur the right to make money through newspapers by having regional monopolies?

Mr. Miller: It is a business strategy that I think is fine, but the result is that it is taking reporters' jobs away. Each wave of regional monopolies is funded by taking costs out of the system.

I live in the small community of Port Hope, Ontario. A number of issues in our town are not being covered because there are only two reporters on the daily newspaper. Previously, there were three and a half reporters. Our community is not being served by the local media. I think there is room for encouragement of other voices.

Senator Munson: How do you encourage those voices? We have all been victims of what you have discussed.

Mr. Miller: I was operating on the testimony that you have heard already. People have suggested that the federal government support new media owners at the national level. I would say that support is needed more at the local level, whatever that may consist of. It may be in the form of start-up funds or interest free loans. That is entirely up to you.

However, if you are thinking of providing support anywhere, you will get more bang for the buck at the local level and you will also be filling a demonstrated need.

The Chairman: I would like to return to the fundamental question that Senator Tkachuk raised earlier. We need as much help as we can in understanding what difference it makes to the public to have diversity within newsrooms.

Le sénateur Munson : Vous avez dit que la seule pensée d'une réglementation provoquait une réaction d'horreur chez les propriétaires de journaux. Vous avez aussi dit qu'il fallait agir. La loi devrait-elle obliger les propriétaires à engager un certain nombre de représentants des minorités?

M. Miller : Non, ce n'est pas ce que je préconise. Si je peux revenir à un point que le sénateur Carney a fait ressortir, je ne demande pas qu'on utilise le Programme de contrats fédéraux. J'ai dit que cela pourrait encourager les journaux à agir de leur propre initiative. Ce programme existe, et on pourrait y recourir, mais je ne crois pas qu'il faille le faire. Le secteur journalistique a montré qu'il pouvait tenir compte des préoccupations légitimes.

Le sénateur Munson : Vous avez également parlé de l'influence des autorités fédérales, disant que le gouvernement fédéral était au cinquième rang des plus importants annonceurs. Proposez-vous que, si les journaux ne respectent pas certaines exigences d'autorégulation dans l'embauche de représentants de groupes minoritaires, le gouvernement fédéral retire à certains d'entre eux une partie de sa publicité?

M. Miller : Ce serait une mesure extrême qui ne me paraît pas encore justifiée, mais il est certain qu'on pourrait y recourir à un moment donné.

Le sénateur Munson : Vous avez parlé de la montée des monopoles régionaux. Y a-t-il un danger? Comment peut-on revenir en arrière en refusant à un entrepreneur de faire de l'argent dans le journalisme en ayant des monopoles régionaux?

M. Miller : C'est une stratégie commerciale qui est très bien, mais elle a pour conséquence d'enlever des postes à des journalistes. Chaque vague de monopolisation au niveau régional se finance par une réduction des coûts.

J'habite dans la petite localité de Port Hope, en Ontario. Un certain nombre d'enjeux locaux ne sont pas couverts parce qu'il y a seulement deux journalistes qui travaillent pour le quotidien. Auparavant, il y en avait trois et demi. Notre collectivité n'est pas servie par les médias locaux. Je crois qu'il y a place pour encourager l'émergence de nouvelles voix.

Le sénateur Munson : Comment encourager ces voix? Nous avons tous été victimes de ce dont vous avez parlé.

M. Miller : Je suis parti du témoignage que vous avez déjà entendu. Certains ont proposé que le gouvernement fédéral appuie de nouveaux propriétaires de médias au niveau national. Je dirais qu'on a davantage besoin de soutien au niveau local, peu importe de quoi il s'agit. Il pourrait s'agir de fonds de démarrage ou de prêts sans intérêts. Cela dépend entièrement de vous.

Toutefois, si vous envisagez d'accorder un soutien, vous en aurez plus pour votre argent au niveau local et vous répondrez également à un besoin avéré.

La présidente : Je voudrais revenir à la question fondamentale que le sénateur Tkachuk a soulevée plus tôt. Nous avons besoin de toute l'aide possible pour bien comprendre quelle différence cela peut faire pour le public que la composition des salles de presse soit diversifiée.

You said that there are content studies and other such works that have persuaded you that it makes a difference. We would be glad to have a guide to some of that material. As a parting shot, can you give us a concise explanation of why it matters?

Mr. Miller: I entered newspapers at a time when they were male bastions. We missed a lot of stories. When women came into the newsroom in greater numbers, news judgment changed for the better. That is a great example.

Women bringing their experience into the newsroom and gaining enough numbers to make a difference have resulted in some references and pictures no longer being seen in newspapers anymore, and good riddance. We need that effect through racial diversity.

Our country is known in the world as a model of official multiculturalism. When we look at how all the institutions are responding to that diversity, we must look at daily newspapers as being a key institution that does not have the record of supporting the goals of that official multiculturalism and all the good things that that can mean to our country. That is the strongest argument I can make.

The Chairman: Thank you very much indeed, Professor Miller.

Our next witness, honourable senators, is Professor Kim Kierans, Director of the School of Journalism at the University of King's College, experienced in both journalism and research. She has been working on an interesting project that she will tell us about. I do not want to take the words out of her mouth.

Ms. Kim Kierans, Director, School of Journalism, University of King's College: I look forward to your questions and want to thank you for inviting me to participate in your study of Canadian news media.

I have travelled from Halifax to appear here today. I had very much hoped to address you in Atlantic Canada, but after a year and eight months and no sign of your committee heading East, I was a bit worried that I would not get this opportunity. I very gratefully accepted the invitation to appear here today in Ottawa.

I have come here to take a little different tact and to talk about the need to strengthen the diversity of voices among community newspapers. I know you have heard a lot of testimony about national newspapers and convergence. I want to talk a bit about community newspapers. Traditionally, they have been important vehicles by which people and institutions talk to each other and they debate important issues, such as development, that affect people day to day.

Community papers are important. They are not in urban centres and do not get the same attention or coverage that, perhaps, daily news outlets would give to Toronto, to Halifax, to Saint John. People in Inverness, Cape Breton; Miramichi, New Brunswick; Montague, Prince Edward Island, cannot expect to read about local issues in their daily newspaper or see it on the

Vous avez dit que des études de contenu et d'autres travaux analogues vous avaient convaincu que cela fait une différence. Nous serions heureux d'avoir un guide pour consulter ces travaux. En guise de conclusion, pouvez-vous nous expliquer de façon concise pourquoi cela fait une différence?

M. Miller : J'ai commencé à pratiquer le journalisme à l'époque où les journaux étaient des bastions masculins. Beaucoup de choses nous échappaient. Lorsque les femmes sont devenues plus nombreuses dans les salles de presse, les jugements en matière d'information ont changé pour le mieux. C'est un excellent exemple.

Lorsque les femmes ont enrichi de leur expérience les salles de presse et sont devenues assez nombreuses pour avoir une action déterminante, certaines allusions et certaines images sont disparues pour de bon des journaux, et bon débarras. Il faut que la même chose se passe pour la diversité raciale.

Notre pays est connu de par le monde comme un modèle de multiculturalisme officiel. Comment les institutions s'adaptent-elles à cette diversité? Nous devons nous tourner vers les quotidiens, qui sont une institution clé. Elle n'a pas la réputation d'appuyer les objectifs de ce multiculturalisme officiel et tout ce qu'ils peuvent avoir de bon pour notre pays. Voilà le plus vibrant plaidoyer que je peux faire.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Miller.

Honorables sénateurs, notre prochain témoin est Mme Kim Kierans, directrice de l'École de journaliste à l'Université de King's College. Elle a fait aussi bien du journalisme que de la recherche. Elle a travaillé sur un projet intéressant dont elle va nous entretenir. Mais je ne veux pas lui enlever les mots de la bouche.

Mme Kim Kierans, directrice, École de journalisme, Université de King's College : J'ai hâte d'entendre vos questions et je vous remercie de m'avoir invitée à participer à votre étude des médias d'information au Canada.

Je suis venue aujourd'hui d'Halifax pour comparaître. J'avais vivement espéré m'entretenir avec vous dans le Canada atlantique, mais, après un an et huit mois d'attente, comme il n'y avait aucun signe que votre comité viendrait dans l'Est, j'ai eu peur de ne pas avoir cette possibilité. J'ai accepté avec beaucoup de reconnaissance de comparaître aujourd'hui à Ottawa.

Je suis venue pour faire valoir un point de vue un peu différent et parler de la nécessité de renforcer la diversité des voix dans les journaux locaux. Je sais que vous avez beaucoup entendu parler des journaux nationaux et de la convergence. Je voudrais plutôt dire un mot des journaux locaux. Ils ont toujours été des moyens importants d'échange entre les personnes et les institutions, et ils abordent des questions importantes, comme le développement, qui touchent les gens dans leur quotidien.

Les journaux locaux sont importants. Ils ne paraissent pas dans les centres urbains, et ils n'obtiennent pas autant d'attention ou de couverture que ce que peuvent donner les quotidiens à Toronto, à Halifax ou à Saint John. Les habitants d'Inverness, au Cap-Breton, de Miramichi, au Nouveau-Brunswick, ou de Montague, dans l'Île-du-Prince-Édouard, ne peuvent s'attendre à lire des

six o'clock news that night when they turn on the news, whether it is CBC or Global, because the daily outlet does not have the reporters to send to small communities. The big media outlets are only interested in covering community stories when they are big stories, and they cover them in limited ways.

For example, there was an issue in northern Cape Breton about seismic testing for offshore oil, and provincial hearings were held. The CBC sent up a camera for one day of the three-week hearings. The Halifax *Herald* and *Cape Breton Post* popped in now and then. For any kind of substantial information to find out what was being said at these hearings and to get a reaction, you had to go to your community newspaper, *The Inverness Oran*, which devoted pages and pages to the testimony. From that, one could stimulate a debate in which citizens could make informed decisions. That is the value of community newspapers.

It is the job of community newspapers to introduce and debate ideas that will help residents in these communities to make decisions that affect their civic life. The local weekly newspaper has the audience.

An extensive study was conducted by ComBase for the Canadian Community Newspapers Association. It found that more people are reading weekly newspapers than daily newspapers, which is very interesting. That means that community newspapers have a tremendous influence. Advertisers know this. Some community newspapers — and I hope you get a chance to speak to the Canadian Community Newspapers Association — have profits of up to 40 per cent, which is pretty good. Next to the church bulletin and the notice that comes home from the schools, weekly newspapers are indeed the most direct routes of communication in a community. Business interests know this, which is why they are buying up weeklies, especially in what is called “exurbia,” known in Ontario as the 905 corridor surrounding Toronto. They are also buying up small town press. In Atlantic Canada, since 2002, every single weekly newspaper in Newfoundland has changed hands not once, but twice; 11 of 13 weekly newspapers in New Brunswick have changed hands; 10 out of 20 in Nova Scotia have changed hands and been bought up. In Prince Edward Island, there is still the MacNeil family. They still own the two community newspapers there.

No wonder the corporations are interested in community newspapers. They have influence, and they make money.

I believe, as I think that you do as well, that a diversity of voices is a fundamental part of a healthy democracy. At the national level, I think this diversity still exists. You have national and local newspapers, private and public broadcasters and wire services that all help to make that possible and bring forth that range of viewpoints.

In small communities, this diversity is much more difficult to achieve because there may not be a local television station. Private radio is not into news in a big way. Cable is very limited in what it can do and the Internet, in some places, is very difficult to achieve. I had better luck getting Internet access in Cambodia

articles sur des enjeux locaux dans leur quotidien ou aux informations de 18 heures, lorsqu'ils allument la télé et écoutent la CBC ou Global, car ces chaînes n'ont pas de reporters à dépêcher dans les petites localités. Les grands médias ne s'intéressent aux enjeux locaux que lorsqu'il s'agit de grandes nouvelles, et encore ne les traitent-ils que de façon limitée.

Par exemple, il y avait un problème de prospection sismique de pétrole extracôtier au Cap-Breton, et il y a eu des audiences provinciales. La CBC a envoyé une caméra pour une seule journée des trois semaines d'audiences. Le *Herald* d'Halifax et le *Cape Breton Post* envoyaient quelqu'un de temps à autre. Pour avoir une information substantielle, savoir ce qui se disait à ces audiences et connaître les réactions, il fallait consulter le journal local, *The Inverness Oran*, qui consacrait de nombreuses pages aux témoignages. À partir de là, il était possible de tenir un débat pour que les citoyens puissent prendre des décisions éclairées. Voilà ce qui fait la valeur des journaux locaux.

C'est le travail des journaux locaux de présenter et de débattre des idées qui aideront les habitants des localités à prendre des décisions qui ont une influence sur la vie de leur collectivité. L'hebdomadaire local a un auditoire.

ComBase a réalisé une vaste étude pour le compte de la Canadian Community Newspapers Association. Elle a constaté qu'on lisait plus les hebdomadaires que les quotidiens, ce qui est très intéressant. Cela veut dire que les journaux locaux ont une énorme influence. Les publicitaires le savent. J'espère que vous aurez la possibilité de discuter avec la Canadian Community Newspapers Association, mais certains journaux locaux ont des bénéfices qui vont jusqu'à 40 p. 100, ce qui est plutôt bon. Après le bulletin paroissial et les avis que les écoles envoient dans les foyers, les hebdomadaires sont le moyen le plus direct de communiquer dans une collectivité. Les gens d'affaires le savent, et c'est pourquoi ils achètent des hebdomadaires, surtout dans ce qu'on appelle l'« exurbia » ou la périphérie, ce qui correspond en Ontario au couloir de la 905 autour de Toronto. Ils achètent aussi les journaux des petites localités. Dans le Canada atlantique, depuis 2002, tous les hebdomadaires de Terre-Neuve ont changé de mains non pas une, mais deux fois; au Nouveau-Brunswick, 11 journaux sur 13 ont changé de main; en Nouvelle-Écosse, 10 sur 20 ont changé de mains et ont été rachetés. Dans l'Île-du-Prince-Édouard, la famille MacNeil tient bon. Elle est toujours propriétaire des deux journaux locaux.

Pas étonnant que les sociétés s'intéressent aux journaux locaux. Ils ont de l'influence et ils rapportent.

Je crois, comme vous sans doute, que la diversité des voix est un élément fondamental dans une démocratie en bonne santé. Au niveau national, je crois que la diversité existe toujours. Il y a des journaux nationaux et locaux, des radiodiffuseurs privés et publics et des agences d'information qui contribuent tous à rendre possible et à réaliser cette pluralité des points de vue.

Dans les petites localités, il est beaucoup plus difficile de parvenir à cette diversité parce qu'il n'y a pas nécessairement une station locale de télévision. La radio privée ne s'occupe pas beaucoup d'information. Le câble est très limité dans ce qu'il peut faire et Internet est à certains endroits une possibilité très difficile

than I do in rural Cape Breton. Explain that to me. The local newspaper may be the last forum or the most popular mainstream forum for competing opinions.

In 1971, when I was 15, I started working at my hometown weekly newspaper in Alexandria, Ontario, the *Glengarry News*. I took care of subscriptions and wrote up local sports scores. Later, I returned to journalism and worked at weeklies in the Maritimes, including the *Miramichi Leader*, the *Eastern Graphic* and the *Amherst Citizen*. I then went to work for a daily newspaper in Prince Edward Island, but I got drawn into it. I spent most of my 30 years as a journalist in the Maritimes working for the public broadcaster, the CBC, mostly in radio. I have been teaching broadcast at the School of Journalism at the University of King's College in Halifax for about seven years now, but I still practice or commit the act of journalism as we like to say.

My interest in weekly newspapers never left me. As a journalism professor, I have completed research into media concentration in the weekly press in Atlantic Canada. I have given a copy of my thesis to the committee. That interest came from my work in broadcast and print journalism. For the past six years, every week I read 25 community newspapers from New Brunswick, Prince Edward Island and Nova Scotia for a column I do in the Sunday *Herald* and formerly did on CBC radio.

I know community newspapers. I have a great respect for the publishers, the editors and the reporters, but I have watched the industry change from when I was 15 — even five years ago. It has gone from a group of fiercely independent publishers to corporate ownership.

I am not here to make gross generalizations about media concentration or to say that all corporate owners run bad papers or that all independent papers are enterprising publications. That would be foolish and it would be wrong. What I am saying is that a diversity of ownership is good for a diversity of ideas, sources and approaches to information and the committee should encourage this.

It is good for a community when a publisher cares about producing a quality newspaper that does more than the basics, a paper that brings forth ideas and different points of view to stimulate debate in the community. We have seen this nationally with the introduction of the *National Post* and what it did to *The Globe and Mail*, how is raised the bar. In Halifax, the competition between the Halifax *Herald* and the *Daily News* has created a much livelier forum for readers in Halifax. We can remember back to the Davey committee in 1970 when the Halifax *Herald* was described as one of the worst papers in Canada. Now it is one of the last independently owned newspapers in Canada. Its

à exploiter. J'ai eu plus de facilité à accéder à Internet au Cambodge qu'à certains endroits dans le Cap-Breton rural. Expliquez-moi pourquoi. Le journal local peut être la dernière tribune ou la plus populaire où des opinions divergentes peuvent s'affronter.

En 1971, lorsque j'avais 15 ans, j'ai commencé à travailler pour l'hebdomadaire local, le *Glengarry News*, dans ma localité, Alexandria, en Ontario. Je m'occupais des abonnements et je donnais les résultats sportifs locaux. Plus tard, je suis retournée au journalisme, et j'ai travaillé pour des hebdomadaires des Maritimes, dont le *Miramichi Leader*, l'*Eastern Graphic* et l'*Amherst Citizen*. Je suis ensuite allée travailler pour un quotidien de l'Île-du-Prince-Édouard, mais j'ai fini par me laisser avoir : j'ai passé la majeure partie de mes 30 ans de journalisme dans les Maritimes à travailler pour le diffuseur public, la CBC, mais surtout à la radio. Depuis maintenant sept ans, j'enseigne la radiodiffusion à l'École de journalisme de la University of King's College, à Halifax, mais je pratique encore le journalisme ou je commets toujours l'acte de journalisme, comme nous aimons à le dire.

Mon intérêt pour les hebdomadaires ne m'a jamais quittée. Comme professeur de journalisme, j'ai fait des recherches sur la concentration des médias dans les hebdomadaires du Canada atlantique. J'ai remis un exemplaire de ma thèse au comité. Cet intérêt m'est venu de mon travail dans le journalisme de l'électronique et de l'imprimé. Depuis six ans, je lis chaque semaine 25 hebdomadaires du Nouveau-Brunswick, de l'Île-du-Prince-Édouard et de la Nouvelle-Écosse pour une rubrique que je rédige pour le *Herald* du dimanche, et je la faisais autrefois pour la radio de la CBC.

Je connais les journaux locaux. J'ai beaucoup de respect pour les éditeurs, les rédacteurs et les journalistes, mais j'ai vu évoluer ce secteur depuis mes 15 ans — et même ces cinq dernières années. Ce qui était autrefois un groupe d'éditeurs farouchement indépendants, est maintenant la propriété de sociétés.

Je ne suis pas ici pour faire des généralisations outrancières sur la concentration des médias ou pour dire que tous les grands propriétaires ont de mauvais journaux ou que tous les journaux indépendants sont des publications entreprenantes. Ce serait une sottise et une erreur. Ce que je dis, c'est que la diversité de la propriété favorise la diversité des idées, des sources et des approches de l'information, et le comité devrait encourager cette diversité.

Il est bon pour une collectivité qu'un éditeur cherche à produire un journal de qualité qui ne se limite pas au minimum, un journal qui présente des idées et des points de vue divers pour stimuler les débats dans la collectivité. C'est ce que nous avons vu à l'échelon national, lorsque le *National Post* est apparu; nous avons vu ce que cela a fait au *Globe and Mail*. La barre a été placée un cran plus haut. À Halifax, la concurrence entre le *Herald* et le *Daily News* a créé une tribune beaucoup plus animée pour les lecteurs. À l'époque du comité Davey, en 1970, le *Herald* était décrit comme l'un des pires journaux au Canada. Il est maintenant l'un des derniers journaux indépendants au Canada. Ses propriétaires

owners have just pumped in more than \$20 million into new presses and have invested money. They believe in printing and journalism.

While other medium-sized papers, as Professor Miller noted, are cutting back on reporters, the *Herald* has decided to set up an investigative unit. It is not good enough just to have a pretty paper. They want to add content to the paper. I admire and respect that initiative.

Diversity is good. It is more achievable in urban centres, such as Halifax and Toronto. The owners of urban dailies are buying up the weeklies in suburban and rural communities. It is easier to sell advertising when you have a critical mass of papers.

The CCNA notes that nine major corporate owners own 10 community papers or more. Of the 709 community newspapers that belong to the Canadian Community Newspapers Association, 350 are corporately owned. Black leads in B.C. with 66 community papers. Bowes has 63 papers Alberta, Saskatchewan and Manitoba, and Metroland has 53 papers Ontario.

Your interim report in April noted that the corporate concentration of community newspapers in Quebec may be higher per capita than any other province or region. I would like to add some competition to that dubious distinction. In Newfoundland, Transcontinental now owns all the daily newspapers and 16 weekly newspapers. *The Sunday Independent* in St. John's is the only independent paper in the province. One company owns all the newspapers as well as the big presses.

In New Brunswick, Brunswick News owns all three English language daily newspapers, 10 paid circulation weeklies, along with several other free "shopper" papers. Four weeklies are all that remain of the so-called independent press of New Brunswick. That certainly limits employment for print journalists who leave Brunswick News. They either have to move into broadcast or leave the province.

In October, Brunswick News added yet another weekly — the young upstart *Here* newspaper. The founders were all young journalists who, for four years, struggled to provide an alternative voice for a new generation. The paper survived mostly on movie, bar and record advertisements. It was an alternative to Brunswick News in St. John. In Moncton, they opened a second paper in March 2004.

Interestingly, when *Here* opened its Moncton newspaper, Brunswick News quickly launched a rival youth-oriented weekly in Moncton to compete against *Here* and sold ads for a quarter of the price. *Here*, however, managed to continue to publish in Moncton. It had a strategy and a vision. It wanted to expand into Fredericton in order to be in the three major cities in New Brunswick. However, it needed capital to sustain its Moncton and Saint John operations. It needed computers and other things.

viennent de consacrer plus de 20 millions de dollars à l'acquisition de nouvelles presses et à d'autres investissements. Ils croient dans l'imprimé et le journalisme.

Alors que, comme M. Miller l'a dit, d'autres journaux de taille moyenne ont réduit le nombre de reporters, le *Herald* a décidé de mettre sur pied une unité d'enquête. Il ne suffit pas d'avoir un beau journal. Ils veulent ajouter du contenu au journal. J'admire et je respecte cette initiative.

La diversité est excellente. Il est plus facile de l'assurer dans des centres urbains comme Halifax et Toronto. Les propriétaires des quotidiens des villes achètent les hebdomadaires des banlieues et des localités rurales. Il est plus facile de vendre de la publicité lorsqu'on a une masse critique de journaux.

La CCNA signale que neuf grandes sociétés possèdent dix journaux locaux ou plus. Sur les 709 journaux locaux qui adhèrent à la Canadian Community Newspapers Association, 350 appartiennent à des sociétés. Black domine en Colombie-Britannique, avec 66 journaux locaux. Bowes en a 63 en Alberta, en Saskatchewan et au Manitoba, et Metroland en a 53 en Ontario.

Votre rapport provisoire d'avril signalait que la concentration des hebdomadaires locaux au Québec entre les mains de quelques sociétés était peut-être plus poussée que dans toute autre province ou région. Je signale que la province a un concurrent qui lui dispute ce titre peu enviable. À Terre-Neuve, Transcontinental possède tous les quotidiens et 16 hebdomadaires. Le *Sunday Independent* de St. John's est le seul journal indépendant de la province. Une seule société est propriétaire de tous les journaux et des grandes presses.

Au Nouveau-Brunswick, Brunswick News est propriétaire des trois quotidiens de langue anglaise, de dix hebdomadaires à diffusion payée et de plusieurs autres « journaux de l'acheteur » qui sont gratuits. Quatre hebdomadaires, voilà tout ce qu'il reste au Nouveau-Brunswick de ce qu'on appelle la presse indépendante. Cela limite certainement les possibilités d'emploi pour les journalistes de l'imprimé qui quittent Brunswick News. Ils doivent ou bien s'orienter vers la radiodiffusion, ou bien quitter la province.

En octobre, Brunswick News a ajouté un autre hebdomadaire, le jeune journal *Here*. Les fondateurs étaient tous de jeunes journalistes. Pendant quatre ans, ils se sont efforcés de donner une voix distincte à une nouvelle génération. Le journal survivait surtout au moyen de publicités de cinémas, de bars et de disques. C'était une solution de rechange à Brunswick News à St. John. À Moncton, ces journalistes ont ouvert un deuxième journal en mars 2004.

Fait intéressant, lorsque *Here* a lancé son journal de Moncton, Brunswick News n'a pas tardé à lancer un hebdomadaire jeunesse rival qui vendait sa publicité au quart du prix. Néanmoins, *Here* a réussi à se maintenir à Moncton. Il avait une stratégie et une vision particulière. Il voulait prendre l'expansion et s'implanter à Fredericton pour être présent dans les trois grandes villes du Nouveau-Brunswick. Il lui fallait cependant du capital pour maintenir ses activités à Moncton et à Saint John. Il lui fallait entre autres choses des ordinateurs.

Last month, it did accept an offer from Brunswick News. The new owners are upgrading those computers in Saint John and Moncton. They are expanding into Fredericton, the capital city of New Brunswick.

The paper may grow and it will continue, but what is lost is an independent voice in New Brunswick. I hope we will talk more about this and possible public policies that can be adopted to encourage young publishers to hold on to their dreams.

The other challenge facing independent publishers is the concentration of the ownership of printing presses. Most independents are not big enough to own their own presses. They rely on services from providers such as Brunswick News or Transcontinental to print their papers.

A state of the art colour press can spit out 5,000 copies of a small weekly in 12 minutes. Presses are remarkable these days. The number of printing presses in the Maritimes has fallen with the acquisition of weeklies by Brunswick News and Transcontinental. The companies not only bought up the newspapers, but also bought the presses.

Brunswick News has closed its presses in Miramichi and Woodstock. Transcontinental has closed its presses in New Minas and Kentville, Nova Scotia, and in Grand Falls, Newfoundland. They have concentrated on bigger presses. Brunswick News has a fabulous press in Moncton. Transcontinental has one in Borden, Prince Edward Island, and one in Burnside, outside of Halifax.

That has an effect on independent publishers that rely on these companies for their papers, because they have limited choices as to who will print their paper. When the printer raises prices, it is more difficult to shop around. At one point, you could go to Advocate Printing, Cumberland Printing, Optipress or Transcontinental. You had choices when you were looking for printers. Now there are fewer choices.

The effect may well be felt. This spring the *Inverness Oran* in Cape Breton seriously considered its future when its printer, Transcontinental, announced an increase in its printing prices. The *Oran* quickly reorganized. One of the publishers said, "I do not know how long we can continue." It is a thin line for some papers between the revenues from ads and subscriptions and the cost of producing the product every week.

The *Oran*, for example, has no mall from which to draw advertisers. It is in a economically disadvantaged area. It survives on the support of small, independent businesses and intensely loyal readers.

In conclusion, I would urge the committee to support measures to preserve the dignity of voices in areas that are not serviced by the mainstream media. As Professor Miller pointed out, that is the starting point into national media.

Le mois dernier, les propriétaires ont accepté une offre de Brunswick News. Les nouveaux propriétaires mettent à niveau les ordinateurs de Saint John et de Moncton. Ils prennent de l'expansion à Fredericton, la capitale du Nouveau-Brunswick.

Le journal croîtra peut-être et il se maintiendra, mais ce qui est perdu, c'est une voix indépendante dans la province. J'espère que nous reviendrons sur la question et sur les politiques qu'on pourrait adopter pour encourager les jeunes éditeurs à continuer de réaliser leurs rêves.

L'autre défi que les éditeurs indépendants doivent relever est la concentration de la propriété des presses. La plupart des indépendants ne sont pas assez gros pour avoir leurs propres presses. Ils doivent faire imprimer leurs journaux par des fournisseurs comme Brunswick News ou Transcontinental.

Une presse couleur ultramoderne peut cracher 5 000 exemplaires d'un petit hebdomadaire en 12 minutes. Les presses d'aujourd'hui sont remarquables. Dans les Maritimes, leur nombre a diminué au fur et à mesure que Brunswick News et Transcontinental acquéraient les hebdomadaires. Ces sociétés achetaient non seulement les journaux, mais aussi les presses.

Brunswick News a fermé ses presses de Miramichi et de Woodstock. Transcontinental a fermé les siennes à New Minas et à Kentville, en Nouvelle-Écosse, et à Grand Falls, à Terre-Neuve. Les sociétés ont concentré la production sur des presses plus importantes. Brunswick News a une presse fabuleuse à Moncton. Transcontinental en a une à Borden, dans l'Île-du-Prince-Édouard, et une autre à Burnside, à l'extérieur d'Halifax.

Ce phénomène a des conséquences pour les éditeurs indépendants qui doivent faire appel à ces sociétés pour faire imprimer leurs journaux. Les choix d'imprimeurs sont limités. Lorsque l'imprimeur relève ses prix, il est difficile de chercher ailleurs. À une époque, ils pouvaient s'adresser à Advocate Printing, à Cumberland Printing, à Optipress ou à Transcontinental. Il y avait un certain choix. Il est aujourd'hui plus restreint.

L'effet peut se faire sentir nettement. Au printemps, le journal du Cap-Breton, l'*Inverness Oran* a sérieusement remis son avenir en question lorsque son imprimeur, Transcontinental, a annoncé un relèvement de ses prix. L'*Oran* s'est réorganisé rapidement. L'un des éditeurs a dit : « J'ignore combien de temps nous allons pouvoir tenir. » Pour certains journaux, il n'y a pas beaucoup de marge entre les recettes tirées de la publicité et des abonnements et le coût de production.

L'*Oran*, par exemple, n'a aucun centre commercial où trouver de la publicité. La région est économiquement défavorisée. Le journal survit grâce au soutien de petites entreprises indépendantes et d'un lectorat profondément loyal.

Pour conclure, j'exhorte le comité à appuyer des mesures propres à préserver la dignité des voix diverses dans les régions qui ne sont pas desservies par les médias de la société majoritaire. Comme M. Miller l'a fait observer, elles sont le point de départ pour ceux qui accèdent aux médias nationaux.

I would like to offer the committee three points for consideration. I am no expert in this. First, I would recommend some kind of subsidy to new, small independent newspapers to buy equipment and pay salaries. *Here*, for instance, in New Brunswick, would have benefited from such a subsidy. I harken back to an earlier example of the *Inverness Oran*. When it started 26 years ago, it received a small \$3,000 grant from the Cape Breton Development Corporation. The money was meant to buy a new duplicating machine and a typewriter. In the 25 years since, the paper has continued to hire employees. It is a viable business in a community that needs employment. It has provided a great public service as well.

Another example is *L'Acadie Nouvelle*, a French language daily out of Caraquet, New Brunswick. It has provincial coverage and distribution. That is assured through a trust fund created jointly by the federal and provincial governments. That is another model that is working quite successfully. It ensures the diversity of voice in the province of New Brunswick for French-speaking Acadians.

Second, the aim of the Publications Assistance Program, PAP, is to recommend sustainability within rural communities. Perhaps there should be a formula for independent weeklies that would limit the amount of subsidy to the larger corporate owners — that is, help out the little guys. Again, this is just a suggestion.

I would also urge the committee to consider ways to help independent publishers deal with the concentration of ownership of the presses through some sort of incentives. Perhaps a subsidy could be provided for newspapers with small print runs if we are serious about keeping diversity of voices and opinions in small community press and ensuring that people can continue to talk to one another.

Senator Tkachuk: I notice something in my city, Saskatoon, on the local cable channel. Shaw has a local community channel. Reporters are doing interviews with local politicians. Community events are shown live, as are high school football games. To me, the cable station is performing a community service that the television station once performed.

Ms. Kierans: Absolutely.

Senator Tkachuk: If we get rid of many of the CRTC regulations, we could actually have low-tech television in small communities. Television does not need big studios, just a garage and a way to broadcast.

Ms. Kierans: A transmitter.

Senator Tkachuk: Yes. The CRTC is keeping that from happening. More diversity requires more competition, not necessarily subsidies.

Ms. Kierans: Who would buy the equipment for the TV station?

Je voudrais soumettre trois points à l'appréciation du comité, bien que je ne sois pas une spécialiste. D'abord, je recommanderais un genre de subvention pour permettre aux nouveaux petits journaux indépendants d'acheter de l'équipement et de verser des salaires. Au Nouveau-Brunswick, par exemple, *Here* aurait pu tirer parti de pareille subvention. Je reviens à un exemple que j'ai donné plus tôt, celui de l'*Inverness Oran*. Lorsque ce journal a démarré, il y a 26 ans, il a reçu une modeste subvention de 3 000 \$ de la Société de développement du Cap-Breton. L'argent devait servir à acheter un nouveau duplicateur et une machine à écrire. Dans les 25 années qui ont suivi, le journal a continué à engager des employés. C'est une entreprise rentable dans un milieu qui a besoin d'emplois. De plus, elle assure un excellent service public.

Un autre exemple est celui de *L'Acadie Nouvelle*, quotidien francophone de Caraquet, au Nouveau-Brunswick. Il a une couverture et une diffusion provinciale. Cela a été rendu possible par un fonds de fiducie créé conjointement par les gouvernements fédéral et provincial. Voilà un autre modèle qui fonctionne très bien. Il assure la diversité des voix au Nouveau-Brunswick pour les Acadiens francophones.

Deuxièmement, le but du Programme d'aide aux publications, le PAP, est d'encourager la durabilité dans les collectivités rurales. Peut-être devrait-il y avoir une formule spéciale pour les hebdomadaires indépendants pour limiter les subventions aux grandes sociétés — il s'agirait en fait d'aider les entreprises modestes. Ce n'est qu'une idée que je lance.

J'exhorte aussi le comité à envisager des moyens d'aider les éditeurs indépendants à faire face à la concentration de la propriété des presses par des mesures incitatives. Nous pourrions peut-être verser une subvention aux journaux à faible tirage si nous tenons à préserver la diversité des voix et des opinions dans la presse des petites collectivités et faire en sorte que nous puissions continuer à échanger.

Le sénateur Tkachuk : Chez moi, à Saskatoon, j'ai remarqué quelque chose à la télévision locale par câble. Shaw possède un canal communautaire local. Des reporters font des entrevues avec des hommes et femmes politiques de l'endroit. Les manifestations communautaires sont transmises en direct, tout comme les parties de football des écoles secondaires. À mon sens, la station de câblodistributeur offre à la collectivité un service autrefois assuré par la station de télévision.

Mme Kierans : Absolument.

Le sénateur Tkachuk : Si nous éliminions une grande partie des règlements du CRTC, nous pourrions avoir dans les petites villes et localités une télévision à faible technicité. La télévision n'a pas besoin de grands studios. Il suffit d'un garage et d'un mode de diffusion.

Mme Kierans : Un émetteur.

Le sénateur Tkachuk : Effectivement. Le CRTC fait obstacle à cette évolution. Pour avoir plus de diversité, il faut plus de concurrence, et pas nécessairement des subventions.

Mme Kierans : Qui achèterait le matériel pour la station de télévision?

Senator Tkachuk: Entrepreneurs, ordinary people.

Ms. Kierans: How would they continue to hire staff? It comes to the same problem as community newspapers. You have to find advertisers to do that. I think it is a great idea. I am all in favour of community television. Low-powered radio is another option. In Cheticamp, Cape Breton, and in Parrsboro, Nova Scotia, they have low-powered community radio that is doing the job private radio used to do in keeping the communities informed.

Senator Tkachuk: We will leave business to the business people and talk about the CRTC and all the rest.

We have the *Yorkton Enterprise*, and the *Prince Albert Herald*. There are weeklies in other communities, such as Wilkie, but now maybe one person owns all of them. It is still one paper in each community. How have they lost any diversity of opinion? Are you saying that the owner is telling the editor in that local newspaper what to write? It seems to me they all had one local paper before; it is just that one person owns them rather than three people.

Ms. Kierans: Media concentration is a complicated issue, which is why I said not all corporate ownership is bad and not all independent owners are good. What is important is the desire for the owners to produce the best possible paper. Finances often play a role because you have a public service on one hand, that is what newspapers do, and on the other hand they are businesses that have to make money. How do you balance those two competing interests? It is difficult.

If an independent owner or community owner reinvests in the community with reporters, stories, and equipment, they will have deeper pockets when it comes to filing, for instance, freedom of information requests for issues that are happening in that community.

On a certain level, community papers will continue to provide what is happening at city hall or town hall, in the schools or in sports. We have to think about the larger issues where newspapers actually take on a public role by saying, "This is our community and we need to take on more of a watchdog role."

Senator Tkachuk: In some of the communities, 50,000 and larger, there are web services that offer newspapers. Is that happening in the smaller communities, the communities of 5,000 or 3,000 or 2,000, which would be a good alternative to a local community newspaper?

Ms. Kierans: Many of the community newspapers have websites, but you have to be a subscriber and pay to access them. Some are free and will provide the top stories as well. There are some independents. *The Dominion*, for instance, is an Internet paper that tries to provide an alternative voice. The *Miramichi Leader* has a website. If you are a subscriber you can go on that website, and it reflects what is in the newspaper.

Le sénateur Tkachuk : À des entrepreneurs, à des gens ordinaires.

Mme Kierans : Comment ces stations continueraient-elles à engager du personnel? Le problème est identique à celui des journaux locaux. Pour y arriver, il faut trouver des annonceurs. C'est une excellente idée, je suis tout à fait en faveur de la télévision locale. La radio à faible puissance est une autre possibilité. À Chéticamp, au Cap-Breton, et à Parrsboro, en Nouvelle-Écosse, une radio locale à faible puissance fait le travail que la radio faisait autrefois en informant les collectivités.

Le sénateur Tkachuk : Nous allons laisser les affaires aux hommes et femmes d'affaires et discuter du CRTC et de tout le reste.

Nous avons le *Yorkton Enterprise* et le *Prince Albert Herald*. Ce sont des hebdomadaires diffusés dans d'autres localités, comme Wilkie, mais il est possible qu'ils appartiennent maintenant au même propriétaire. C'est tout de même un journal dans chaque ville ou localité. Comment ont-ils perdu de la diversité dans les opinions? Dites-vous que le propriétaire dicte le contenu des journaux locaux? Il me semble qu'elles avaient toutes un journal local par le passé; la seule chose qui a changé, c'est qu'il y a maintenant un seul propriétaire au lieu de trois.

Mme Kierans : La concentration des médias est un dossier compliqué. C'est pourquoi j'ai dit que le régime de propriété des sociétés n'était pas systématiquement mauvais et que tous les propriétaires indépendants n'étaient pas forcément tous bons. Ce qui importe, c'est la volonté des propriétaires de produire le meilleur journal possible. Les finances jouent souvent un rôle, car les journaux sont là pour assurer un service public, d'une part, mais, d'autre part, ce sont des entreprises qui doivent dégager des bénéfices. Comment conciliez-vous ces deux intérêts divergents? C'est difficile.

Si un propriétaire indépendant ou un propriétaire local réinvestit dans la collectivité en engageant des reporters, en faisant des articles sur la collectivité et en achetant de l'équipement, il aura de meilleures ressources lorsqu'il s'agira par exemple de soumettre des demandes en vertu des dispositions sur la liberté d'information au sujet d'enjeux locaux.

À un certain niveau, les journaux locaux continueront de couvrir ce qui se passe à l'hôtel de ville, dans les écoles ou dans les sports. Nous devons songer aux plus grands enjeux à l'égard desquels les journaux assument un rôle public en disant : « C'est notre milieu, et nous devons exercer un rôle de surveillance. »

Le sénateur Tkachuk : Dans certaines collectivités de 50 000 et plus, des services Web proposent des journaux. Cela se produit-il également dans les petites localités de 5 000, de 3 000 ou même de 2 000 habitants. Ce serait une bonne solution de rechange au journal local, n'est-ce pas?

Mme Kierans : Beaucoup de journaux locaux ont un site Web, mais il faut s'abonner et payer pour y accéder. Certains sont gratuits et donnent les principales informations également. Il y a quelques indépendants. Par exemple, le *Dominion* est un journal sur Internet qui fait entendre une voix différente. Le *Miramichi Leader* a un site Web. Si on est abonné, on peut le consulter et y trouver le contenu du journal.

The federal government is moving quickly, providing high speed Internet access to rural areas. They have some work to do to get people hooked up. When you get hooked up you need local content. I can find out all kinds of things about what is happening here in Ottawa and Toronto and New York, but what can I find out about what is happening in Miramichi? That is where you do not have that information. The Internet has a diversity of sources nationally, but locally you need something. It could be your cable TV.

Senator Tkachuk: Sometimes building a road will sell more cars, right?

Senator Munson: Whatever happened to *The Campbellton Graphic*? I used to deliver it in 1958. My father always accused me of reading the newspaper too long before delivering it.

Ms. Kierans: The *Campbellton Tribune* is the last independently owned newspaper in New Brunswick.

Senator Munson: I have to plead a conflict of interest here because I taught for one year at your school, although my sister did go to Ryerson, so we are even this morning.

You talked about diversity of voices and how it is healthy for democracy, and you talked about those printing presses. That is the first time I have heard about the printing presses. Is there any suggestion that any of these monopolies in Atlantic Canada are purposely trying to squeeze out the remaining independent weeklies in Atlantic Canada? I know they are doing it for their own good looks of a newspaper and profit, but is there any suggestion of trying to squeeze out these weeklies?

Ms. Kierans: There is no evidence of that at all. I know that they are interested in buying. They have made offers to buy more weekly newspapers, but there is no evidence of anything like that.

Senator Munson: I was back in New Brunswick this past weekend. There was an editorial by the Bathurst editor of *The Northern Light*, who was very angry over any suggestion that the owner of the newspaper would interfere in the editorial aspect of a weekly newspaper. Do you see any evidence of interference of the owner in the editorial voice of a local newspaper?

Ms. Kierans: Directly, no. The document I submitted to the committee has evidence of self-censorship and examples of choosing not to cover certain things.

The *Hidden Forest* is a television documentary that is coming out on *The Nature of Things* in January. It was launched at a film festival in New Brunswick. The local newspaper chose not to cover it because there was certain criticism of the Irving forestry industry in that film. There was definitely a sense that they chose not to cover that launch. Whatever coverage that is of other business interests involving Brunswick News and the Irvings — let me give you the example of an application to build a Big Stop in Grand Falls, New Brunswick, and the local newspaper did a

Le gouvernement fédéral agit rapidement pour offrir l'accès Internet à haute vitesse dans les régions rurales. Il y a du travail à faire pour amener les consommateurs à se brancher. Une fois qu'ils sont branchés, il faut leur procurer du contenu local. Je peux trouver toutes sortes de choses sur ce qui se passe à Ottawa, à Toronto et à New York, mais que puis-je trouver sur Miramichi? C'est de ce côté qu'il manque de l'information. Internet a une multiplicité de sources au niveau national, mais il faut quelque chose au niveau local. La télévision par câble pourrait répondre à ce besoin.

Le sénateur Tkachuk : Il arrive parfois, quand on construit une route, qu'il se vende plus de voitures, n'est-ce pas?

Le sénateur Munson : Qu'est-il advenu du *Campbellton Graphic*? En 1958, je le distribuais. Mon père me reprochait toujours de mettre trop de temps à le lire avant de le distribuer.

Mme Kierans : Le *Campbellton Tribune* est le dernier journal indépendant au Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Munson : Je dois avouer ce matin que je suis en situation de conflit d'intérêts, car j'ai enseigné un an à votre école, bien que ma sœur ait fréquenté Ryerson. Nous sommes donc à égalité.

Vous avez parlé de la diversité des voix en disant qu'elle était saine pour la démocratie, et vous avez parlé des presses à imprimer. C'est la première fois que j'en entends parler. Dit-on que l'un ou l'autre de ces monopoles, dans le Canada atlantique, essaie de propos délibéré de faire disparaître les hebdomadaires indépendants qui subsistent dans le Canada atlantique? Je sais qu'ils se soucient de la bonne présentation des journaux et de leurs bénéfiques, mais pense-t-on qu'ils essaient d'éliminer ces hebdomadaires?

Mme Kierans : Rien ne permet de le dire. Je sais qu'ils s'intéressent aux acquisitions. Ils ont fait des offres pour acheter encore plus d'hebdomadaires, mais rien ne permet qu'ils essaient de les éliminer.

Le sénateur Munson : Je me trouvais au Nouveau-Brunswick le week-end dernier. Dans un éditorial du *Northern Light*, à Bathurst, le rédacteur réagissait avec beaucoup de colère à l'idée que le propriétaire du journal s'ingère dans le contenu d'un hebdomadaire. Percevez-vous des signes qui donnent à penser que le propriétaire s'ingère dans le contenu éditorial d'un journal local?

Mme Kierans : Directement, non. Le document que j'ai remis au comité fait état d'indications selon lesquelles il y aurait autocensure et les journalistes décideraient de ne pas couvrir certaines choses.

Hidden Forest est un documentaire télévisé qui sera diffusé à *The Nature of Things* en janvier. Il a été lancé lors d'un festival du film au Nouveau-Brunswick. Le journal local a préféré ne pas en parler, parce qu'on trouve dans le film une certaine critique de l'entreprise forestière d'Irving. On a la très nette impression que le journal a préféré ne pas couvrir le lancement. Quoi qu'il en soit de la couverture qui est faite d'autres intérêts commerciaux mettant en cause Brunswick News et les Irving — permettez-moi de vous donner l'exemple d'une demande qui a été faite en vue de

story. The story is from the point of view of Irving Limited saying that it will have no trouble with the waste water and that there are no environmental concerns. The article does not give any other points of view from people in the community, the regulatory board or environmentalists to balance the story. In reading that story, you are thinking that the Big Stop in Grand Falls is a very good thing and that Irving will deal with all environmental problems. There is a sense that when the story is done, it is reported, but maybe they need another point of view.

Senator Munson: How do you get that other point of view? I have asked this question of other witnesses about turning back the clock. It is impossible.

Ms. Kierans: You are right. One independent publisher who sold out to Brunswick News said to me, "They opened the barn door, the horse is gone and they have taken the hay." I would not suggest that you turn back the clock because I do not know that it is possible. There must be some balance so that independent publishers are able to provide us with another voice.

I do not think you can regulate. You cannot tell reporters or editors. I would never suggest that the owners of Brunswick News have ever said, "You cannot cover this story." I would also say that the owners of Brunswick News and the managers have done a very good job since they have taken over some of those weekly newspapers. They have added reporters, and as they have done here, they added computers. There is a concern. How do they cover stories about themselves?

It is a unique situation in New Brunswick. You are from New Brunswick, senator, so you know this. How do you cover stories related to other industries that are involved? It is very difficult. If you do not cover them, is that in the best interests of democracy and debate? What do you do?

Senator Munson: I guess those are the questions we will try to answer over the next few months.

I have a question about private radio because I am a creature of private radio — \$32 per week, first job, \$65 in Yarmouth. I moved up to the big time in Bathurst, where I earned \$300 a month. In those days, we actually covered the town hall, and of course there was interference in those days, too. I remember covering a story where I was not allowed to use the word propane in the newscast because there was a gas explosion and someone was killed. The person who had advertising at the radio station threatened to remove the advertising. We just had to say that there was an explosion. That was the first lesson I had in terms of corporate interference and advertisers. We actually covered stories and the meetings. I do not know whose fault it is, but it seems to me in some respects that the CRTC has a responsibility to enforce small-town radio to do its job.

Ms. Kierans: It was the CRTC that changed the rules back in the 1970s that gave private radio the option to actually abandon its role in news. It is a shame because private radio — certainly in

construire un Big Stop à Grand Falls, au Nouveau-Brunswick. Le journal local a alors publié un article. Il se place du côté d'Irving et dit que les eaux résiduaires ne poseront aucune difficulté et qu'il n'y aura pas d'inquiétudes sur le plan de l'environnement. L'article ne donne pas le point de vue d'autres personnes de la collectivité, de l'organisme de réglementation ni des environnementalistes pour assurer un certain équilibre des points de vue. À lire l'article, on a l'impression que le Big Stop de Grand Falls est un excellent projet et qu'Irving va prendre les problèmes d'environnement en main. On a l'impression que, lorsqu'il y a un article, il y a couverture des faits, mais il faudrait peut-être un autre point de vue.

Le sénateur Munson : Comment obtenir cet autre point de vue? J'ai posé la question à d'autres témoins en évoquant la possibilité de revenir en arrière, mais c'est impossible.

Mme Kierans : Vous avez raison. Un éditeur indépendant qui a vendu son journal à Brunswick News m'a dit : « Ils ont ouvert la porte de l'écurie, le cheval est parti, et ils ont même emporté le foin. » Je ne propose pas de revenir en arrière, car cela me semble impossible. Il doit y avoir un certain équilibre pour que des éditeurs indépendants puissent faire entendre une autre voix.

Je ne pense pas qu'on puisse imposer une réglementation. On ne peut pas dire aux journalistes ou aux rédacteurs quoi écrire. Je ne dirais jamais que les propriétaires de Brunswick News ont jamais interdit de couvrir tel ou tel sujet. J'ajouterais que les propriétaires de Brunswick News et les gestionnaires ont fait un excellent travail depuis qu'ils ont repris certains hebdomadaires. Ils ont ajouté des reporters et, comme de ce cas-ci, des ordinateurs. Il y a néanmoins une inquiétude. Comment traitent-ils les sujets qui les concernent eux-mêmes?

Le Nouveau-Brunswick est dans une situation unique. Comme vous venez de cette province, sénateur, vous êtes au courant. Comment traitez-vous les sujets qui concernent d'autres industries en cause? C'est très difficile. Ne pas en parler est-il dans l'intérêt supérieur de la démocratie et du débat? Que faites-vous?

Le sénateur Munson : Je présume que nous allons essayer de répondre à ces questions dans les quelques prochains mois.

J'ai une question à poser sur la radio privée, car je suis issu de ce milieu : 32 \$ par semaine à mon premier emploi, et 65 \$ par semaine à Yarmouth. Je suis passé dans la classe au-dessus à Bathurst, où je gagnais 300 \$ par mois. À l'époque, nous couvriions les réunions municipales. Et, bien sûr, il y avait ingérence à l'époque aussi. Je me souviens d'avoir assuré un reportage dans lequel il ne fallait pas employer le terme « propane » en ondes. Il y avait eu une explosion de gaz avec mort d'homme. La personne qui avait un contrat de publicité à la radio a menacé de retirer sa publicité. Il fallait dire simplement qu'il y avait eu une explosion. Ce fut ma première expérience d'ingérence de sociétés et de publicitaires. Nous couvriions tous les sujets et les réunions. J'ignore à qui la faute, mais il me semble que, à certains égards, le CRTC a la responsabilité d'amener les radios des petites localités à faire leur travail.

Mme Kierans : C'est le CRTC qui a modifié les règles dans les années 70 et a donné à la radio privée la possibilité d'abandonner son rôle dans les informations. C'est déplorable, car la radio

Metro when I was a reporter there — was a competitive market, and we were all at City Hall. We all wanted the best story. We all tried to scoop one another. We were all working to tell stories in order to get listeners. It was a lively market then; it is not that way now

I do a comparison in some of my classes. I will record newscasts of one private radio station and another and then the CBC in one day. I will then go to the source material. Most of the news either comes from the newspaper or from Broadcast News. The private radio stations generate little of their own copy because they have no reporters on the streets. Halifax has five radio stations and will get some more, but there is not a single reporter on the streets.

Senator Munson: If the CRTC can make regulations and let Al-Jazeera come here under certain conditions and deny RAI television the right to broadcast in Canada, they should have a bit more muscle to force or order radio stations to do the job of covering the community.

Ms. Kierans: I would support that position. You see that in the United States. In the United States there was a shift away from news and it was all satellite programming. Americans started to tune out and started to put CDs into their cars. Now, private radio in the State in California is coming back. It is starting to do news. We will see our private stations, which are making good money according to Statistics Canada figures, start to come back into that area. Encouragement from the CRTC would not be a bad thing.

The Chairman: To clarify for the broadcast audience, Broadcast News is the broadcast arm of the Canadian Press Agency.

Ms. Kierans: That is right.

The Chairman: It is not a generic term.

Ms. Kierans: They do a fine job.

Senator Trenholme Counsell: I am also a New Brunswicker.

Professor, you have been very fair in what you said about the New Brunswick newspaper situation.

I wanted to say for the benefit of people around the table that in the last two weeks there have been two bold headlines, one in the *Telegraph Journal* and one in the *Times Transcript*, to the effect that the Member of Parliament for New Brunswick Southwest, Mr. Greg Thompson, was questioning the ownership of newspapers in New Brunswick. I am referring to headlines, not text hidden somewhere in the sports pages.

Ms. Kierans: I did not see that, but I did see a small clipping in *The Bugle* in Woodstock, and I am hoping that may be a vindication of the new publisher of the *Telegraph Journal* and maybe some enterprise.

privée — en tout cas lorsque j'étais reporter à Metro — était un marché concurrentiel. Nous étions tous présents à l'hôtel de ville. Nous voulions tous avoir la meilleure nouvelle, et nous essayions d'avoir des primeurs. Nous travaillions tous pour présenter les informations de façon à attirer les auditeurs. Le marché était très animé. Ce n'est plus ainsi.

Dans certains de mes cours, je fais une comparaison. J'enregistre le bulletin d'information de deux stations de radio privées et de la CBC un même jour. Je remonte ensuite à la source. La plupart des informations viennent des journaux ou de Broadcast News. Les stations privées produisent peu de contenu original parce qu'elles n'ont pas de journalistes sur le terrain. Halifax a cinq stations de radio et en aura davantage, mais il n'y a pas un seul reporter sur le terrain.

Le sénateur Munson : Si le CRTC peut prendre des règlements et autoriser Al-Jazeera à s'implanter chez nous à certaines conditions et refuser à la RAI le droit de diffuser ses émissions de télévision chez nous, il doit avoir assez de poigne pour forcer les stations de radio à assurer une couverture locale ou leur ordonner de le faire.

Mme Kierans : J'appuie cette position. On l'observe aux États-Unis. Là-bas, on s'est détourné de l'information. On avait partout la programmation par satellite. Les Américains ont commencé à laisser tomber la radio et à écouter plutôt des CD dans leur voiture. Maintenant, la radio privée fait un retour en Californie. Elle commence à donner de l'information. Nous allons voir nos stations privées, qui réalisent de bons bénéfices, d'après Statistique Canada, recommencer à faire de l'information. Un encouragement du CRTC ne serait pas une mauvaise chose.

La présidente : Précisons pour l'auditoire que, Broadcast News est la partie de la Presse canadienne qui s'occupe des médias électroniques.

Mme Kierans : C'est exact.

La présidente : Il ne s'agit pas d'une expression générique.

Mme Kierans : Ils font de l'excellent travail.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je viens aussi du Nouveau-Brunswick.

Professeur, vous avez décrit de façon très juste la situation des journaux au Nouveau-Brunswick.

Je voulais signaler à tous ceux qui sont présents que, ces deux dernières semaines, il y a eu deux grandes manchettes, l'une dans le *Telegraph Journal* et l'autre dans le *Times Transcript*, disant que le député de Nouveau-Brunswick-Sud-Ouest, M. Greg Thompson, remettait en question la propriété des journaux au Nouveau-Brunswick. Il s'agit de manchettes et non de texte caché quelque part dans les pages des sports.

Mme Kierans : Je ne les ai pas vues, mais j'ai vu une petite coupure du *Bugle*, à Woodstock, et j'espère que c'est un juste retour des choses pour le nouvel éditeur du *Telegraph Journal* et peut-être une certaine entreprise.

Senator Trenholme Counsell: It is so easy for us in our task and perhaps in our general impressions to think that the big guys are the bad guys. I read a lot of newspapers. In my previous job, I read almost as many as you did, but I am not quite as up to date as you.

Looking at the weeklies from 2002 to 2004, you said that you read 25 every week.

Ms. Kierans: I counted.

Senator Trenholme Counsell: That is all New Brunswick, I am sure. How would you rate the quality of those weeklies in New Brunswick, the readership, the local input, that is local reporters and local news?

Ms. Kierans: There have been great improvements in the design, layout and style. The newspapers are much prettier. There have been additional resources for covering stories, and here I am thinking of the *King's County Record* in Sussex, where they have added reporters and have expanded the coverage for that area. The *Miramichi Leader* has done some very good enterprise reporting involving a veneer lumber mill application in which they won awards for their coverage.

On a certain level, they are doing a community service. Again, my concern runs a little bit deeper. How do these papers cover the related interests of the owners in a fair and balanced way? There is a sense and certainly some evidence, although I think there needs to be more research, that there is self-censorship on the part of manager, editors and reporters in what they cover and how they cover it in relation to forestry and shipping. Erin Steuter at Mount Allison University has done much research into the coverage on the Irving Oil refinery strike and how it was covered.

On one level, J.D. Irving is doing a fine job, but what are we not hearing about? What is not there? How can they do that? A certain culture goes with that company.

In Newfoundland, the papers were very strong, the Transcontinental papers, when they were Robinson-Blackmore and then Optipress. The printing has improved and the reporting is similar to what it was before.

Senator Eyton: Like Senator Munson, I will declare a conflict. I had a long connection with the University of King's College, including one son, who went there, and a daughter that took journalism there and she has turned out all right. I am proud of the association.

I am not even sure that I am the best kind of member for this committee and this study because I live in the 905 area. I am one who believes, personally, that I have too much diversity, not too little. There was a time when happily I could read three papers,

Le sénateur Trenholme Counsell : Il est tellement facile pour nous, dans notre travail et peut-être aussi dans nos impressions générales, de prendre les gros joueurs pour des méchants. Je lis beaucoup de journaux. Dans le travail que je faisais autrefois, j'en lisais presque autant que vous, mais mes connaissances ne sont pas aussi à jour que les vôtres.

Vous avez dit que, entre 2002 et 2004, vous lisiez 25 journaux par semaine.

Mme Kierans : J'ai compté.

Le sénateur Trenholme Counsell : Cela comprend tout le Nouveau-Brunswick, j'en suis persuadé. Que pensez-vous de la qualité des hebdomadaires de la province, de leur lectorat, de l'apport local, c'est-à-dire les journalistes locaux et les informations locales?

Mme Kierans : Il y a eu de grandes améliorations dans la conception, la mise en page et le style. Les journaux sont beaucoup plus beaux à voir. Des ressources ont été ajoutées pour assurer les reportages. Je songe ici au *King's County Record*, à Sussex, où on a ajouté des journalistes et étendu la couverture de la région. Le *Miramichi Leader* a donné d'excellents reportages sur l'entreprise, dont une usine de contreplaqué, reportage pour lequel il a remporté des prix.

À un certain niveau, ils assurent un excellent service communautaire. Encore une fois, mes préoccupations vont un peu plus loin. Comment ces journaux assurent-ils le compte rendu sur les autres intérêts de leurs propriétaires de façon juste et équilibrée? On a l'impression, et les faits inclinent dans ce sens, bien que des recherches plus poussées s'imposent, qu'il y a une autocensure de la part du directeur, des rédacteurs et des journalistes sur le choix des sujets de reportage et la façon dont la couverture est assurée dans les secteurs de la forêt et de la marine marchande. Erin Steuter à l'Université Mount Allison a fait beaucoup de recherches sur la couverture de la grève à la raffinerie d'Irving Oil et les caractéristiques de cette couverture.

À un certain niveau, J.D. Irving fait de l'excellent travail, mais il se passe peut-être des choses dont nous n'entendons pas parler? Qu'est-ce qui manque dans l'information? Comment peuvent-ils le faire? Une certaine culture est associée à cette entreprise.

À Terre-Neuve, les journaux étaient très forts, je veux dire les journaux de Transcontinental, lorsqu'il y avait Robinson-Blackmore puis Optipress. L'impression s'est améliorée, et les reportages sont semblables à ce qu'ils étaient.

Le sénateur Eyton : Comme le sénateur Munson, je dois déclarer un conflit d'intérêts. J'ai depuis longtemps des liens avec l'Université de King's College, dont un fils, qui a fréquenté l'établissement, et une fille, qui y a étudié le journalisme, et elle a bien réussi. Je suis fier de cette association.

Je ne suis même pas sûr que je suis le meilleur membre pour faire partie de ce comité et participer à cette étude, puisque j'habite dans la zone du 905. Je suis parmi ceux qui croient avoir trop de diversité, au lieu de pas assez. Il fut une époque où j'étais

watch a little bit of news, listen to a little bit of radio and feel that I had covered the stories as far as I needed to cover them to get my information and consider the issues of the day.

I now regularly read four or five papers daily, probably more on the weekends. I have any number of other sources, including the old ones, the radio. I listen a great deal to CBC Radio One. Also, I have television channels through my satellite and the information through the Internet. With so many sources, there is so little time.

It means that if I took myself back 10 or 15 years I could spend more time on individual articles and perhaps have a better understanding than I can today, where I tend to skim. I read headlines and I read the first two paragraphs of a story and go on. I will argue that there is almost too much diversity and too many choices for me to be as well informed as I used to be some years ago.

As a member of this committee, the obvious questions are what should we include in our report and why? You have been quite precise, and as I understand it, you have made three particular points. The first is that the government should consider some kind of subsidy for start-ups or for the little guys.

Ms. Kierans: Yes.

Senator Eyton: The second is that you believe there could be some subsidy for the big guys but that we should eliminate it to the extent that they can found and identified. The third point you make is that there should be accessibility or access to the printing presses.

I have three questions. First, do you not consider that government subsidies are probably the worst way of getting the required capital? You mentioned the number of \$2,500. Governments have a poor record of identifying the right individuals or businesses that need subsidies. There is a four-times rule with government; in words, it costs \$10,000 to consider a \$2,500 subsidy. Is there not a better alternative than a government subsidy?

Second, I would be interested in knowing what subsidy you think is available to the big guys such that they preclude access to the little guys in the communities you are speaking about.

Third, are there any examples? I would have thought anyone who owns a printing press, particularly one that could spin out 5,000 copies in 12 minutes, needs business. They will be looking for contract jobs of the kind that you describe. I would have thought that there is a tremendous opportunity — cheap incremental costs plus a little — to rent presses. Are they not available. If they are not, that would be a concern of mine.

Ms. Kierans: I do not think I really put a figure on the subsidy, but I know that ACOA helps a lot of businesses, at least in our region, to start up. If someone has a good business plan and has done his or her research, there are opportunities out there to get subsidies for these things. I do not know if they are part of the frame of reference because that is not my area of expertise, but I

heureux de lire trois journaux, de regarder un peu les informations à la télévision et d'écouter un peu la radio. J'avais l'impression d'avoir pris connaissance des principales informations que je devais connaître sur l'actualité.

Maintenant, je lis régulièrement quatre ou cinq journaux tous les jours, et probablement plus le week-end. J'ai aussi d'autres sources d'information, dont les anciennes, comme la radio. J'écoute beaucoup CBC Radio One. J'ai aussi des chaînes de télévision par satellite et l'information sur Internet. Il y a tant de sources d'information et si peu de temps.

Il y a 10 ou 15 ans, je pouvais consacrer plus de temps à la lecture des articles et mieux comprendre. Aujourd'hui, j'ai tendance à rester à la surface des choses. Je lis les manchettes, puis les deux premiers paragraphes de l'article, et je passe à autre chose. Je dirais qu'il y a presque trop de diversité et trop de choix pour que je puisse être aussi bien informé qu'il y a quelques années.

Comme membre du comité, je me demande bien entendu ce que nous devrions faire figurer dans notre rapport et pourquoi. Vous avez été très précise et, d'après ce que j'ai compris, vous avez fait ressortir trois points particuliers. Le premier, c'est que le gouvernement devrait envisager de subventionner les journaux qui démarrent et les petites entreprises.

Mme Kierans : C'est juste.

Le sénateur Eyton : Deuxièmement, vous croyez qu'il pourrait y avoir une subvention quelconque pour les grandes entreprises, mais que nous devrions l'éliminer dans la mesure où on peut repérer ces gros joueurs. Le troisième point, c'est que les journaux devraient avoir accès à des presses à imprimer.

J'ai trois questions. D'abord, ne croyez-vous pas que les subventions de l'État sont probablement le pire moyen d'obtenir les capitaux nécessaires? Vous avez parlé de 2 500 \$. Les gouvernements ne se sont pas montrés très habiles à repérer les personnes et les entreprises qui ont besoin de subventions. Au gouvernement, il faut multiplier par quatre. Autrement dit, il en coûte 10 000 \$ pour étudier une subvention de 2 500 \$. N'y a-t-il pas un meilleur moyen qu'une subvention gouvernementale?

Deuxièmement, je voudrais savoir quelle subvention, selon vous, est à la disposition des grandes entreprises pour qu'elles bloquent l'accès aux petites entreprises dans les localités dont vous avez parlé.

Troisièmement, y a-t-il des exemples? J'aurais été porté à croire que quiconque possède une presse capable de produire 5 000 exemplaires en 12 minutes a besoin de clients. Il doit chercher des contrats du genre que vous décrivez. J'aurais cru qu'il y avait une extraordinaire occasion de louer les presses — pour des coûts supplémentaires minimes. Sont-elles disponibles. Si elles ne le sont pas, cela m'inquiète.

Mme Kierans : Je ne crois pas avoir donné de chiffres sur les subventions, mais je sais que l'APECA aide beaucoup d'entreprises à démarrer, du moins dans notre région. Si quelqu'un a un bon plan d'entreprise et a fait ses recherches, il y a des possibilités de subventions. J'ignore si les journaux relèvent de son mandat, car je ne m'y connais pas beaucoup, mais

do know that a leg-up for *Here* magazine could have kept it in those communities and given it an opportunity to expand into Fredericton, and perhaps other smaller places might well have technology at such a cost.

Senator Eyton: Are there not other sources?

Ms. Kierans: I just raise this as a possibility. I do not know, senator.

The Publications Assistance Program is a formula I was considering. I do not think that corporate owners should be excluded from it. They have postal assistance. Perhaps there is a formula that this committee should consider to help smaller newspapers that run on a shoestring and are less advantaged than larger corporate companies that have huge buying power when it comes to going to advertisers. It is very difficult for a small paper like the *Eastern Graphic* or the *Inverness Oran* to go to advertisers in the same way that Transcontinental has a certain buying power because they can say, "We have 26 papers in two provinces and will you advertise at these rates?" A lot of the smaller papers say they cannot get in the front door with regard to advertising.

If we are interested in keeping independent weeklies alive, there must be a formula to help them ensure accessibility; otherwise their owners will come to retirement age and will sell to Transcontinental, to Brunswick News, to Bowes, to Metro or to a larger company. There is no doubt that these companies want to buy. Owners are retiring every day and they are not passing that newspaper on to their editor or their children; they are selling. It is a hard road for many of them.

The daughter of the owner of the *Miramichi Leader* was the co-editor of the paper. She was asked whether she wanted to take over the paper. She said that if Brunswick News wanted this market, she would take the paper over, but they could start up another paper. At some point she would just have to call it quits because she said she was not a good businesswoman in that way.

A former editor loves his paper dearly and went back and worked for Brunswick News for years editing. He said he could not afford the printing press and to take that paper. He said he could not take that kind of debt on because he was not a big corporate owner. It is a very different world.

The third question regarding the ownership of the presses is very difficult to answer. Our students print a paper at the university. Transcontinental will not even return our calls because we are so small that we are not worth making a run of 2,000 or 3,000. We end up going to a small independent printer in New Brunswick, and they ship the copies to us on a bus.

je sais que, si on avait donné un coup de pouce à la revue *Here*, elle aurait pu se maintenir dans ces villes et elle aurait pu s'implanter à Fredericton et peut-être dans des villes plus petites, et elle aurait pu avoir la technologie.

Le sénateur Eyton : Y a-t-il d'autres sources?

Mme Kierans : C'est une simple possibilité que j'évoque. Je l'ignore, sénateur.

Le Programme d'aide aux publications est une formule que j'envisageais. Je ne crois pas qu'il faudrait en exclure les grandes sociétés. Elles reçoivent une aide pour les envois postaux. Le comité pourrait peut-être envisager une formule pour aider les petits journaux qui vivent d'expédients et sont moins favorisés que les grandes sociétés qui ont un immense pouvoir, lorsqu'il s'agit de s'adresser aux publicitaires. Il est très difficile pour un petit journal comme l'*Eastern Graphic* ou l'*Inverness Oran* de s'adresser aux publicitaires comme le fait Transcontinental, qui a un certain pouvoir, puisqu'elle peut dire : « J'ai 26 journaux dans deux provinces; voulez-vous faire paraître de la publicité à tel tarif? » Beaucoup de petits journaux disent qu'ils n'arrivent même pas à établir le contact pour vendre de l'espace publicitaire.

Si nous voulons garder des hebdomadaires indépendants, il doit y avoir moyen de trouver une formule pour les aider à garantir l'accessibilité; autrement, leurs propriétaires arriveront à l'âge de la retraite et vendront leur journal à Transcontinental, à Brunswick News, à Bowes, à Metro ou à une grande société. Il est certain que ces sociétés sont acheteuses. Il y a tout le temps des propriétaires qui prennent leur retraite, et ils ne transmettent pas leur journal à leur rédacteur ou à leurs enfants. Ils le vendent. C'est fort difficile pour nombre d'entre eux.

La fille du propriétaire du *Miramichi Leader* a été corédactrice du journal. On lui a demandé si elle voulait reprendre le journal. Elle a répondu que, si Brunswick News voulait ce marché, elle reprendrait le journal, mais que Brunswick News pourrait démarrer un autre journal. À un moment donné, il faudra qu'elle renonce parce que, dit-elle, elle n'est pas une bonne femme d'affaires, de ce point de vue là.

Un ancien rédacteur est très attaché à son journal, et il est retourné travailler pour Brunswick News et il a été rédacteur pendant des années. Il a dit qu'il n'avait pas les moyens d'acheter les presses et de reprendre le journal. Il ne pouvait pas assumer une dette aussi importante parce qu'il n'est pas un grand propriétaire. C'est un monde très différent.

La troisième question porte sur la propriété des presses à imprimer. Il est très difficile d'y répondre. À l'université, nos étudiants impriment un journal. Transcontinental ne se donne même pas la peine de retourner nos appels; notre journal, avec son tirage de 2 000 ou 3 000, est trop petit pour que cela vaille la peine. Nous finissons par nous adresser à un petit imprimeur indépendant au Nouveau-Brunswick, et il nous envoie les numéros par autocar.

Senator Eyton: For a little while I owned some newsletters and we found the best printing cost in that business. We were running off probably 30,000 copies on a monthly basis. We had to go to the States to have it printed and brought back. Still, it was a money saver. Do you do that?

Ms. Kierans: New Brunswick is our answer at this point. We are doing a weekly newspaper. They drive it to Moncton and then it goes on a bus to Halifax. We get it within a day and distribute it. Transcontinental has a printing press in Burnside, a 15-minute drive from our school, but cannot use them.

The Chairman: In other media, the advance of technology has made it easier for small new actors to get into the business. With newspapers, it is much harder for a small operation to get started because printing presses are expensive. I am not even talking now about the cost of newsprint, but the actual presses themselves are expensive.

There is not on the horizon, is there, any improvement in technology that would enable people to go back to having a little press that would produce an acceptable small volume product in the back shop?

Ms. Kierans: Not that I know of, but that would be wonderful.

The Chairman: That is the way it used to be.

Ms. Kierans: My first newspaper was done in a back shop. We had a Linotype machine. We set up the type, and it was all done there in our shop. Now it is sent away.

The Chairman: Your testimony has been extremely interesting, Ms. Kierans, and we have copies of your thesis.

I do want to reassure you that we do still have every intention of travelling to Atlantic Canada. As you know, however, because of the various parliamentary events beyond this committee's control, our work has been delayed.

Ms. Kierans: I hope you will make it to New Brunswick, to Newfoundland and to the other provinces as well, but those provinces in particular.

The committee adjourned.

Le sénateur Eyton : Pendant un petit moment, j'ai été propriétaire de quelques bulletins. Nous avons trouvé le meilleur prix qui soit pour l'impression. Nous avons probablement un tirage de 30 000 exemplaires chaque mois. Nous devons aller aux États-Unis pour les faire imprimer et les rapporter ensuite. Nous réalisons quand même des économies. Faites-vous cela?

Mme Kierans : Le Nouveau-Brunswick répond à nos besoins pour l'instant. Nous publions un hebdomadaire. Il faut aller jusqu'à Moncton, puis le produit est expédié à Halifax par autocar. Nous le recevons en une journée et nous le diffusons. Transcontinental a une presse à Burnside, à 15 minutes de voiture de notre école, mais nous ne pouvons pas recourir à ses services.

La présidente : Dans d'autres médias, les progrès de la technologie ont facilité la tâche des nouveaux acteurs modestes qui veulent s'implanter. Dans le domaine journalistique, le démarrage est beaucoup plus difficile pour une petite entreprise parce que les presses coûtent cher. Je ne parle même pas du coût du papier. Les presses elles-mêmes coûtent cher.

Il n'y aurait pas à l'horizon quelque progrès technologique qui permettrait aux éditeurs de revenir à l'époque où une petite presse permettrait de produire dans l'arrière-boutique des petits tirages de qualité acceptable?

Mme Kierans : Pas que je sache, mais ce serait magnifique.

La présidente : C'était comme cela, autrefois.

Mme Kierans : C'est comme cela que mon premier journal était publié. Nous avions une Linotype. Nous devions monter les caractères. Tout se faisait sur place. Maintenant, l'impression se fait à l'extérieur.

La présidente : Votre témoignage a été extrêmement intéressant, madame Kierans, et nous avons des exemplaires de votre thèse.

Je tiens à vous rassurer, nous avons toujours l'intention de nous rendre dans le Canada atlantique, mais, comme vous le savez, diverses activités parlementaires indépendantes de la volonté du comité ont retardé notre travail.

Mme Kierans : J'espère que vous pourrez venir au Nouveau-Brunswick, à Terre-Neuve. Dans les autres provinces aussi, mais surtout dans ces deux-là.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, December 1, 2004

As an individual:

Allan Thompson, Professor, Carleton University.

Tuesday, December 7, 2004

As individuals:

John Miller, Professor, School of Journalism, Ryerson University;

Kim Kierans, Director, School of Journalism, University of King's
College.

TÉMOINS

Le mercredi 1^{er} décembre 2004

À titre personnel :

Allan Thompson, professeur, Université Carleton.

Le mardi 7 décembre 2004

À titre personnel :

John Miller, professeur, École de journalisme, Université Ryerson;

Kim Kierans, directrice, École de journalisme, Université de King's
College.